



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus  
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis,  
Camillus de Neufville Collegio S S.  
Trinitatis Patrum Societatis J E S U  
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.





EXTRAORDINAIRE  
DU MERCURE  
GALANT.

QUARTIER D'OCTOBRE 1682.

TOME XX.



*Imprimé à Paris, & se vend*  
A LYON,  
Chez THOMAS AMAULRY, Rue  
Merciere, au Mercure Galant.

---

M. DC. LXXXIII.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

**O**N donnera toujours un **V**olume  
nouveau du **M**ercure Galant le  
premier jour de chaque **M**ois, & on  
le vendra, aussi-bien que l'**E**xtraor-  
dinaire, **T**rente sols relié en **V**eau,  
& **V**ingt-cinq sols en **P**archemin.

**A P A R I S,**

**C**hez **G. DE LUYNE**, au **P**alais, dans la  
**S**alle des **M**erciers, à la **J**ustice.

**C**hez **C. BLAGEART**, **R**uë **S** **J**acques,  
à l'**e**ntree de la **R**uë du **P**lâ<sup>t</sup>.re,  
**E**t en la **B**outique **C**ourt-**N**euve du **P**alais,  
**AU DAUPHIN.**

**E**t **T. GIRARD**, au **P**alais, dans la **G**rande  
**S**alle, à l'**E**nvie.

**M. DC. LXXXIII.**  
**AVEC PRIVILEGE DV ROY.**



EXTRAORDINAIRE  
DU MERCURE  
GALANT.

QUARTIER D'OCTOBRE 1682.

TOME XX.



*E crains fort, Madame,  
de ne pouvoir employer  
dans ce vingtième Ex-  
traordinaire, tous les  
Ouvrages qui m'ont esté  
envoyez sur les différentes Questions  
Q. d'Octobre 1682. A*

## Extraordinaire

proposées dans les derniers. Ainsi je commenceray par ceux que je fus obligé de réserver la dernière fois; & ce qui m'en restera trouvera place dans l'Extraordinaire du Quartier de Janvier, qui paroistra le 15. d'Avril prochain. C'est un ordre que vous sçavez que je garde depuis longtemp~~s~~ afin que personne n'ait lieu de se plaindre.





#### 4 *Extraordinaire*

soutient que Bacchus est l'Inventeur des Triomphes, des Couronnes, & des Diadèmes des Roys. Quoy qu'il en soit, il est certain que l'usage en est tres-ancien, puis que les Dieux mesme s'en sont servis. On dépeint Vénus couronnée de Roses, & de Fleurs; Bacchus, de pampres de Vigne, de Lierre, & de feuilles de Figuier. Cupidon portoit une Couronne de douze Pierres précieuses. On mettoit une Couronne d'Olivier sur le Casque doré de Minerve. Iris faisoit une Couronne de Pierreries à Junon. Esculape estoit couronné de Laurier; & le Génie, de feuilles de Plane. L'Histoire Sainte en donne aussi à Dieu, & aux Saints; & le Prophete Esdras dit dans

*du Mercure Galant.* 5

son quatrième Livre, qu'il vit sur la Montagne de Sion une troupe inombrable de Bienheureux, qui recevoient des Couronnes de la main d'un jeune Homme qui estoit au milieu d'eux ; & Haimon, Evêque d'Halberstat, dans ses Commentaires sur les Epistres de S. Paul, écrit que tout de mesme que les Empereurs donnoient autrefois des Couronnes à ceux qui avoient remporté quelque signalée victoire, ainsi Dieu donne dans le Ciel des Couronnes à ceux qui ont vaincu leurs Ennemis sur la Terre. D'ailleurs, S. Pierre nous promet qu'à l'apparition du Prince des Pasteurs, nous recevrons tous une Couronne de gloire qui ne se flétrira

A iij

point; & Dieu assure l'Ange de l'Eglise de Smirne, qu'il luy donnera la Couronne de Vie, s'il est fidelle jusqu'à la mort. Saint Jean vit dans sa fameuse Révélation vingt-quatre Vieillards assis sur des Trônes, qui avoient sur leurs testes des Couronnes d'or, qu'ils jettoient devant le Trône de l'Agneau. Les Sauterelles de l'Apocalypse, semblables à des Chevaux de bataille, avoient aussi des Couronnes d'or. La Femme couverte du Soleil, qui avoit la Lune sous ses pieds, portoit une Couronne de douze Etoiles; & le Fils de l'Homme assis sur une Nuée blanche, avoit à la teste une Couronne d'or. La Couronne qu'on met au nombre des Constellations, est composée de

neuf Etoiles rangées en cercle. Elle se leve avec le Scorpion aux Nones d'Octobre, & se couche lors que l'Ecrévisse & le Lion commencent à paroistre. Les Poëtes ont dit que c'estoit la Couronne qu'Ariadné reçeut de Thésée, & qui fut ensuite placée dans le Ciel par le moyen de Bacchus avec lequel elle se maria. D'autres ont voulu que Bacchus mesme la donna à Ariadné, lors qu'il vint voir Minos dans l'Isle de Crete. Les Couronnes estoient fort en usage dans les quatre Combats sacrez de la Grece, sur lesquels le Poëte Archias nous a laissé une fort belle Epigramme.

*Quatuor argivis certamina sacra  
feruntur,*

A iiij

*Bina Hominum natis, binaque cælitibus.*

*Phæbo, ipsique Iovi, Archemoro & parvo Melicerta,*

*Poma, oleastra, apium, premia pinus erant.*

Les Couronnes des Vainqueurs des Jeux Olympiques, estoient d'Olivier sauvage, ou bien selon Aristote, d'Olivier appellé Philosterphanos. On les faisoit auparavant de Pommier; mais Iphitus, Roy de Péloponèse, ayant appris de l'Oracle de Delphes qu'il ne les falloit plus faire ainsi, fit planter un Olivier sauvage au lieu qui luy avoit esté désigné par l'Oracle, afin que les Victorieux en fussent couronnez à l'avenir. Dans les Jeux Isthmiques, elles estoient de Pin, & quelque

fois d'Ache, comme il paroît par l'autorité de Plutarque, qui rapporte apres Timée, que les Corinthiens combatant sous Timoléon contre les Cartaginois, trouverent des Gens qui portoient des faisceaux d'Ache, ce que plusieurs auroient pris pour mauvais augure, si leur Capitaine ne les eust rassurez, en disant que c'estoit pour couronner les Victorieux des Jeux Isthmiques. Elles estoient de la mesme matiere dans les Jeux Neméens; mais dans les Pythiques, elles estoient de Laurier; car lors qu'Ovide dans le premier Livre des Métamorphoses, dit qu'elles estoient de Hestre, il ne le fait que pour insinuer plus facilement la Fable de Daphné, en ajoûtant,

*Nondum Laurus erat.* On estoit si exact dans la distribution de ces Prix , qu'un certain Arrichion estant mort le jour mesme de sa Victoire, il ne fut pas pourtant privé de sa récompense, & on ne laissa pas de le couronner apres sa mort. Teucer Fils d'Icander, fuyant son Pere, & quittant la Ville de Salamine qu'il avoit fait bastir dans l'Isle de Chypre, au rapport de Justin l. 44. portoit neantmoins une Couronne de Peuplier, témoin ces Vers d'Horace.

*Teucer Salamina patremque  
Cum fugeret, tamen uda Lyao,  
Tempora populeâ fertur cinxisse  
Coronâ.*

Philomélus, Tyran des Phociens, donna une Couronne d'or

à une Femme nommée Pharfalia, de laquelle Plutarque raconte que comme elle dançoit au Temple d'Apollon, les jeunes Gens de la Ville de Métapont se jetterent sur elle pour avoir l'or de la Couronne, avec tant de furie, qu'elle en mourut. Zénon, le Prince des Stoïciens, estoit en si grande réputation pour sa vertu, & pour sa doctrine, que les Athéniens laissoient les Clefs de leur Ville chez luy, & qu'ils luy firent présent d'une Couronne d'or. Pline écrit l. 17. c. 2. que la premiere Couronne dont se servirent les Romains, fut celle d'Epis de Bled, attachée avec un Ruban blanc, qui estoit si estimée dans le Sacerdoce des douze Freres institué par Acca Laurentia,

selon le témoignage de Massurius Sabinus l. 2. Mémorab. Tarquinius-Priscus, cinquième Roy des Romains, porta avec la permission du Sénat la Couronne d'or, & le Sceptre d'yvoire que les Peuples d'Etrurie luy avoient donné, & dont se servirent en suite tous ses Successeurs. C'est ce que disent Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Plutarque, Florus, & Eutropius. Cependant Denys d'Halicarnasse l. 3. assure que les Romains ayant secoué le joug de la domination des Tarquins, ne permirent à personne, non pas mesme aux Consuls, de porter ny la Robe de Pourpre, ny la Couronne Royale. Ils avoient de plusieurs sortes de Couronnes dont voicy les noms.

*Triumphalis*, *Obsidionalis*, *Civica*,  
*Muralis*, *Castrensis*, *Navalis*. La  
premiere se fit premierement de  
Laurier, & ensuite d'or. On l'en-  
voyoit aux Empereurs qui en-  
troient en triomphe dans la Ville.  
La seconde estoit d'Herbes qui  
naissoient dans le lieu où estoient  
les Assiegez, qui la donnoient à  
celuy qui les delivroit. Pline  
l. 22. c. 3. la prefere à toutes les  
autres, parce que, dit-il, les Em-  
pereurs la donnoient aux Sol-  
dats, ou bien les Soldats à leurs  
Compagnons, au lieu que celle-  
cy estoit donnée aux Empereurs  
par les Soldats mesme. Sicinius  
Dentatus, Decius, & Q. Fabius  
Maximus, reçurent cette Cou-  
ronne. La troisieme estoit don-  
née par un Citoyen à un autre

Citoyen, qui luy avoit sauvé la vie dans un Combat. On la faisoit de feuilles de Chefne, parce que le Fruit de cet Arbre a servy longtemps de nourriture aux Hommes. Massurius Sabinus l. 2. Mémorab. assure qu'on ne la donnoit qu'à celuy qui avoit conservé un Citoyen, tué un des Ennemis, & gardé son Poste. L'Empereur Tibere neantmoins estant consulté là-dessus, dit que la dernière condition n'estoit pas absolument nécessaire. L. Gellius qui avoit esté Censeur, fut d'avis dans le Sénat qu'on devoit donner cette Couronne à Cicéron, lors qu'ayant étouffé l'horrible conjuration de Catilina, il mérita le glorieux surnom de Pere de la Patrie. Sp. Ligustinus dans

la guerre contre les Perses, reçut  
six de ces Couronnes. Aulugelle  
raconte l. 2 c. 11. de Sicinius Den-  
tatus, qui vivoit un peu avant le  
Decemvirat, qu'il en eut qua-  
torze, & huit d'or. Pline l. 16.  
c. 4. dit qu'on fit premierement  
cette Couronne de Chesne verd,  
& apres de Hestre, Arbre consa-  
cré à Jupiter, mais ensuite le  
Chesne fut la matiere ordinaire.  
Ceux qui avoient esté honorez  
d'une semblable Couronne, jouis-  
soient de beaux Privileges. Ils  
pouvoient porter la Couronne de  
Chesne autant qu'ils vouloient.  
Le Sénateurs se levoient de leurs  
places pour leur faire honneur,  
lors qu'ils venoient dans les Jeux  
publics. Ils ne payoient aucun  
impot. Capitolinus, pour avoir

conservé le General de l'Armée Servilius , en reçeut six ; & Scipion l'Africain n'en voulut jamais prendre une pour avoir sauvé la vie à son Pere dans la Journée de Trébia. La quatrième estoit donnée par l'Empereur à celuy qui estoit monté le premier sur les Murailles de la Ville assiégée. Sicinius Dentatus en reçeut trois. L'Empereur donnoit la cinquième à celuy qui avoit fait irruption dans le Camp des Ennemis. On donnoit la sixième dans un Combat Naval , à celuy qui avoit sauté le premier dans un des Navires de l'Armée ennemie. Ces deux dernieres Couronnes estoient d'or. Les Pontifes des Hebreux avoient aussi leurs Couronnes ; & il est dit dans le Chap.

39. de l'Exode , qu'ils firent leurs Mitres avec leurs petites Couronnes de fin Lin ; & le Prophete Zacharie au Chapitre 6. de sa Prophétie, dit que Dieu luy commanda de prendre de l'or , de l'argent , pour en faire des Couronnes , & d'en mettre une sur la teste du grand Prestre Jésus Fils de Josedech. Il vouloit aussi qu'il en donnast à Helem , à Tobie , à Idaias , & à Hem Fils de Sophonias. Les Nazaréens ne furent ainsi appelez que parce qu'ils estoient couronnez ; car *Nézer* en Hebreu signifie une Couronne. Aristobule , Souverain Prestre des Juifs , fut le premier qui porta le Diadème , au rapport de Nicéphore Calixte l. 2. c. 4. Nous lisons dans le Chap. 10. du pre-

*Q. d'Octobre 1682.*      B

mier Livre des Machabées, que le Roy Alexandre écrivant à Jonathas qu'il avoit fait Grand Prêtre de sa Nation, luy envoya la Pourpre & la Couronne d'or. Les Prestres de la nouvelle Alliance, & les Ministres de l'Eglise, portēt les Cheveux en forme de Couronne, pour marquer la dignité du Sacerdoce, que le Prince des Apostres appelle Royale, *Regale Sacerdotium*, L'Histoire Ecclésiastique fait foy de ce qui arriva à S. Pierre, lors que les Barbares luy couperent les Cheveux de cette façon pour se moquer de luy, car c'estoit autrefois une grande ignominie. Domitien traita de la sorte Apollonius Thianée, & on rasoit ceux qu'on condamnoit aux Mines. Depuis

ce temps-là, les Prestres on porté avec honneur la Couronne qui avoit esté si ignominieuse à leur Chef, ainsi que Pierre d'Antioche l'écrit à Michel Cérularius, Patriarche de Constantinople. Saint Jérôme, dans son Epistre 26. à S. Augustin, le saluë par sa Couronne, ce qui estoit la maniere d'écrire des Evesques de ce temps-là, comme l'assure S. Augustin dans son Epistre 147. à Proculien Evesque Donatiste. L'Empereur des Abyssins a suivy cette coûtume, & se fait couper les Cheveux en forme de Couronne. Tous les Clercs portent la Couronne, parce que c'est le caractère de la Royauté. *Corona regale decus significat, propter hoc coma capitis*

B ij

*Clerica in modum corona tondetur,*  
dit Hugues de S. Victor. Aussi  
Saint Bernardin de Sienne assure  
qu'il ne faut pas s'étonner si on  
les appelle des Roys, puis qu'ils  
servent un Roy dont les Servi-  
teurs mesme sont des Roys. *Cur  
dici non merentur Reges, cum illi  
serviant cui servare regnare est?* On  
lit dans Aulugelle, qu'autrefois  
ceux qui avoient esté faits Escla-  
ves, portoient une Couronne  
sur la teste, lors qu'on les menoit  
au Marché pour les vendre, ce  
qui s'appelloit *sub Coronis venire.*  
On donnoit aux Poëtes des Cou-  
ronnes de Lierre, témoia ces  
Vers des deux meilleurs Poëtes  
de la Cour d'Auguste.

*Premia frontium. Horat. l. 1. Ode 1.  
Atque hanc sine tempora circum,*

*Inter victrices hederam tibi serpere*

*Lanros. Virg. in Pharmac.*

Saint Augustin dans le Chapitre premier du Livre 4. de ses Confessions, s'accuse d'avoir brûlé d'un grand desir pour la vaine gloire, jusque dans ces ambitieux combats où l'on donnoit des Couronnes fragiles & périssables; & dans le Chapitre 2. il ajoûte que voyant un jour réciter des Vers sur un Théâtre, où celuy qu'on jugeoit avoir mieux réüssy que les autres remportoit le Prix, un Devin luy fit demander ce qu'il luy vouloit donner pour luy faire gagner ce Prix; à quoy l'horreur qu'il avoit de ces sacrileges abominables, luy fit répondre, que quand cette Couronne seroit d'or, il ne souffriroit

pas que pour se la procurer on fist mourir une Mouche. Il fut quelquefois victorieux dans ces occasions; & le Proconsul tres-celèbre en Medecine dont il parle dans le mesme Livre, luy mit la Couronne qui estoit le Prix de ce combat de Vers. Les Payens offroient des Couronnes de grand prix à leurs Dieux; & il y en avoit deux d'or dans le Temple de Jupiter, l'une desquelles luy avoit esté consacrée par les Gaulois, l'autre par les Carthaginois, qui l'envoyerent à Rome, pour féliciter les Romains touchant la Victoire qu'ils avoient remportée sur les Peuples du Duché de Benevent. Les Couronnes de Laurier ont esté employées fort souvent, & dans les plus belles

occasions. Suétone raconte que le Sénat n'auroit pû faire un plus grand plaisir à Jules César, que de luy permettre de porter toujours la Couronne de Laurier, afin qu'on ne vist pas qu'il estoit chauve. L'Empereur Tibere avoit coûtume d'en porter une, d'abord qu'il entendoit gronder le Tonnerre; & Auguste son Prédecesseur, n'entra jamais dans Rome en triomphe qu'avec une Couronne de Laurier sur la teste. Plinè assure que tous les Successeurs suivirent son exemple, jusqu'à ce que Papyrius Maso, ne pouvant pas obtenir l'honneur du Triomphe, commença de triompher sur le Mont Albanus, où il porta une Couronne de Myrte, au lieu de celle de Lau-

rier, comme le dit Valere le Grand l. 3. c. 6. On voit dans Pline l. 15. c. 29. que Posthumius Tubertus Consul, apres avoir vaincu les Sabins, porta aussi une Couronne de Myrte, parce que la Victoire n'avoit pas coûté beaucoup de sang. Aussi cet Arbrisseau est dédié à Vénus, qui estant née de l'écume de la Mer, alla cacher sa nudité dans les feuilles d'un Myrte. C'est de là sans-doute qu'est venue la coutume qui fait porter aux nouvelles Mariées une Couronne de Myrte, de laquelle parle Tertulien, *De Corona Militis*, & le Poëte Catulle dans les Vers qu'il a faits sur les Nôces de Manius, & de Julia. M. Crassus refusa fièrement la Couronne de Myrte qu'on

*du Mercure Galant.* 25

qu'on luy vouloit donner dans le Triomphe; & Pline l. 15. c. 29. dit que le Senat luy accorda celle de Laurier. La Couronne d'Herbes, selon le témoignage de Pline l. 22. c. 4. estoit dans la Guerre de toutes les Couronnes la plus honorable, & la plus recherchée. Fabius Maximus, apres avoir défait l'Armée d'Annibal, la reçeut pour récompense, par autorité du Sénat & du Peuple Romain, & au nom de toute l'Italie. Pline ajoute dans le Chap. 6. du même Livre, que Marcus Calphurnius Flamma fut couronné d'Herbes dans la Sicile, aussi-bien que Cnéius Petréius d'Atino, qui estoit Capitaine de l'Avantgarde dans la Guerre des Cimbres. Varron rapporte que Manlius

*Q. d'Octobre 1682.* C

estant Consul, Scipio Emilianus reçut la Couronne appelée *Obsidionalis*, pour avoir sauvé trois Légions des mains des Barbares, comme on le voit dans le Tableau qu'Auguste fit mettre sur le Piédestal de la Statuë de Scipion. Lors qu'Auguste fut créé Consul, avec le Fils de l'Orateur Romain, le Sénat luy fit présent d'une semblable Couronne le treizième jour du mois de Septembre. Plin l. 33. c. 2. dit apres Lucius Piso, que le Dictateur Aulus Posthumius fut le premier qui donna une Couronne d'or à un Soldat, qui estoit entré par force dans le Camp des Ennemis. Lucius Lentulus Consul, donna une Couronne d'or à Sergius Cornelius Mérenda, pendant le

Siege de Benevent Capitale des Samnites. Piton, surnommé Frugi, donna à son Fils une Couronne d'or qui pesoit cinq livres. L'Empereur revenant de subjuguier les Anglois, montra dans son Triomphe deux Couronnes d'or, l'une desquelles qui pesoit sept livres luy avoit esté donnée par les Espagnols, & l'autre qui en pesoit neuf, par les Gaulois. Pline l. 6. c. 28. a remarqué que Titus Manlius, fut le premier des Romains qui eut une Couronne d'or, pour estre monté sur les Murailles d'une Ville assiégée; & l. 16. c. 4. il dit que Pompée couronna Marcus Varron qui avoit défait l'Armée des Pirates, & que César couronna Marcus Agrippa qui avoit vaincu les Si-

C ij

ciliens. Romulus donna une Couronne à Hostus Hostilius, Ayeul du troisiéme Roy des Romains, parce qu'il estoit monté le premier sur les Murailles de la Ville des Fidenates. Pendant le Consulat de Cornelius, l'Armée couronna de Feuilles Publius Decius pour récompense de ce qu'il l'avoit délivrée du danger où elle estoit exposée. Crassus si connu dans l'Histoire pour ses richesses, donna le premier des Couronnes d'or & d'argent dans ses jeux; c'est ce que dit Pline l. 21. c. 3. Zonaras assure que lors que les Empereurs entroient en triomphe, ils avoient avec eux dans le mesme Char un Ministre public, qui portoit derriere eux une riche Couronne ornée de Pierreries, les

avertissant de temps en temps de faire réflexion à la condition de la Nature humaine, de peur que la grandeur & l'éclat du Triomphe ne les empêchât d'appercevoir leur neant. Il y eut à Rome une Femme nommée Glycéra, qui inventa la maniere de faire les Couronnes de Fleurs avec tant d'art, que cette invention luy fit gagner sa vie. Pline l. 35. c. 11. dit que le Peintre Pausias qui en étoit amoureux, la peignit assise avec une Couronne sur la teste, & ce Tableau fut appelé *Stephanoplosos* ou *Stephanopelis*. Il y avoit de certaines Couronnes qui servoient d'ornement aux Femmes & aux Filles, où l'on voyoit de petits Rubans qui pendoient comme des Feuilles. Elles s'appelloient *Mitra*.

*Ausus es hirsutos Mitra redimire Capillos. Ovid Epist. 1. ad Dejan.*

Dieu au Chapitre 3. d'Isaie, menace les Filles de Sion de leur oster cette parure; & Horace l. 1. Ode 17. avertit Tyndaris de ne donner aucune liberté à Cyrus, de peur qu'il ne trouble le rang de ses cheveux, & ne fasse tomber la Couronne de sa teste.

*Nec metues protervum*

*Suspecta Cyrum, ne manu dispari,*

*Incontinentes injiciat manus.*

*Et scindat harentem Coronam,  
Crinibus.*

L'Empereur Constantin le Grand donna à l'Eglise de S. Jean de Latran quatre Couronnes d'or. Le Pape Hormisdas une d'argent qui pesoit vingt livres; & Héraclius une autre d'or, enri-

chie des plus belles Pierreries du monde, à l'Eglise de Sainte Sophie de Constantinople; mais l'Empereur Léon III. qui aimoit fort les Pierreries, la fit enlever, & la porta mesme un jour en Cérémonie, & d'abord qu'il fut rentré dans son Palais, il sentit à la teste une douleur extrêmement aiguë, qui fut aussi-tost suivie d'une Ceinture de Charbons qui luy parurent le long des tempes, & qui luy firent une autre espece de Couronne, d'où la fièvre qui le prit l'emporta dans tres peu de jours. Parmi les Ornemens du Temple des Hebreux, il y avoit des Couronnes; & au Chapitre I. du premier Livre des Machabées, elles sont au rang de l'Autel doré, du Chandelier de lu-

lumiere, de la Table des Pains de proposition, & de toutes les choses Sacrées qui furent enlevées par le commandement du Roy Antiochus; & il est dit au Chapitre 4. du mesme Livre, que les Juifs ornerent leur Temple de Couronnes d'or. Dieu commanda au 25. de l'Exode, de faire une Couronne d'or autour de l'Arche, & une autre sur la Table des Pains de proposition; & nous lisons au Chapitre 37. de ce Livre, qu'il y en avoit une dorée sur l'Autel des Parfums. Les Juifs faisoient hommage à leurs Roys de quelques Couronnes qu'ils luy apportoitent avec cérémonie; & le Roy Demétrius écrit dans le premier Livre des Machabées à Lasthenés, qu'il n'exigera plus

d'eux ny aucun Tribut, ny aucune Couronne. Le mesme écrit au Grand Prestre Simon, dans le Chap. 13. de ce Livre, qu'il a reçu la Couronne d'or qui luy avoit esté envoyée de la part de ceux de sa Nation ; & on voit au Chapitre 14. du second Livre que Alcimus, qui avoit esté Grand Prestre, en porta une au Roy Demétrius. Au reste la figure des Couronnes n'a pas esté toujours la mesme, car les Souverains ne portoient autrefois que de simples Cercles d'or, rehaussez de fleutons inégaux. Les Tombeaux de S. Denys, les Sceaux, les Monnoyes, & les Monumens publics en font foy. Mais nos Roys portent à présent la Couronne fermée, que nous appel-

lons Impériale François. Moreau en rapporte le premier usage à Charles VIII. & dit qu'on voit son Image sur une Porte de Bordeaux en Habit d'Empereur, tenant un Monde à la main, couronné d'une riche Couronne fermée. Du Chesne en ses Antiquitez, assure que les Effigies des Roys inhumez à S. Denys, portoient la Couronne ouverte. Jusques à ce Charles VIII. Louis XII. & François I. ont des Couronnes fermées en quelques Médailles. Philippe II. Roy d'Espagne, ferma sa Couronne dans des Ducats batus en Flandres de son Regne, à l'exemple de Henry II. qui fit la mesme chose dans les Monnoyes de France.

*LA SELVE, de Nismes.*

252:2225252:525255

Lequel est le plus à estimer de  
l'Homme de Conversation,  
ou de celuy de Cabinet.

**L** *A Conversation, des plaisirs de la  
vie,*  
(Chacun doit l'avouer) n'est pas le plus  
petit;  
Un Homme qui la rend jolie,  
Est l'ame d'une Compagnie.  
La Fortune en tous lieux luy rit,  
On le recherche, on le chérit,  
On croit qu'il peut par ce qu'il dit  
Dissiper les chagrins, & la mélancolie.  
Au lieu que tous les soins que prend  
Dans son Cabinet un Sauvage,  
Ne font pas son bonheur plus grand;  
Et personne en un mot n'en retire avan-  
tage.  
Fut-il cent & cent fois plus sage  
Qu'autrefois ne fut Salomon,

36                    *Extraordinaire*

*Plus sçavant que l'estoient Aristote &  
Platon;*

*Avec tant de sagesse & de sçavoir en  
teste,*

*Il passera pour une Beste,*

*Un Misanthrope, un Loup-garou.*

*C'est un docteur Ignorant, & c'est un sage  
Fou.*

*Voilà comme chacun parle du Solitaire;*

*Et loin qu'on l'estime aujourd'hui,*

*Par tout on ne blâme que luy;*

*Mais on ne fait rien moins que ce qu'on  
devoit faire.*

*Si la vengeance produit de plus  
dangereux effets dans le cœur  
d'une Femme irritée, que dans  
celuy d'un Homme offensé.*

*L'Ors qu'il arrive une querelle*

*Soit entre l'Amant & la Belle,*

*Soit entre l'Epouse & l'Epoux;*

*La Femme que l'on choque en une ba-  
gatelle,*

*Sans pouvoit pardonner, pousse dans son  
coulroux*

*La vengeance jusqu'à l'extrême.*

*L'Homme offensé, n'en use pas de mêmes*

*Car enfin, quoy qu'il ait raison,*

*Quoy qu'il soit fâché tout de bon,*

*Que mesme il songe à la vengeance,*

*(F'en parle par expérience,)*

*Après tout, fort souvent il demande par-  
don.*

**S'**il est mieux seant à un Chrétien  
de se marier, que de se retirer  
dans un Convent; & si un  
Homme estant marié peut  
aussi bien servir Dieu qu'un  
Homme retiré dans un Mo-  
nastere.

**S**i le Chrestien doit aimer la sou-  
france,

*Comme on le presche assez souvent,*

*Le party de l'Hymen sur celuy du Con-  
vent*

*Aura chez luy la préférence.*

*Quels plaisirs a le meilleur des Marys?*

*A tout moment la plus honneste Femme,*

*De chagrins sur chagrins vous luy bourelle l'ame.*

*D'autre part, les Enfans, par des pleurs,  
par des cris,*

*Sans cesse luy rompent la teste.*

*Luy seul travaille & souffre, il a tout sur  
le dos;*

*Il n'est pour luy paix, ny repos,*

*Pendant qu'un Moine en sa Cellule clos,*

*Dût-il vivre mil ans, n'a que des jours  
de Feste,*

*Et n'est jamais en embarras,*

*Ny pour le Vin qu'il boit, ny pour le Pain  
qu'il mange.*

*Enfin, c'est une chose étrange!*

*Presque tous ces Messieurs sont gaillards,  
gros & gras,*

*Et ne s'occupent qu'à rien faire.*

*Aussi de là chacun conclut,*

*Qu'au monde l'on fait son salut*

*Plus difficilement que dans un Monastere,*

Quel est le lien qui unit le  
Corps à l'Ame.

**O**N demande, belle Sylvie,  
Par quel lien l'Ame au Corps est unie.  
Je répons à la Question,  
Que tout Homme qui vit sans amoureuse  
flâme,  
Est proprement un Corps sans Ame.  
Que dites-vous de ma solution?

Du RUISSEAU.



S2S22.S52S522.2SS5

## T R A I T E'

## D U S E C R E T.

**A**Ristote , au rapport de Laërce Liv. 1. Chap. 1. croyoit que rien n'estoit plus difficile, que de taire ce qu'on ne doit pas dire. Les habiles Gens ont tant de lumieres pour découvrir nos pensées, & tant d'artifice pour nous faire parler, qu'il est presque impossible de leur rien cacher. Socrate avoit raison de dire qu'il estoit plus mal-aisé de garder un secret dans le cœur, que de tenir un charbon ardent dans la bouche. Aul.

Gel. Liv. 1. a dit de mesme que de toutes les choses du monde, la plus difficile c'estoit de se taire, & d'écouter. Philipides estoit bien convaincu de cette verité, car Plutarque dans les Dits notables des Roys, rapporte que le Roy Lisimachus luy ayant demandé ce qu'il vouloit qu'il luy donnast, il répondit sagement, *Tout ce qu'il vous plaira, Sire, à condition neantmoins que vous ne me disiez aucun de vos secrets*, tant estoit grande la peur qu'il avoit de manquer de fidelité & de discretion. C'estoit un Poëte Comique qui mourut d'un excés de joye, apres avoir esté victorieux des Poëtes de son temps contre son esperance. En effet, il est peu de Gens qui ne

*Q. d'Octobre 1682.*      D

révelent les secrets dont ils sont dépositaires. La plûpart des Hommes ressemblent à ce Valet de Terence qui ne pouvoit rien retenir, non plus qu'un tonneau percé. Il semble qu'ils ayent beu des eaux de ce Lac d'Ethiopie, dont Diodore de Sicile Bill. Hist. Liv. 2. Chap. 5. fait mention, qui trouble tellement l'esprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils sçavent. Pitagore neantmoins faisoit une religion du secret, & Athenée dit qu'il avoit défendu à ses Disciples de manger du Poisson, pour les avertir de garder le silence, & de ne parler pas plus que font les Poissons. Le Chancelier Bacon, met le secret au rang des Mysteres les

plus saints. Les Myfteres estoient des Feftes qu'on faisoit en l'honneur de la Déesse Cerés ; & comme on y gardoit extrêmement le secret, on a donné le nom de Myftere à ce qui est caché. Plutarque ajoûte que dans ces sortes de Feftes on y disoit des secrets qu'on ne communiquoit pas à tout le monde. Le Legislatteur des Lacedémoniens, ordonnoit à ses Peuples d'accoutumer les Enfans au silence. Enfin l'obligation que tout le monde a de ne pas violer le secret d'un Amy, est si étroite & si naturelle, qu'il ne faut qu'estre un peu raisonnable pour ne s'en dispenser jamais. Isocrate dans les Avertiffemens qu'il donne à Démonicus Fils du Roy de Chi-

D ij

pre, luy recommande d'apporter plus de soin à ne pas publier un secret, qu'à conserver un dépôt. Seneque veut qu'on écoute plus volontiers qu'on ne parle, qu'on ne dise à personne ce qu'on veut être secret; qu'on se serve des oreilles plutôt que de la langue; & qu'on examine meurement ce qu'on doit dire avant que de parler. Il vaut mieux, disoit un Ancien, que le pied vous fasse faire un mauvais pas, que si la langue vous fait reveler le secret d'un Amy. Si pourtant on examine l'Histoire des siècles passez, on trouvera mille exemples fameux de la fidelité & de la discretion de quelques ames si genereuses, qu'on pourroit les appeller avec

raison les Martyres du secret. Pisistrate revenant de la Conquête de Mégare, enflé de sa victoire, obligea les Athéniens, Peuples accoutumés à la liberté, de s'assujettir à sa domination, qui dégénéra bientôt après en tyrannie. Harmodius & Aristogiton, deux Citoyens amateurs de la liberté publique, découvrirent le dessein qu'ils avoient de se défaire du Tyran à une fameuse Courtisane de la Ville, qui endura les gênes & les tortures avec une fermeté incroyable, sans que Pisistrate pût jamais rien tirer de sa bouche, de sorte que les deux Amis eurent le temps d'exécuter leur entreprise, & de mériter que les Athéniens leur dressassent une

Statuë à chacun , avec ordre aux Habitans de ne s'appeller jamais de leur nom. Ces Peuples firent justice à la constance de cette Femme , & ils luy éleverent une Statuë conforme à son nom. C'estoit une Lyonne sans langue selon Pline Lib. 34. Chap. 8. où avec une langue d'or , selon quelques Autheurs ils mirent sur la base de la Statuë , *la vertu a triomphé du Sexe* , pour marquer que son silëce étoit au dessus de la nature , & qu'en devenant muette , elle avoit presque cessé d'estre Femme. The-saurus dans les Vies des Patriarches parlant de la Femme de Loth changée en une Statuë de sel , dit qu'il n'auroit pas de la peine à croire que c'estoit une

Femme, si une Femme muette & taciturne n'estoit un prodige & un miracle; ce qui a fait dire à Aristote que le silence estoit un des plus beaux ornemens de la Femme. Aussi seroit-il à souhaiter qu'elles fussent plus secretes que la foiblesse du Sexe ne leur permet, & qu'elles fussent toutes semblables à cette fameuse Heroïne, dont il est fait mention dans l'Escriture, qui ne voulut jamais découvrir le dessein qu'elle avoit de tuer le Chef de l'Armée des Assiriens, qu'après l'execution de son entreprise. Le Philosophe Anaxarchus que le Roy de Chypre Nicocreon persecutoit, pour sçavoir de luy quelque secret d'importance, souffrit constam-

ment de grands coups de marteaux de fer; & bien loin de le découvrir lâchement, il prononça ces fameuses paroles contre son Ennemy, *Tunde, tunde Anaxarchi follem, Anaxarchum enim non tundis*; mais comme le Tyran le menaçoit fierement de luy faire couper la langue, de peur qu'elle ne luy jouïst un mauvais tour, il s'en défit sagement & la luy cracha au visage. Chalcondylas Lib. 9. rapporte que les Turcs menerent un Soldat prisonnier deuant Mahomet II. qui l'interrogea sur plusieurs choses, & en reçut des réponses fort sages & fort agreables; mais luy voulant demander s'il sçavoit de quel costé estoit le General de son Armée, il ne pût

pût jamais tirer de luy le secret, quelques promesses qu'il luy fit. Enfin admirant la fidelité de cette ame genereuse, il se contenta de dire à sa louange, en le faisant mourir, que s'il avoit esté le Chef d'une puissante Armée, il se seroit rendu recommandable parmy les siens, & redoutable parmy ses Voisins. On a veu un Pompée au rapport de Val. Max. Lib. 3. au Chap. 3. prisonnier du Roy des Illiriens, mais tout-à-fait maistre de soy-mesme, se brûler le doigt à un flambeau allumé, pour ne pas découvrir les desseins de la Republique. Aul. Gel. Lib. 1. Chap. 23. fait le recit d'une fort plaisante aventure. Le jeune Papyrius alloit tous les jours au Sénat, selon la

*Q. d'Octobre 1682.* E

coûtume de son temps. Sa Mere l'ayant prié de luy conter ce qu'on y avoit fait, il luy répondit, qu'on avoit défendu d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la curiosité de sa Mere, qui n'épargna rien pour sçavoir de luy ce secret. Le sage Enfant s'en estant défendu autant qu'il put, luy dit enfin, pour se délivrer de sollicitations si pressantes, qu'on y avoit mis en délibération, s'il estoit plus à propos pour le bien public, qu'une Femme eust deux Maris, ou qu'un Homme eust deux Femmes, & qu'on avoit conclu en faveur des Hommes. Sa Mere eff'ayée, alla avertir ses Amies. Toutes les Femmes de la Ville le sçurent bientôt, & le lendemain s'estant

toutes assemblées, elles vinrent en foule au Sénat pleurant, & disant tout haut, qu'on devoit plustost donner deux Maris à une Femme, & qu'on ne devoit rien conclure sans les oïr. Les Sénateurs étonnez n'eussent jamais pu comprendre ce que les Femmes vouloient, si le jeune Papyrius ne leur eüst raconté toute l'affaire; & pour éviter un pareil inconvenient, ils ordonnerent qu'excepté luy seul, les Enfans ne viendroient plus au Sénat. Les Espagnoles parlent peu, & sont si fidelles en ce qui regarde le secret, qu'au rapport de Justin, il s'en est veu plusieurs qui ont mieux aimé souffrir toute sorte de tourmens, que de révéler les choses qui leur

52      *Extraordinaire*

avoient esté dites en confidence. En Espagne les Personnes publiques, avant que de prendre possession de leurs Charges, font un serment particulier de garder inviolablement le secret. Aussi le Roy Alphonse, surnommé le Sage, ne recommanda rien tant dans ses Loix. C'est pour cette raison peut-estre que Charles V. se vançoit que le Castillan estoit la langue naturelle de Dieu, qui dit dans son Prophete, que son secret est à luy, qu'on ne le devinera pas, *Secretum meum mihi*, *Isaye 24. 16.* & qui gouverne le monde par des voyes inconnuës aux Hommes, & qui nous fait tous les jours sentir les effets de sa bonté & de sa justice, sans nous

découvrir les desseins de la sagesse. Ce sont les Hommes, dit un Ancien, qui nous apprennent à parler, mais ce sont les Dieux qui nous apprennent à nous taire, en nous recommandant le silence dans tous les mysteres de la Religion. Les Apôtres qui furent témoins de la Transfiguration de leur Maistre, en reçurent un ordre exprés de n'en révéler le secret à personne qu'après sa Resurrection. Saint Jerôme nous apprend qu'il avoit veu luy-mesme des Solitaires dans la Thebaïde qui avoient demeuré sept ans sans dire un seul mot. Nous n'avions, mon Frere & moy, dit S. Ambroise, qu'un mesme esprit, & qu'une mesme volonté; tout estoit commun

entre nous, hors le secret de nos Amis. Un Seraphin vint aborder le Prophete Isaïe pour luy toucher les lèvres avec un Cachet qu'il avoit pris sur l'Autel; & les Papes à la promotion des Cardinaux, usent de la mesme précaution, pour les avertir qu'ils sont obligez de garder inviolablement le secret. Plutarque écrit dans la Vie d'Alexandre, que sa Mere Olimpias luy écrivit un jour, pour l'avertir d'estre plus discret qu'il n'estoit dans ses liberalitez. Apres qu'on luy eut porté la Lettre, Ephestion la lisoit avec luy. Ce sage Prince s'en estant apperceu, prit l'anneau qui luy servoit de cachet, & le mit sur les lèvres de son Favory pour luy recommander le silen-

ce. Eusebe raconte *Lib. 2. de  
Præp. Evang.* que les Egyptiens  
avoient dans les Fêtes d'Isis &  
de Serapis la Statuë d'Harpoc-  
rate le Dieu du silence, qui  
avec un doigt sur ses lèvres sem-  
bloit avertir le monde de se tai-  
re. Il y a eu effectivement un  
Philosophe Grec de ce mesme  
nom, qui faisoit consister toute  
sa morale dans le secret & dans  
le silence, d'où est venu le Pro-  
verbe *reddidit Harpocratem*, pour  
dire, *il a impose silence*, dont le  
Poëte Carcelle s'est servy dans  
son Epigramme 75. *in Gell.*

*Gellius audierat patrum objurgare*

*solere,*

*Si quis delicias diceret alit faceret,  
Hoc ne ipsi accideret patri perdesuit  
ipsam,*

E iiij

*Uxorem, & patrum, reddidit  
Harpocratem.*

Les premiers Maistres de l'Art Militaire, assurent que les meilleures résolutions, sont celles qui ne viennent point à la connoissance des Ennemis, & que la premiere qualité d'un Capitaine est d'estre secret. Les Romains aussi portoient dans leurs Drapeaux la figure du Minotaure, & ils vouloient faire entendre par ce Monstre informé, que personne ne pouvoit décoouvrir leurs desseins; & Titelive Lib. 26. dit que lors que Scipion alla assieger la nouvelle Cartage, personne ne sçavoit où alloient les Troupes, excepté Lælius, & que Lælius n'en auroit rien sçeu luy-mesme, s'il n'eust dû sçavoir où

il falloit joindre Scipion. C'est pourquoy l'Empereur Othon dit dans Tacite Hist. Lib. 1. qu'il y a des choses que les Soldats doivent ignorer, & qu'il y en a aussi qu'ils doivent sçavoir. Demetrius le Preneur de Villes, Fils d'Antigone le Grand, Roy de Macedoine, demandant un jour à son Pere quel jour il combattoit les Ennemis; as-tu peur, luy dit-il, de n'entendre pas la Trompette? pour luy faire voir que les Expeditions militaires ne doivent point estre connuës à tout le monde. César ne dit jamais, nous ferons cela demain, & aujourd'huy nous ferons cecy; mais, plutôt nous ferons cecy à présent, & demain nous verrons ce qu'il y aura à faire. Ce-

cilius Metellus interrogé. par un de ses Capitaines, qui luy demandoit l'heure du combat, dit ces belles paroles que Pierre III. Roy d'Arragon redit dans une autre rencontre. *Si je sçavois que ma chemise sçeuſt la moindre de mes penſées. je la brûlerois.* Si les Athéniens euſſent eſté auſſi politiques que tous ces grands Capitaines, le Dictateur Silba n'auroit jamais pris leur Ville, car ſes Eſpions luy montrèrent l'endroit le plus foible des Murailles qui eſtoit le ſujet de la converſation de quelques Vieillards dans la Boutique d'un Barbier. Samſon ne ſe trouva pas bien d'avoir dit ſon ſecret à Dalila, & il en couta la vie à l'Empereur -Maxime, pour avoir dit le ſien à ſa Femme.

Le trop parler d'un seul Homme fut cause que Rome ne fut pas délivrée de la tyrannie de Néron. Il y avoit un Prisonnier condamné à mort, auquel on dit qu'il seroit hors de danger, s'il pouvoit vivre jusqu'au lendemain; mais croyant obtenir son pardon, il alla révéler le secret à l'Empereur, qui remedia bientôt à la conspiration. En effet, les affaires publiques, comme dit Cassiodore, se font en secret, & le silence est le moyen le plus assuré pour venir à bout des grandes entreprises. Plutarque prouva l'utilité & la sûreté du silence par un Exemple fort familier. Lors que les Gruës, dit-il, volent de la Sicilie sur le Mont Faurus, elles prennent de petites pierres dans

le bec, pour arriver de nuit en feureté au sommet de cette montagne remplie d'Aigles. Les Personnes qui ont de la peine à se taire, sont parmy les Perses incapables d'avoir des Commissions importantes. Aussi ils condamnent à mort ceux qui revelent les secrets de l'Etat. Les Egyptiens leur font couper la langue, & les Romains les faisoient brûler tout vifs. C'est pourquoy le Roy Numa rendoit un culte particulier à la Muse qu'il appelloit la Secrete & la Taciturne; & Auguste avoit fait graver sur son cachet un Sphinx, qui estoit un Animal adoré des Egyptiens, & reconnu pour le Dieu du Secret & des Enigmes. Les Romains bâtif-

soient les Temples du Dieu du Conseil, dans le fond des Bois les plus solitaires, & les plus sombres. Ils luy dressoient mesme des Autels sur terre, pour faire entendre que les résolutions du secret doivent estre ensevelies dans un profond silence; d'où vient que les Hébreux donnent le mesme nom au Secret & aux Assemblées, & qu'ils appellent de la mesme maniere le Silence & le Tombeau. Les Sénateurs Romains estoient les Gens du monde les plus secrets, témoin l'affaire de Papyrius & celle d'Eumene Roy de Pergame, qui vint à Rome pour parler en plein Sénat, de la Ligue qui devoit estre concluë contre le Roy Persée, sans qu'une

seule personne, au rapport de Val. Max. en eust le moindre soupçon. Isocrate dit que les Juges de l'Areopage estoient les Gens du monde les plus muets, d'où est venu le Proverbe, *Areopagitâ taciturnior*. Il n'y a peut-estre point de Conseil en Europe, où le secret se garde mieux que dans le Conseil de Venise; car Philippe de Commines, Seigneur d'Argenton, tout éclairé & tout habile qu'il estoit, eut assez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe tant d'Ambassadeurs à Vénise, où il estoit Ambassadeur luy-mesme; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lors

qu'il apprit du Duc la Ligue qui avoit esté concluë contre le Roy Charles VIII. entre la Seigneurie , le Pape , le Roy des Romains, le Roy de Castille, le Roy de Naples , le Marquis de Mantouë , & Ludovic mesme qui avoit appellé les François en Italie.

Le Vin & le Secret sont incompatibles, dit le Sage , & l'usage du Vin estoit pour cela défendu anciennement aux Roys & aux Magistrats , parce que les Personnes publiques qu'on employe dans les Commissions importantes sont appellées Silentiaires dans le Droit , & doivent par conséquent garder inviolablement le secret. Horace qui l'a bien experimenté, est de

64 *Extraordinaire*

cet avis, & dit que le Vin est une espece de torture, douce & agreable, qui fait parler les Personnes les plus secretes & les plus sages.

*Tu lene tormentum ingenio admoves,  
Plerumque, duro: tu sapientium;  
Curas & Arcanum Iocoso,  
Consilium retagis Liao. Hor. lib. 3.  
Od. 21.*

Tout le monde n'est pas de l'humeur du Prince des Stoïciens, qui estant invité dans le Festin qu'un Citoyen d'Athenes avoit fait dresser pour régaler les Ambassadeurs du Roy de Perse, considéroit toutes choses sans dire mot, pendant qu'ils luy demanderent ce qu'il vouloit envoyer au Roy leur Maistre. Vous luy direz, leur répondit-il,

que vous avez veu un Vieillard à  
Athenes, qui sçavoit se taire entre les  
Verres & les Pots.

Voicy ce que j'ay receu d'Explica-  
tions en Vers sur les deux Enigmes  
du Mois de Septembre, dont les Mots  
estōient la Lanterne & le Lit.

I.

Cette Enigme a tant de lumiere,  
Le Mot en est si radieux,  
Qu'on n'a qu'à lever la paupiere,  
Il vous saute d'abord aux yeux:  
Si je ne l'ay trouvé, je veux que l'on me  
berne,

Et passer par tout pour un Sos.  
Peut-on manquer de voir un Mot  
Qui brille dans une Lanterne?

LE P. PELLEGRIN.

Q. d'Octobre 1682.

F

## II.

**O**N se passeroit bien de conseils si  
fréquens,

Dont l'intérêt nous importune,

Si l'on rencontroit sa fortune,

A pouvoir de l'Enigme attraper le vray  
sens,

La vostre seroit toute preste.

Pareilleux, qui fuyez les soins les plus  
légers.

Sans vous exposer aux dangers,

Sans vous lever matin, sans vous rompre  
la teste,

Enfin sans travailler ny de corps, ny  
d'esprit,

Vous la trouveriez dans le Lit.

Le mesme.

## III.

**A**Rrestez-vous, Galant Mercure,

Pourquoy venir icy me lanterner?

Je ne veux point avec vous badiner,

Allez chercher ailleurs quelque bonne  
aventure.

De qui vous voit je sçay comme on  
médit.

*Vous aimez trop à conter des nouvelles:  
Vrayment vous en diriez de belles,  
Si je vous souffrois sur mon Lit.*

*La Belle à l'Anagramme, Je  
n'aime rien hors le mérite,  
de la Ruë de la Licorne.*

IV.

**Q***u'est-ce qu'il nous vient lan-*  
*ternier*

*Avec son Enigme premiere?*

*Maisfoy, qu'il s'aïlle promener.*

*Qu'est-ce qu'il nous vient lanterner?*

*On a beau tourner, retourner,*

*On ne reçoit point de lumiere.*

*Qu'est-ce qu'il nous vient lanterner*

*Avec son Enigme premiere?*

DAPHNIS D.L.R.N.S.A.

V.

**J***E ne puis croire ce qu'on dit,  
Canaille, arrestez-vous, cet Homme n'est  
pas yvre.*

*Vous avez grand tort de le suivre,  
Il retrouve fort bien sa Maison & son  
Lit.*

L'ALBANISTE de Roüen.

## VI.

**S**i ce Mois de vous on médit,  
 Vous le pardonneriez, Mercure;  
 Vous faites plaisante figure,  
 Lors que vous approchez les Chandelles  
 du Lit.

Le mesme.

## VII.

**O**uelle Enigme! justes Cieux!  
 Un Linx mesme y perdrait les  
 yeux.

Je veux parbleu que l'on me berne,  
 Si l'on y peut voir sans Lantetne.

L'ARPEUTEUR du Martigues.

## VIII.

**J**E cherchois en tous lieux Mercure,  
 Voulant le consulter sur son Enigme  
 obscure,

Quand un d'entre les Dieux m'a dit:  
 Amy, tu perds icy ta paine,

Et pour te soulager en ta recherche.  
 vaine,

Va chez luy le trouver, il est encore au  
 Lit.

RAULT, de Rouen.

IX.

**M**ercure agit toujours obligamment;

*L'autre Mois il offrit sa Chaise;*

*Et celuy-cy fort plaisamment.*

*Il nous offre son Lit, pour nous mettre à  
nostre aise.*

I. B. GIRAULT.

X.

M<sup>r</sup> GIRAULT de Paris,

à M<sup>r</sup> RAULT de Roüen.

**T**ous les Mois le *Mercuré* est orné  
de tes Vers

*Qui parcourent tout l'Univers;*

*Et ta facilité pour trouver les Enigmes,*

*Que tu résous en Rimes,*

*Donne bien du plaisir au curieux Le-  
cteur,*

*Qui te connoist pour un galant Auteur.*

*Mais pourquoy s'étonner du progrès de  
tes veilles,*

*Où des délassemens de quelque heure du  
jour?*

*On sçait en tout País, comme dans cette  
Cour,*

70 Extraordinaire

Que ton heureux Climat est fréquent en  
Corneilles.

Enfin comme ton nom se trouve dans le  
mien,

Je voudrois profiter de la gloire du tien,  
Et sans détour ny sinonimes,

Trouver ce Mois les vrais Mots des  
Enigmes.

Je vay pour les chercher la Lanterne à  
la main,

Et me jeter au Lit, si je les cherche en  
vain.

XI.

**D**Amon renonce à la Peinture,  
Tant il trouve l'Enigme obscure;  
Mais si l'Hyver, autant que moy,  
Il avoit dans Paris couru de nuit les  
Ruës;

Je gagerois bien sur ma foy,  
Qu'il auroit vû les Lanternes pendûes.

C. HUTUGE, d'Orleans,  
demeurant à Metz.

XII.

**P**our publier dans l'Univers  
Le dernier bonheur de la France,  
Mercure, en grande diligence,  
A parcouru mille Climats divers.



Mais ce Dieu n'a pû s'exposer  
A cette longue & rude course,  
Qu'après avoir vuïdé sa Bourse,  
Il n'ait besoin d'un Lit pour reposer.

Le mesme

XIII.

**O** Le prudent Mercure!  
Selon les divers temps ses faveurs il  
mesure.

Comme les jours deviennent courts,  
C'est là-dessus qu'il se gouverne;  
Car m'assistant de son secours,  
Pour me conduire au Lit il m'offre une  
Lanterne.

La spirituelle E. DE LA RIVIERE,  
du milieu de la Ruë des Carmes.

## XIV.

**C**'Est à ce coup que le Galant Mer-  
cure

Du bon Sosie emprunte la figure;  
Mais cependant malgré tout ce déguise-  
ment,

Je les reconnois aisément;  
Car si comme Sosie il fait parler Lan-  
ternes,

S'il s'amuse à ces balivernes,

A Jupiter il obeit,

Et luy prépare un fort bon Lit.

La mesme.

## XV.

**S**I mon esprit ne se figure  
Ce que l'agreable Mercure  
Dans ses deux Enigmes nous dit,  
Je veux, Tirsis, que tu me bernes.  
Aussi comment cacher un Lit  
A la lumiere des Lanternes?

La mesme.

XVI.

**S**ouvent, Galant Mercure, on vous fait  
dire un mot

Des Gens hors du commun passez en,  
l'autre vie.

Un de vos bons Amis appellé Baricot,  
Est de ce nombre, apres un mois de ma-  
ladie.

On sçait que le chagrin devient un poison  
lent,

Dont l'effet manque peu sans estre vio-  
lent.

Si vous n'en dites rien, au moins donnez-  
moy place

En vostre souvenir; accordez à la Sœur,  
Comme au Frere, la mesme grace,

Je vous fais ma Requeste au fort de ma  
douleur.

Ne la dédaignez pas, Mercure,

La Sœur, comme le Frere, aime vos beaux  
Ecrits;

Quoy que malade au Lit, mes sens en sont  
épris,

Q. d'Octobre 1682. G

74 *Extraordinaire*

*On me nomme par tout LA BELLE NOUR-*  
*RITURE du Havre.*

XVII.

**M**ercure a des ressorts étrangement  
obliques,

*Si d'attraper l'Enigme il peut nous em-*  
*pescher.*

*Comment en bonne-foy faire longtemps*  
*chercher*

*Les Lanternes, de plus des Lanternes*  
*publiques?*

*L'Objet du Bouquet mystérieux*  
*du Palais.*

XVIII.

**Q**ui sont-elles ces Sœurs d'une égale  
grandeur,

*Que le mesme éclat environne?*

*Lanternes qu'on allume en la saison*  
*d'Automne,*

*Qu'au Printemps on néglige, & toute*  
*leur splendeur,*

*C'est vous assurément que l'on fait de*  
*mesme âge,*

*Tres-utiles pour le Public.*

*Qui pour servir à son trafic,  
Vous a fait mettre en esclavage,  
Et pendre en l'air vostre élément,  
Qui vous nuit quand il est accompagné  
de vent.* GYGÉS, du Havre.

XIX.

**L**it, qui donnez secours mesme aux  
plus mécontents,  
Vous estes toujours prest à servir toute  
le monde.  
Le repos des Humains en vostre appuy  
se fonde;  
Qui se passe de vous, passe fort mal son  
temps.



On vous doit tous les jours un tribut  
nécessaire,  
Vous plaisez à des Gens de toutes les  
couleurs;  
Témoin de leurs plaisirs comme de leurs  
douleurs,  
Qui vous a fait, souvent se plaist à vous  
défaire.

Le mesme.

G ij

**V**ostre Enigme, Seigneur Mer-  
cure,  
Paroist à mon sens trop obscure,  
Elle n'est bonne que la nuit,  
Si quelque gaillarde aventure  
Ne m'oblige en plein jour de me servir  
du Lit.

L'aimable Marquis de Marcilly,  
Page de la Grande Ecurie.

**A**ccablé de chagrin, de soin, d'in-  
quiétude,  
Et qui plus est de lassitude,  
Mirtil se tourmentoit & le corps, &  
l'esprit,  
Pour trouver à l'Enigme un Mot qui  
fust honneste;  
Lors que ne sçachant plus où donner de  
la teste,  
Pour trouver du repos, il se mit sur  
un Lit.

L'Ennemy d'Amour, à l'Ana-  
gramme, L'Héroïne m'y  
entraîne.



ment ~~ce~~ que nous pratiquons avec tant d'excellence. Qui peut vivre seul, dit le Philosophe, est Beste, ou plus qu'Homme. La Solitude a ses charmes; mais nous sommes faits pour la société, & non pas pour la solitude. Que trouve l'Homme dans cette solitude, si c'est luy qu'il y cherche, & qu'il s'y rencontre? Cette compagnie est-elle si agreable pour s'y plaire? Qu'il y en a peu qui se plaisent avec eux-mesmes! Mais dans la société, l'Homme trouve un autre luy-mesme, dont l'entretien est bien plus agreable. Il en voit moins les défauts. Il en connoist moins les miseres. Enfin la Conversation est le grand Livre du monde, où l'on apprend à estre sçavant en:

honneste Homme. Elle met les Sciences & les belles qualitez en œuvre. Elle éclaire nostre entendement par la diversité des Images qu'elle luy présente, qui luy fournissant dans un moment une abondance de matieres, luy fait continuellement produire de nouvelles choses. Elle échauffe nostre volonté par cette mesme diversité d'objets, qui contentant les gousts diférens, excite à faire mille belles actions. Elle découvre les vices, & fait paroistre les vertus; elle embellit nos ames; elle perfectionne nos mœurs, & en un mot elle seule peut faire les honnestes Gens.

Un Moderne assure qu'elle contribue à la modération des passions, par trois moyens, par

G iiij

le divertissement, par le conseil, & par l'exemple; mais elle doit estre bien réglée pour faire de si merveilleux effets, & il faut bien choisir les Personnes avec lesquelles on s'entretient. M<sup>r</sup> de Balzac dit que pour rendre la Conversation aussi utile qu'agréable, il faut trois choses; une certaine douceur & facilité de mœurs, qui n'est autre chose qu'une complaisance naturelle, & bien réglée; une franchise naïve qui est une certaine droiture d'ame, qui rend les Hommes toujours veritables, & sinceres; & une raillerie fine & délicate, honneste & modeste, qui est un juste milieu entre la mauvaise humeur, & la bouffonnerie; & il prétend, apres Aristote, que

ces trois habitudes reglent tout le commerce des paroles, & s'étendent dans tous les entretiens que les Hommes ont les uns avec les autres. Il a falu du temps pour regler ce commerce de paroles. Les premiers Hommes n'en ont pas esté capables. Ils estoient trop sauvages & trop grossiers, pour estre civils, complaisans, agreables, & honnestes. Ainsi les Grecs & les Romains n'acquirent pas si tost leur Atticisme & leur Urbanité, qui n'est autre chose que l'art de la Conversation, & le don de plaire dans les Compagnies, qui ne regle pas seulement les paroles, & les opinions, mais encor la voix, & le geste. Ce furent donc les Grecs & les Romains polis & civilisez,

qui perfectionnerent la Conversation, & qui en firent l'exercice des honnestes Gens; mais ils ne se contenterent pas de bien parler, & de bien écrire en leur temps, ils voulurent en servir de modelle aux siècles à venir, & que la Postérité trouvast dans leurs Comédies, dans leurs Dialogues, & dans leurs Lettres, de parfaits Originaux de la belle Conversation. C'est donc là qu'il faut chercher ce caractère, & ce génie si nécessaire pour s'entretenir en honneste Homme; car quoy que les manieres soient différentes chez les Peuples, l'esprit, la sagesse, l'honnesteté, sont par tout les mesmes, & excepté quelques cérémonies qui changent, ou qui difèrent, tout le

reste est égal. Je ne sçay si je le dois dire, mais il est certain que nous avons peu de bons modelles de la Conversation Françoisse. Je ne dis pas de ces entretiens de compliment & de galanterie, dont j'en pourrois citer à la honte de leurs Autheurs, de si ridicules Copies ; mais je parle de ces Dialogues & de ces Lettres, où les Sciences, les beaux Arts, & tout ce qu'on peut traiter dans les Compagnies, soit réduit dans l'art de la Conversation. On y trouve par tout de l'Autheur & trop d'art ; & dans les Livres qui en sont dépourvûz, le tour & les manieres en sont si plates & si basses, qu'on ne peut les lire sans dégoust & sans mépris. Serroit-ce nos mœurs qui en seroient

cause ? Et dans un temps où en esprit & en politesse, nous ne le cedons point à l'antiquité Grecque & Latine, n'aurions nous point l'art de la Conversation ? Je crois que nous le possédons comme autrefois Rome & Athènes; mais il est aussi difficile de représenter une belle Conversation qu'un beau visage. Tout le monde n'est pas bon Peintre. Il faut faire ressembler pour bien réussir dans les Portraits, & la Conversation est le véritable Portrait de l'esprit.

Quoy que la raison & le bon sens qui donnent l'ame & la vie à tous nos entretiens, soient toujours les mesmes, il arrive neantmoins que l'art de la Conversation change, & n'est pas toujours

semblable dans les mesmes lieux, & avec les mesmes Personnes. Outre la circonstance du temps, nostre Langue est la premiere cause de ce changement. On ne parle pas comme on faisoit autrefois, & peut-estre parlera-t-on autrement dans l'autre siecle. La mode est la seconde; on est plus familier, plus libre & moins contraint, qu'on n'estoit au temps passé; & enfin pour troisieme raison, les gousts & les humeurs changent, & de là vient le plus ou le moins de ceremonies, & de complimens dans la Conversation. Les Lettres ont aussi changé par les mesmes raisons; ainsi quelque habile qu'on soit, on n'est pas toujours propre pour la Conversation & pour les Lettres,

lors que l'âge ou la fortune nous ont éloignés du grand monde; car ce n'est pas assez d'avoir bien du caquet, de dire de grands mots, & de faire forces grimaces. Un mot que nous croyons bien dit, une pensée bien poussée, une narration bien faite, font rire & importunent souvent une bonne Compagnie. Il faut avouer que la Conversation est bien souvent une charlatannerie. L'air de la Personne, le geste, le ton de la voix, imposent. On se laisse éblouir à ce faux éclat; & la préoccupation où l'on est, l'attention pour ceux qui parlent, l'application pour y répondre, enchantent de telle sorte, que les moindres choses y paroissent grandes, & les plus relevées fort

basses. Ceux qui ne sont point du Jeu, & qui écoutent de sang froid, en jugent bien autrement. Il n'y a point de Conversation, pour belle & juste qu'elle soit, qui ne paroisse fade & ridicule, quand on l'entend derriere la tapisserie. Il n'en est pas de mesme des Lettres & des Conversations par écrit. Elles sont régulières, il n'y a point de vuide, tout y est plein, & dans l'ordre. Elles ont des beautez réelles & solides, mais elles sont plus languissantes que les entretiens de vive voix, parce qu'on n'y voit personne dans l'action, & qu'on est soy-mesme dans le repos.

L'art de se taire est plus difficile à pratiquer que celui de parler; mais l'art de parler est plus diffi-

cile à enseigner, que celuy de se taire ; car il est certain qu'on ne s'est jamais repenty de s'estre teû, & qu'on s'est presque toujourns repenty d'avoir parlé. Il ne faut que dire l'art de se taire pour en faire voir toute l'utilité, & toute la beauté ; mais lors qu'on dit l'art de parler, un supposé, un nombre excessif de reglées, & de préceptes, qu'il est difficile d'expliquer & de faire comprendre. On peut dire que la Conversation est proprement l'art de parler. Par tout ailleurs on parle pour la nécessité seulement ; icy on parle pour la nécessité & pour le plaisir, mais il ne faut pas s'imaginer que l'art de la Conversation, soit l'art de parler sur toutes sortes de sujets. Tous les

Maistres de Réthorique, & tout ce que Raimond Lule a inventé sur ce sujet, y est inutile. L'usage du monde est seul capable de nous en donner des regles, & de nous apprendre le secret de parler & de se taire à propos. C'est la grande Réthorique, & le véritable art de bien dire. Toutes les autres regles sont incertaines, Elles changent & dépendent absolument des circonstances, qu'on ne peut jamais ny borner, ny prescrire. Le Langage mesme est soumis à cet usage, & cet usage nous impose tous les jours de nouvelles loix. Je ne prétens pas neantmoins qu'on s'affujetisse à toutes ces loix. On ne demande pas icy cette liaison, & cette justesse de Grammaire, qui s'ob-

*Q. d'Octobre 1682.* H

serve exactement dans les Lettres & dans les Harangues. Les pauses, les interruptions, la voix, le geste, les manieres de celuy qui parle, couvrent comme d'un agreable Vernis, tout ce qui se dit dans la Conversation; ce qui luy sert d'éclat, & qui en dérobe tous les défauts, au goust le plus fin, & à l'oreille la plus délicate. Mais à la bonne heure qu'on soit si juste, & si régulier, soit à penser, soit à parler, que le Cercle ne démonte point le Cabinet. C'est un talent rare, & qu'on ne peut trop estimer pour la Conversation. On ne le doit pas négliger, dit le Maréchal de Clérambaut, car on passe les plus doux momens de la vie à s'entretenir. On fait mesme peu de choses sans

parler, & on voit que c'est un grand avantage que d'y réüssir. La Conversation est donc ce qu'on pratique le plus, mais ce que véritablement on sçait le moins. C'est la pierre d'achoppement des plus habiles Gens; car si pour y réüssir il faut avoir de l'esprit, du bon goust, & de la justesse, nous voyons cependant des Personnes d'un caractère fort médiocre, qui y ont un merveilleux talent.

On ne sçauroit avoir trop d'esprit dans la Conversation, J'en demeure d'accord; mais il faut bien le ménager, autrement cet esprit devient à charge à toute la Compagnie. Est-il rien de plus fatigant qu'un Homme toujours prest à dire de bons mots, &

H ij

de belles choses , qui attire tout l'esprit de son costé , & qui laisse à peine aux autres le plaisir de l'écouter paisiblement , tant il entasse de choses l'une sur l'autre , avec chaleur & avec précipitation : On peste dans son ame contre le bel Esprit ; car il n'y a personne qui n'aime mieux dire des choses communes , que d'en entendre d'excellentes. On réserve pour la Comédie le silence , & l'exclamation ; mais dans l'entretien chacun veut faire son rôle , & estre admiré à son tour. C'est pourquoy on suit quelquefois la Conversation des beaux Esprits. Il y a du plaisir à les entendre ; mais on se lasse d'estre toujours Auditeur. Lors qu'un bel Esprit est grand parleur , il

ne faut pas s'étonner s'il tient toujours le dé. Il ne trouve pas son compte à ce que les autres disent, & le plaisir de se faire admirer, l'emporte auprès de luy sur la réputation d'être sage & modeste; mais comme on évite la compagnie des Gens yvres, ceux qui sont enivrez de l'amour d'eux-mêmes, doivent estre bannis de la Conversation. On peut dire que l'esprit est l'ivresse de l'honneur, & que ceux qui en ont trop, ou qui en veulent trop avoir, ressemblent parfaitement aux Ivrongnes. Les Sçavans des Sciences vaines & curieuses, de ces Sciences qui enflent, & qui entestent; ces Sçavans, dis-je, sont comme ceux qui sont pleins de Vin. Il ne leur faut que

le lit. Les esprits trop vifs & trop brillans , ressemblent encor à ceux qui se laissent prendre facilement aux fumées du Vin , & qui s'enivrent de leur Cabaret. Qu'on examine les uns & les autres , leur entretien est une espece d'ivresse , & rien n'est plus aisé à déconcerter. Ils croyent toujours dire merveilles. ; mais qu'ils sont bien payez , quand hors de la Compagnie, ont dit qu'à la verité ils ont de l'esprit , mais qu'ils ne sçavent pas vivre ; car il faut autant de jugement & de conduite , que d'esprit & de vivacité, pour réüssir dans la conversation. Ces Gens-là sont bons dans un Repas , où les Sages préfèrent le plaisir de manger à celui de leur répondre ; mais on croit que bien

des Gens ont de l'esprit, & on se trompe. Ils ressemblent seulement à ceux qui en ont. On ne les a pas plustost examinez de près, qu'on reconnoist combien on s'est mépris. Ce sont de méchantes copies de bons originaux. Ce n'est pas non plus une marque d'esprit d'en chercher par tout; mais ç'en est une de sçavoir où il y en a. Un Moderne dit apres Charon, que le plus grand secret est d'admirer peu, d'écouter beaucoup, de se défier de sa raison, & de ne se piquer jamais d'avoir de l'esprit, & de faire paroistre celuy des autres; mais il faut estre honneste Homme pour cela, & j'avouë apres tout, qu'on ne peut avoir trop d'esprit, ny estre trop habile

pour réüffir dans la Conversation. C'est-là qu'on pense sans réflexion, qu'on parle sans pré-méditation, qu'on juge de toutes choses sur le champ; mais aussi on y apprend bien des choses en peu de temps, & on s'y fait bien mieux l'esprit que dans l'Ecole, & dans le Cabinet. Dans l'Ecole on juge sur la parole du Maistre; dans le Cabinet, on juge sur soy-mesme; dans la Conversation, on s'en tient sur eeluy qui dit le mieux. Il y a donc une grande différence entre un Docteur & un Homme éclairé. Celuy-cy est toüjours un hõneste Homme, l'autre est souvent un Pédant. C'est ce qui fait qu'on méprise l'étude, & qu'on la suit dans les Compagnies, parce qu'il est rare de trouver un Sçavant qui

qui n'ait rien de l'Ecole, & qui ait l'air & les manieres du monde. On connoist les Pédans à la mine aussi bien qu'à la parole. Que la délicatesse du Chevalier de Meré est grande, mais qu'elle est juste & raisonnable! Je voudrois, dit-il, qu'on sceust tout, & que de la maniere qu'on parle, on ne pust estre convaincu d'avoir étudié. Il est difficile de sçavoir parfaitement toutes choses; mais il est aisé de cacher cette étude, & on en viendroit à bout, si on ne se servoit pas de tant de mots, qui souvent ne veulent rien dire, mais qui font passer pour Sçavans ceux qui s'en servent; & comme c'est l'ambition des jeunes gens, c'est la premiere chose qu'ils apprennent, & qu'ils conser-

*Q. d'Octobre 1682.* I

vent toute leur vie.

Quand on a l'esprit fait comme il faut, & qu'on sçait bien ce qu'on dit, on s'explique si nettement, qu'on se fait entendre à tout le monde. Il n'est rien d'obscur, & de relevé, qu'on ne rende clair & intelligible. Le mal n'est donc pas de parler de Sciences devant des Esprits médiocres, mais d'en parler d'un air de suffisance, & de doctrine, & de pousser trop loin les choses, qui est ce qu'on appelle jeter de la poussière aux yeux, & faire tourner la teste aux Gens. Il n'est donc pas s'élever de sorte, qu'on perde sa matiere de veuë, & qu'on se perde soy-mesme. Il vaut mieux en dire moins, & prendre différens sujets. Cette agreable diversité fait le plus grand plaisir de la

Conversation; lors qu'on s'arreste trop longtemps sur une matiere, & qu'on l'épuise, quelque belle qu'elle soit, cela fatigue & lasse l'esprit; car on s'ennuye bien plus d'écouter que de parler; mais sur tout on ne doit rien dire qui sente la leçon. Cet ordre de l'Ecole qu'on prise tant ailleurs, n'est pas icy d'usage. Toute la méthode de la Conversation est de suivre le bon sens, & la raison, & de donner une juste étendue à nos pensées, & à nos sentimens. La naïveté & la négligence qui ont icy tant d'agrément, sont incompatibles avec un ordre si régulier, qui à force de distinguer, & de diviser, rend seches & stériles les matieres les plus brillantes & les plus fécondes. Les



plus grands Docteurs doivent converser comme les plus ignorans, non pas parce que le nombre de ceux-cy est le plus grand, mais parce qu'il prend le party de la Nature, & du sens commun, qui l'emportent sur Aristote, & sur toute la Philosophie.

On trouve un peu à redire à ceux qui sont excessifs à penser, & qui poussent trop loin la Conversation. Cela sent la Chaire, ou les Bans. On n'aime pas cette maniere, parce que tout le monde n'est pas capable d'une si grande application. On se contente de la superficie de chaque chose, & de la considerer du costé qu'elle est agreable, sans se donner la peine d'examiner les objets, & de reconnoistre tout ce

qu'ils ont de bon & d'utile. Cette profondeur d'esprit est plus propre dans l'entretien particulier, où deux Sçavans se plaisent de pénétrer la Nature, & de découvrir la verité de toutes choses; mais il faut s'expliquer avec beaucoup de netteté, & sur tout sçavoir les mots propres. Il faut mesme autant songer à bien penser qu'à bien dire, afin qu'on n'ait point de peine à nous entendre, & qu'on devine mesme nostre pensée. Outre que par ce moyen on se rend agreable dans la Conversation, C'est qu'on évite les équivoques, & les contresens qui peuvent donner de méchantes idées, à ceux qui nous écoutent. Ce qui nous excite encor des fausses interprétations

qu'on peut donner à nos paroles, qui souvent attirent tant d'affaires, & d'éclairciffemens à ceux qui se trouvent en Compagnie. Le secret d'éviter cet inconvénient, est aussi de bien écouter ce qu'on dit, & de répondre à propos. C'est une des plus grandes perfections de la Conversation, & j'ajoute que c'est le moyen de bien parler, du moins de parler juste, qui en est la qualité la plus essentielle. Quand on sçait bien écouter & bien répondre, dit l'Autheur de la *Recherche de la Vérité*, on rend non seulement les Conversations agréables, mais encor on les rend utiles; mais on cherche à disputer, & à paroître sçavant, & par conséquent à toujours parler & étourdir les autres, & à s'é-

tourdir soy . mesme.

De tous les défauts de la Conversation, je n'en trouve point de plus insupportable, que celuy de n'entrer point dans ce que l'on dit. C'est ce qui fait répondre mal-à-propos, rire à contre-temps, disputer sans raison, & se fâcher sans sujet. J'appelle cette dureté d'imagination une surdité d'esprit, beaucoup plus incommode que celle de l'oüye, car un Sourd nous fait toujours pitié, & ne cause tout au plus qu'une foible risée; mais un Stupide excite nostre indignation, & nostre mépris. Cependant il y a peu de Gens qui ayent le don de pénétration, parce que ceux qui ont l'oreille de l'esprit, si j'ose dire ainsi, subtile & délicate, sont

I iij

sujets à de grandes distractions, & pour vouloir trop entrer dans ce que l'on dit, ne sont pas moins incommodes que les autres. On ne doit pas deviner les pensées d'un Homme contre son intention. On en voit qui fouillent jusqu'aux entrailles, & auxquels on n'oseroit parler. Il semble qu'on soit à la question devant eux; on ne peut rien leur cacher, si l'on est sincère, & souvent ils obligent à mentir malgré qu'on en ait, pour se tirer d'affaire. Je vous entend, diront-ils, c'est d'un tel dont vous parlez. Cela est arrivé à un tel, vous y estiez, je le sçay bien. Y a-t-il rien de plus incivil? un Amy seul, peut vous parler de la sorte. Il n'est pas toujours permis de deviner. Il faut se contenter de ce que

P'on veut bien nous dire. Quand la chose seroit de peu de conséquence, & qu'on l'auroit devinée, que sçavons nous les intérêts que cette Personne a de la taire? Peut-estre qu'elle nous la diroit dans le teste à teste, ou si nous marquions moins d'envie de la sçavoir; mais de quelque maniere que ce soit, elle a ses raisons que nous ne devons pas examiner.

Il ne faut donc pas affecter de connoistre tout, & de sçavoir toutes choses. Il est quelquefois à propos de faire semblant d'en ignorer beaucoup, pour laisser parler les autres, & pour les entendre mieux dire; mais sur tout il ne faut jamais renchérir sur ce que les autres ont dit. Il n'y a

rien de plus impertinent que de reprendre le discours d'une Personne, & redire tout ce qu'elle a dit, sous prétexte qu'elle a oublié quelques petites circonstances. Pour en user de la sorte, il faut qu'on soit informé que vous sçavez mieux la chose dont il s'agit que celui qui a parlé, & mesme qu'on vous invite à le faire, encor doit-on le faire fort modestement, & d'une maniere plus simple que si on avoit commencé le récit soy-mesme; parce que c'est s'élever au dessus d'un autre, que de vouloir mieux dire ce qu'il a dit; mais c'est encor un autre défaut de faire semblant d'ignorer toutes choses, de ne sçavoir de qui l'on parle, de ne connoître personne, de qui parlez.

vous ? qui est cet Homme-là ? demandent à toute heure ces rusez Ignorans. Cela vient quelquefois de peu de présence d'esprit, ou d'attention pour ce que l'on dit. Il y en a qui sont si distraits, qu'ils s'ignorent eux-mêmes, & d'autres qui ne veulent pas se souvenir des choses, ou des Personnes, parce qu'elles leur semblent trop basses, & trop au dessous de leur dignité. Les Gens de peu de naissance, & que la Fortune a élevez, ont ce défaut. Ils ont oublié jusques au nom de leur Village. La plupart aussi croient qu'on connoist tout le monde comme eux, par des quolibets, & ils envelopent tout ce qu'ils disent, de sorte qu'on ne les entend point, ou du moins qu'on

marque de ne les pas entendre. On ne doit jamais l'expliquer ainsi dans une grande Conversation; où il est rare qu'on se connoisse tous, & qu'on s'entre-entende. Il faut nommer les choses par leur nom. C'est donc un grand défaut de ne pas entendre ce que l'on dit; mais ç'en est un plus grand de n'y pas répondre, & de biaiser toujours aux questions qu'on nous fait. On dit, & il est vray, que les Normans ne répondent jamais juste aux choses qu'on leur demande; mais ils ne sont pas seuls, il y a bien des Personnes qui leur ressemblent, & qui trouvent finesse à tout ce qu'on leur dit. Ils ne manquent jamais de quelque faux fuyant, pour détourner la ques-

tion , ou pour se preparer à y répondre. Ils croient toujours qu'on leur tend un piege pour les surprendre. J'avouë qu'il y a des choses sur lesquelles on se trouve embarrassé , lors qu'on est obligé de parler précisément ; mais enfin on le doit faire sans détour , & le plútoft qu'il est possible , ou se défendre librement d'y répondre. Il y a des Gens qui questionnent sans cesse , & qui réduisent la Conversation en Dialogue. Il n'y a que le Maistre & le Disciple qui parlent , les autres écoutent. Cela est insupportable , mesme dans l'entretien privé & familier , & c'est une fort grande incivilité. D'autres s'étonnent de tout , & se récrient sur tout ce qu'on dit.

NO • *Extraordinaire*

Ils ne sçavent pas les choses les plus communes, & oublient celles qu'ils font tous les jours ; mais il ne faut rien dire dans la Conversation que l'on n'entende, qui ne plaise, & où l'on ne soit intéressé. C'est une chose aussi sote qu'inutile, de parler d'une Personne ou d'une affaire dont nous n'avons point de connoissance, & où l'on n'a aucun intérêt, & mesme lors qu'on n'en dit que des choses basses & communes ; comme ceux qui ne parlent que des qualitez, & des affaires de leurs Amis, ou de leurs Voisins. On peut parler d'un Homme inconnu, lors qu'il est extraordinaire, ou d'un País dont on rapporte quelque chose de rare & de singulier ; mais il en faut

dire peu , à moins que la Compagnie ne se plaise à nous entendre. C'est encor une belle chose de ne parler jamais que de soy ou de sa Famille , comme le petit Marquis du Misantrope ; d'avoir toujours quelque Enfant , quelque Sœur , ou quelque Frere à faire l'Eloge , & le portrait comme un autre Ioconde ; & quoy qu'il soit mesme plus suportable de loüer les Morts qui nous touchent , il faut neantmoins banir de la Conversation , les Oraisons Funebres de nos Peres , & de nos Meres. Tout le monde sçait cela ; cependant tout le monde a ce foible , comme de faire sans cesse le récit de nos averfions , de nos maladies , de nos dégoufts , & de mille autre choses qui cho-

quent l'honnesteté, & la bien-  
seance. Que dirons nous de ces  
Gens, qui apres s'estre répandus  
sur le Prochain, par la pente qu'ils  
ont à la satire, font de si honteux  
retours sur eux-mesmes, qu'ils se  
calomnient & se des-honorent  
sans y penser? J'ay connu une  
Fille de qualité, d'un grand mé-  
rite, mais d'une réputation un  
peu scabreuse, qui parlant un  
jour dans une célèbre Compag-  
nie, des vapeurs dont elle avoit  
esté incōmodée quelque temps,  
dit qu'elle ne trouvoit point de  
différence entre ce mal, & celuy  
de la grossesse. Tout le monde  
à ce mot haussa les épaules, n'o-  
sant se récrier par le respect  
qu'on avoit pour elle. Les Ca-  
valiers font aussi souvent des bé-

veuës semblables, en parlant de leurs proüesses. Enfin tous ceux qui se loüent, qui s'aplaudissent, & qui ne sçauroient dire quatre paroles sans parler d'eux, sont sujets à tomber dans de fâcheuses contradictions, à découvrir d'étranges veritez, & à se démentir souvent eux. mesmes.

Ceux qui font touïjours rouler la conversation sur la Satire, la rendent chagrinante & insupportable. On fuit les Médifans, car on craint avec raison qu'ils ne tombent enfin sur nostre chapitre, & que nous ne soyons non plus épargnez que les autres. De plus, il est certain qu'on sort d'une pareille conversation, avec je ne sçay quel remord & quelle tristesse, qui est une secreta punition

*Q. d'Octobre 1682. K.*

de la médifance. On peut railler dans la converfation, & dire les défauts des autres, d'une maniere honnefte & agreable, mais il le faut faire avec une grande circonfpection; & je ne m'étonne pas fi l'Evefque de Veronne, dont parle le Seigneur de la Caze, prit tant de mefures pour avertir le Comte Richard, qui l'eftoit venu voir, qu'il mangeoit de mauvais fe grace. Mais n'en déplaise à la politesse du Seigneur de la Caze, la maniere dont l'Evefque de Veronne en ufa, eftoit fort choquante, & je fuis surpris qu'il apptaudiffe à ce procedé. Le Comte Richard avoit demeuré quelque temps chez cet Evefque, il pouvoit trouver cent moyens de luy faire remarquer ce dé,

faut, sans attendre qu'il fut prest de partir, pour le faire accompagner par un Gentilhomme, qui luy dit en le quittant, que Monseigneur l'Evesque, pour le remercier de l'honneur qu'il luy avoit fait de le visiter, l'avoit chargé de luy faire un présent, qui estoit de luy dire qu'il avoit remarqué qu'en mangeant, il machoit avec une action un peu difforme, & qu'il faisoit un certain bruit qui blessoit les oreilles. Le Comte rougit à ce discours, dit l'Auteur; je n'en doute point, Le compliment le devoit surprendre, & je le trouve bien plus honneste Homme, de ne s'estre pas offensé d'une pareille correction, que l'Evesque de la luy avoit fait faire. Il n'avoit

K ij

osé luy en parler, de peur, disoit-il, qu'il ne le trouvast mauvais; & il ne craignoit pas de le luy faire dire par un de ses Domestiques. Quelle délicatesse? Cette civilité est digne du Secretaire de la Cour. Mais pour revenir à la raillerie, il y a des Gens qui ne l'entendent point du tout. La moindre chose les offense; & ce qui est surprenant, les plus grands Railleurs y sont les plus sensibles. Tout ce que l'on peut observer là-dessus, c'est de n'estre ny trop piquant, ny trop délicat; la passion & l'acharnement pour la raillerie, rendent un Homme insupportable, & la délicatesse & la sensibilité le font paroistre ridicule. C'est le divertissement des Compagnies; & Tertu-

lien tout chagrin & tout austere qu'il est dans ses écrits., dit que la raillerie est le propre de la verité, & qu'on peut rire de ses Ennemis, que c'est mesme un office qu'on rend à tous ceux qui le méritent; mais il donne un excellent precepte aux Railleurs, qui est de prendre garde que les railleries qu'ils font des autres, ne retombent pas sur eux. Saint Augustin dit mesme, qu'il y a de la charité à se rire des Ridicules, afin qu'ils changent de conduite; parce que les railleries entrent fort avant dans le cœur, & font une grande impression sur l'esprit. Mais toutes nos plaisanteries sont des biaisemens de raison, & des égaremens de verité. Il est rare d'estre plaisant, veritable, & rai-

sonnable tout ensemble. La raison & la verité sont sérieuses. Le mouvement & la badinerie sont ridicules. Les faux Plaisans ressemblent aux Ardens qu'on voit sur le bord des eaux, ils font mille tours qui égarent ceux qui s'arrestent à les considerer.

L'Homme se plaist naturellement à peindre & à exprimer le caractere des autres, il en contrefait la voix, les gestes, & les manieres. Il y en a qui excellent en cela, & qui sont d'admirables Comédiens; ce sont des Singes dans les Compagnies, qui sont dangereux & qui font de grandes malices en riant, parce que ces Portraits s'impriment vivement dans l'esprit de ceux qui les écoutent, & leur donnent quel-

quefois d'étranges opinions de la personne qu'on leur représente. Enfin rien n'est plus capable de leur en inspirer du dégoût & du mépris. On aime ces esprits finges, mais ils ne sont bons qu'après de grands Seigneurs, ou plutôt ils en doivent estre bannis, lors qu'ils sont jeunes & propres à se laisser prévenir par de si sotes impressions; car une Personne de qualité est insupportable, lors qu'elle est en bouffonne, ou trop railleuse. Montagne dit qu'il n'avoit point cette faculté de représenter ingénieusement les gestes & les paroles d'un autre, ce qui apporte, dit-il, quelquefois du plaisir & de l'admiration. J'en connois, & sur tout des Femmes, qui ont l'imagina-

tion si vive & si fortement imitative de tout ce qu'elles voyent & qu'elles entendent , qu'elles font les mesmes gestes, & parlent de mesme ton que les Personnes avec qui elles conversent. Cependant il n'y a rien de plus badin, & mesme de plus choquant, quand bien ce seroient des Gens au dessous de nous , parce qu'on ne contrefait jamais quelqu'un, que ce ne soit par mépris ou par injure , à moins que dans un entretien privé entre deux Amis, qu'ils badinent l'un avec l'autre. Je ne sçay mesme s'il est de la veritable politesse , de représenter le geste & la voix de ceux dont on rapporte les paroles; car horsmis l'occasion de faire un bon conte où cette représentation

sentation a bonne grace , & en fait souvent toute la beauté , je ne sçay, dis-je, si on ne doit pas faire ce recit simplement, sans varier la voix ny faire aucune grimace, car cela sent trop le Theatre, & tout le monde n'aime pas l'air Comédien, sur tout dans un entretien sérieux. Mais que dirons-nous de ceux qui dans de grandes Assemblées & avec des Gens d'esprit & de qualité, parlent toujours dans le langage de leur Province, & affectent de tourner tout ce qu'ils disent sur ce ton là, qui par une fausse simplicité & par de méchans mots, croient faire paroistre beaucoup d'esprit & d'agrément? J'ay ouï dire à un fort habile Homme, qu'outre que ce

*Q. d'Octobre 1682.* L

langage est incivile & ridicule dans une Personne que l'éducation ou la qualité doivent faire bien parler, on ne doit pas mesme s'en servir pour faire rire, quand bien on rendroit par là ce que l'on dit plus intelligible & plus agréable; & la raison, disoit-il, que ce langage là que vous entendez & que vous trouvez plaisant, n'est pas entendu des autres & ne leur plaist pas. La Muse Normande ne fait rire que les Normans; & les Gascons tout jolis & divertiffans qu'ils sont dans leur entretien, fatiguent & ennuyent quand il dure trop longtems. On ne veut rien qui soit outré dans la conversation; on y veut de la délicatesse & de la circonspection. Mais cette

prudence toute scrupuleuse qu'elle est, est absolument nécessaire pour converser agreablement; car il n'en est pas icy comme de l'entretien familier, où l'on parle à son Amy librement & sans contrainte. Cet Amy nous connoist, & nous pouvons nous exposer devant luy tout nud, & en Robe de Chambre. Mais dans les Assemblées, où il se trouve toute sorte de monde, & souvent des Gens dont on ne connoist ny l'esprit ny le visage, il faut se tenir sur ses gardes & sur le bon bout, toujours concerté, toujours ajusté. Tout le monde a les yeux sur nous, nous examine & nous observe; & ce n'est pas assez de paroistre une fois de la sorte, il faut estre toujours ainsi. si l'on

L ij

veut voir le beau monde , & jouir de cette agreable societé. Mais c'est une grande contrainte, dirait-on, il est vray , pour ceux qui n'ont pas l'usage du monde, & qui ne s'en sont pas fait de bonne heure une habitude; mais quand on a un peu étudié le monde , & qu'on s'est formé sur de bons modeles , ce n'est plus une peine. Il n'y a que les Provinciaux & ceux qui ne voyent personne, que cela fatigue, & qui ne peuvent observer longtems les regles d'une juste conversation.

Je connois une Personne qui a beaucoup d'esprit , & un talent admirable pour la belle conversation; mais pour soutenir son caractere, il luy faut toujours des Gens nouveaux , autrement il re-

tombe dans une negligence de penser & de dire des choses , qui est si grande , qu'on ne le reconnoist pas , & tel qui l'admiroit une heure auparavant , le trouve apres ridicule. La raison qu'il apporte de cette grande inégalité , (car ses Amis luy en font la guerre,) vient de son tempérament, qui ne peut souffrir la moindre contrainte , & qui a besoin de divers objets , qui réveillent la mélancolie qui l'accable ; mais outre cela c'est qu'il ne songe qu'à plaire, & à se faire admirer à ceux qui ne le connoissent point , & qu'il en demeure là, & ne s'en met plus en peine, si-tost qu'il a connu leur esprit & leur mérite. Il aime mieux faire d'autres conquestes ; car il est des esprits coquets, qui veulent tout

L iij

charmer, & qui ne font que chercher ou est-ce? Ils méprisent presque aussi tost ceux auxquels ils ont pris tant de peine à plaire. C'est neantmoins un défaut qui vient en partie du peu de commerce qu'on a avec le grand monde, où il faut estre toujours égal, à moins qu'on ne soit une Personne du premier rang, ou de ces esprits comme Montagne, qui sont au dessus des Loix; & qui par leur caractere transcendant, se font toujours écouter de quelque maniere qu'ils parlent. Ce Montagne qui dit qu'il ne s'entretenoit jamais plus fortement, & plus licentieusement qu'aux lieux de respect & de ceremonies, cependant il ajoute qu'il estoit fait pour les grandes Compagnies;

mais comme il dit, pourveu que ce soit par intervalles & à mon point. Voila la différence qu'il y a dans la conversation des Gens du monde, & des beaux esprits; les premiers sont toujours prests, & on ne s'apperçoit jamais dans leur air & dans leur maniere, de l'inégalité de leur humeur. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-uns qui font les rêveurs, pour paroistre beaux esprits, ou pour marquer le peu de cas qu'ils font de ceux qui les entretiennent. C'est le vice des Gens de Cour aussi bien que des Provinciaux; mais rien n'est de plus incivil que de marquer qu'on se déplaist avec les Gens, parce que la conversation est une occasion de respect & de cérémonie, où l'on ne peut

L iij

manquer à l'honnesteté que les Hommes se doivent dans la société civile ; ce qui a fait dire à un Moderne, que la conversation est un commerce de civilité, de complaisance, & de signes extérieurs pour entretenir l'amitié & l'union entre les Hommes. Lors qu'on nous rend visite, ou que nous la recevons, c'est pour nous faire honneur, ou pour en faire aux autres. Or nous ne devons jamais rien faire qui puisse marquer ny mépris, ny dégoût pour les Personnes avec qui nous conversons. La conversation n'est pas une dispute, une conférence, un entretien d'affaire ; il n'y a icy ny intérêt à ménager, ny party à prendre, ny opinion à soutenir. Ce n'est pas non plus une cohue, où chacun se rencôtrant par hazard,

se traite avec indifférence; c'est un commerce de civilité, de respects, & de complimens. L'honnesteté qui en est le fondement, y doit regner depuis le commencement jusqu'à la fin; & je m'étonne que ceux qui veulent toujours plaire, négligent d'avoir de la complaisance, puis qu'il faut se plaire avec les Gens, si l'on veut leur estre agreable. On peut estre icy humble sans bassesse, & simple sans ignorance. Il ne faut pas mépriser tous ceux qui ne sçavent pas le langage & les miseres de la Cour; qui n'ont jamais ouï parler de Descartes, de la Princesse de Cleves, ou des opinions de la Grace. Le bon sens & la raison, sont quelquefois en un plus haut degré dans les Hommes du com-

mun , que chez les Docteurs , & les Courtisans. Y a-t. il rien de plus beau que cette raison & ce bon sens tous purs , & dépoüillez de mille bagatelles , qui en sont d'ordinaire fort éloignez , ou du moins qui se trouvent rarement ensemble. Qu'il y a de plaisir d'entendre un Homme ou une Femme de bon sens , qui ne va que terre à terre , mais qui a les sentimens droits , qui parle juste , & qui ne dit que ce qu'il faut dire ! Les conversations de ces Gens-là sont douces & paisibles. On s'y délasse agreablement des contentions de la dispute , de ce babil & de cette crierie cōtinuelle des faiseurs de Contes & d'Histoires. Ceux qui s'y ennuyent & qui les trouvent trop languissan-

tes, peuvent en sortir, sans faire le personnage du Fâcheux bel esprit, du Misantrope de Moliere.

*Aux conversations mesme il trouve à réprendre,*

*Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre,*

*Et les deux bras croisez, du haut de son esprit,*

*Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.*

Mais qu'il se souviene de cette réflexion de M<sup>r</sup> le Duc de la Rochefoucault, qu'un Homme d'esprit seroit souvent bien embarrassé, sans la Compagnie des Sots; & qu'il soit persuadé qu'il n'est pas moins pitoyable que les autres, lors qu'il donne trop dans le grand air, & dans la bagatelle. En voicy une peinture dans les

Vers de Regnier ; qui pour estre  
 vieille, ne laisse pas d'estre encor à  
 la mode , & de représenter au  
 naturel la conversation de ces  
 Chevaliers spirituels & délicats,  
 lors qu'ils sont avec les Dames.

*En détournant les yeux, Belle, à ce que  
 j'entens,*

*Comment gouvernez-vous les beaux  
 esprits du temps?*

*Puis faisant le doucet de parole &  
 de geste,*

*Il se met sur un Lit, luy dit je vous  
 proteste,*

*Que je me meurs d'amour, quand je  
 suis pres de vous.*

*Je vous aime si fort que j'en suis tout  
 jaloux;*

*Et rechangeant de note, il montre sa  
 Rotonde,*

*Cet ouvrage est-il beau ? que nous  
 semble du monde?*

L'Homme que vous sçavez m'a dit  
qu'il n'aime rien.

Madame, à vostre avis, aujourd'huy  
suis-je bien?

Suis-je pas bien chaussé? ma jambe est-  
elle belle?

Voyez ce tafetas, la mode en est nou-  
vèe.

Cet œuvre de la Chine. A propos on  
m'a dit,

Que contre le Clinquant le Roy fait  
un Edit.

Sur le coude il se met, trois boutons il  
délasse.

Madame, baissez-moy, n'ay-je pas  
bonne grace?

Que vous estes fâcheuse! à la fin on  
verra,

Rosette, le premier qui s'en repentira.

Je voudrois que Regnier eust  
voulu faire la Conversation en-

tiere, & nous dire ce que la Dame répoñdit à toutes ces gentilleſſes; mais il eſt aiſé de ſe l'imaginer, par ce que nous entendons dire tous les jours à de certaines Femmes, qui ne démentent en rien le caractère de nos jeunes Chevaliers. Comme les Femmes ſont la fleur & l'ornement de la ſociété civile, elles ſont auſſi le charme & l'agrément des Compagnies. Sans elles, point d'honneſteté, de politeſſe, & de galanterie, qui ſont les trois ſources des belles & des grandes Converſations, & d'où l'on tire des regles parfaites pour y bien réüſſir; mais il faut avoüer que les Femmes ont rendu depuis quelque temps la Converſation un peu trop licentieuſe, & qu'elles l'ont

déreglée, sous prétexte d'une plus grande liberté, & d'un plus grand enjouement. Le badinage du teste-à-teste, a causé la dissolution des entretiens. Les Femmes se sont accoustumées aux mots libres, & à double sens; & la licence qu'elles ont permise aux Cavaliers, de leur en dire, fait qu'elles ont aujourd'huy mauvaise grace de s'en offencer. Elles ont crû qu'il estoit de leur devoir, de chanter & de répondre, & l'on en voit telle qui en dit plus qu'on ne luy en peut dire. Les Dames sont sçavantes, spirituelles, & agreables sur ce point; mais qu'elles prennent garde à la conséquence. Les Prudes en souffriront, ou plustost on ne reconnoistra plus desormais

la Prude d'avec la Coquette. La pudeur doit toujours estre le caractère du beau Sexe; mais les Cavaliers perdent le respect, quand les Dames ne craignent pas de perdre la retenuë; car enfin le déreglement des pensées & des paroles, est le commencement de celuy des mœurs. Une Conversation licentieuse, laisse de méchans préjugez de la conduite des Gens. On a beau dire que c'est pour paroître agreable & de belle humeur. Le moyen d'estre cruelle & sérieuse dans le particulier, quand on aime tant à paroître douce & enjouée dans le public? Celles donc qui s'attirent des affaires par leur trop d'indulgence, ne méritent pas qu'on les plaigne. Je le dis en-

cor; toute Femme qui souffre qu'on luy dise des bagatelles, & qui se plaist d'y répondre, mérite qu'on la pousse, & a tort de s'offencer de tout ce qu'on luy peut dire. C'est un sérieux à contre-temps, qui la rend ridicule. Il est à pardonner à une Femme d'une humeur délicate & scrupuleuse, de ne pouvoir souffrir de paroles un peu libres; mais comme la corruption est grande, il ne faut pas s'éfaroucher de tout. On en voit qui rougissent du moindre mot, & qui ne rougissent point de nommer les choses par leur nom. Parce qu'elles ont un Mary ou des Enfans, ou parce que ce sont des Filles qui ont passé un certain âge qui les met au rang des Femmes, elles croient que

*Q. d'Octobre 1682.* M

tout leur est permis, & que cela ne tire point à conséquence. Comme les équivoques sont fort ordinaires sur cette matiere, je croy qu'il sera bon icy de remarquer celles qui se peuvent souffrir dans la Conversation, & celles qu'on en doit rejeter.

On peut réduire toutes les équivoques à quatre sortes. Il y en a de malicieuses, de necessaires, d'impréveuës, & d'ignorantes. Les équivoques malicieuses, sont celles qui sortent de la bouche des Libertins. Elles procedent de la corruption du siecle, & composent tous les discours des Imprudens & des Voluptueux. Elles salissent toutes l'imagination, & corrompent la volonté; car c'est en vain qu'on

croit cacher le vice en le déguisant, & que l'ambiguité des paroles doit couvrir la faleté des pensées. Le mesme esprit qui les fait dire, les fait entendre; & comme on s'arreste davantage aux choses qui ont quelque difficulté, plus le sens en paroist caché; & plus on s'attache à le vouloir pénétrer. On voit mesme des Personnes qui sont plutost choquées par de sales équivoques, qu'elles ne l'auroient esté par le simple recit de la chose qu'on leur vouloit faire entendre; car plus ce qu'on dit est délicatement envelopé, plus il touche celuy qui l'écoute, lors qu'il a l'esprit subtil & pénétrant; c'est pourquoy ces façons de parler sont toujourns dangereuses, lors

M ij

qu'elles viennent d'un esprit fin, & qu'elles tendent à une oreille délicate. Je ſçay bien que les équivoques peuvent eſtre permises, lors qu'elles envelopent une choſe qu'on ne peut pas dire d'une autre maniere, ſans bleſſer la bienséance & l'honneſteté. Il faut épargner les Gens avec qui l'on parle; mais lors qu'il n'y a point de neceſſité, il faut ſ'abſte-  
nir de cette petite fineſſe, qui loin de cacher les choſes, les découvrent le plus ſouvent. Montagne eſt du ſentiment qu'il n'y a point de paroles ſales, & les Débauchez juſtifiant par là leurs équivoques; mais il eſt certain que ſ'il y a des penſées ſales ( ce qu'on ne peut nier ) il y a des paroles ſales, puis que les paroles

ne font autre chose en cette occasion que les images de ce que pensent les Libertins.

Il y a des équivoques nécessaires ; car on ne peut pas toujours exprimer les choses ouvertement, en tous lieux, & devant toute sorte de Personnes. Celles-cy se peuvent appeller des équivoques d'affaires & d'intrigues, qui servent à se faire entendre devant ceux de qui on ne veut pas estre entendu. Un mot de différente signification, un endroit historique expliqué à contresens, un Proverbe, peuvent cachér une affaire, & en dérober la connoissance. Elles sont honnestes, subtiles, adroites, & rarement criminelles. Pour les équivoques impréveuës, elles

sont fort communes dans toutes les Conversations. Elles viennent de la rencontre inopinée des mots, de leur différente signification, de la vivacité de l'esprit, & du peu de réflexion qu'on fait sur les choses. C'est ce qu'on appelle des mal-entendus, des jeux de mots, des tromperies de paroles. On en voit à toute heure des exemples; mais je n'en puis oublier une de cette espee, que j'entendis il y a peu de temps. Des Religieux présentoient une Requête au Conseil, par laquelle ils demandoient que des Religieuses, qui pour estre un peu trop leurs voisines, & mesme jointes à leur Maison, les interrompoient en faisant leur Office; ils demandoient, dis-je, ( & voicy l'é-

quivoque) qu'il leur fut permis de n'avoir qu'un Chœur, comme ils ne faisoient qu'un mesme Corps, estant d'un mesme Ordre; qu'ils cédoient toutes leurs autres prétentions, pourveu qu'ils n'eussent qu'un Chœur. Cette équivoque, qui n'estoit qu'un jeu fait sans y penser, ne laissa pas de gêter la Requeste, & de rendre les pauvres Religieux ridicules. Je ne parle point icy d'une autre sorte d'équivoques qui se fait encor de la mesme signification, & du mesme son des mots. Autrefois c'estoit une figure, mais les habiles Gens l'évitent avec soin. Ces sortes de jeux de mots font un plaisant caractère; mais, Dieu mercy, l'on commence à se défaire des quolibets, & des turlu-

pinades. Il y a encor des équivoques ignorantes & grossières, qui sont fréquentes parmy le Peuple, & les Personnes qui parlent mal, parce que la plûpart viennent de la corruption du langage, & d'une méchante éducation; mais ceux qui ont de l'esprit, & qui ont esté bien nourris, les évitent facilement.

Comme les contes font la plûpart des entretiens ordinaires, & qu'il y entre beaucoup de ces équivoques licentieuses dont je parle, il seroit à propos de marquer de quelle nature ils doivent estre; mais n'ayant pas entrepris d'entrer dans le fond de la Conversation, ce qui seroit d'un trop long détail, & de donner icy des regles de la Morale Chrétienne, je

je ne m'attache point à examiner les défauts qui regardent les mœurs, ny les qualitez qui peuvent la rendre pure & sainte. Tant d'habiles Ecclésiastiques ont écrit sur cette matiere, que ce seroit inutilement que je m'en voudrois mesler, à joindre que la conversation du monde dont je parle icy, n'est point du ressort des Devots. Ils ne doivent point s'y trouver, s'ils n'y sont appelez, & ils devroient plutôt en ignorer les maximes, que de les censurer. Ils voudroient qu'on y parlast toujours de Dieu, & je voudrois qu'on n'y en parlast jamais, du moins lors qu'elle est remplie de Gens, qui ne songent ni y à s'amender, ny à s'instruire. Il faut laisser la Religion pour les

*Q. d'Octobre 1682.* N

entretiens particuliers, & pour les Personnes éclairées & solitaires, elle demande un respect & une attention qui ne se rencontre point dans le bruit, & le fracas des conversations du monde. Cependant je puis dire qu'une Conversation réglée de la manière que je la représente, est peu différente de celle des Hommes les plus austeres, & les plus critiques; & que pour estre accommodée à la politesse & à la délicatesse du siècle, elle n'est aucunement éloignée des maximes de la Morale, & de la Religion; mais pour revenir aux Contes, & aux Histoires dont j'ay déjà parlé, ils ne doivent rien avoir de trop libre, ny qui choque la pudeur, & l'honnesteré. J'estime infiniment

la maniere de cōter du bel esprit, qui nous a donné les Fables choisies de Phèdre, & d'Esoppe; mais je ne puis approuver qu'on déterre Boccace & l'Arétin, pour nous faire rire; & qu'au mépris de la Religion, on ramasse si curieusement tout ce que l'on dit de plus infâme contre les Ministres. Les Cavaliers qui ont remarqué que les Dames lisoient sans scrupule & avec plaisir, ces Contes nouveaux, ou plutôt ces vieux Contes habillez à la mode, se sont érigez en Conteurs, & les ont mises en humeur de les écouter; mais ceux qui excellent en cela, doivent songer que quelque esprit & quelque agrement qu'il y ait dans les bagatelles, on s'en laisse à la fin, & de ceux qui les

débitent ; mais on ne suit pas moins les faiseurs de Complimens. Rien n'est plus ennuyeux qu'une Conversation de cette sorte. Les bagatelles sont néanmoins la plûpart des entretiens des Hommes, & des Femmes, & ce qui est plaisant, c'est qu'ils appellent cela des Conversations sérieuses ; comme si ce ramas confus de paroles, qui ne veulent rien dire, & ces cérémonies affectées & ridicules, se devoient nommer ainsi. C'est se tromper, le Compliment ne doit jamais faire le fonds de la Conversation ; il y entre quelquefois comme dans les Lettres, & en peut faire l'entrée, & la sortie, lors que la Conversation se passe dans une visite réglée, mais on ne

fait jamais des Conversations en Complimens. Il faut laisser ces Dialogues-là à l'Auther de la Civilité Françoisé, qui fait dire de si jolies choses à la Dame qui peint dans son Cabinet, & au Cavalier qui luy rend visite. On se fait des visites de Complimens, comme sur le mariage, ou la mort d'un Parent ou d'un Amy; mais ces visites ne sont pas des Conversations, elles sont courtes, & on y parle rarement d'autre chose que de ce qui nous y mene. Pour ce qui est des Complimens qu'on peut faire dans la Conversation, outre qu'ils doivent estre rares, il faut qu'ils soient courts, & jamais ne s'en faire un jeu; cela embarasse toute la Compagnie, qui n'aime pas

N iij

d'entendre des fleuretes, où elle n'a aucune part. Mais enfin, ceux qui se meslent de faire des Contes & des Complimens, doivent s'en acquiter de bonne grace, soit du côté de la voix, & du geste; & voicy l'endroit où je dois parler de ces deux choses.

Tous ceux qui parlent avec passion, parlent haut, si ce n'est ces Doucereux qui débitent des fleuretes du ton bas; mais il faut croire qu'ils ne sont pas fort touchés, & que ce ne sont pas leurs soupirs qui les suffoquent, & qui leur ostent la voix. Tous les autres parlent donc haut quand ils ont de la voix; mais tous ceux qui parlent haut, ne parlent pas toujours avec passion. Il y en a qui ont naturellement la voix

haute & perçante , & qui ne peuvent se corriger de ce costé-là. Les grands Parleurs, ceux qui dogmatisent, & qui enseignent par tout où ils se trouvent, ont le ton haut, & font une cohue de la Conversation, car il n'en faut qu'un pour exciter tous les autres. C'est à qui criera le plus haut pour se faire entendre, & ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute. On doit éviter icy le ton de Prédicateur, & d'Avocat, tant ce qui a l'air de la Chaire & du Barreau est insupportable dans la Conversation; mais pour revenir au ton bas & radoucy de la voix, il n'est propre que dans le reste à reste; hors de là, il faut parler pour se faire entendre; & lors qu'on prend son ton selon les

N iiij

matieres qu'on traite, le nombre des Personnes qui nous écoutent, & l'étenduë du lieu où l'on est, on ne parle jamais ny trop haut, ny trop bas. Il faut donc pratiquer exactement les regles, afin de se former un ton de voix qui soit juste & naturel pour la Conversation.

Lors que l'action est naturelle, & bien ménagée, elle doit accompagner le discours de celuy qui parle. C'est une espece d'expression, dit le Chevalier de Mére, & tout ce que l'on fait de la mine & du geste, est agreable, pourvû qu'on le fasse de bonne grace, & qu'il y paroisse de l'esprit; mais il ne faut pas estre Acteur de rien, comme Diseur de rien. Le cœur & l'esprit sont

toûjours de compagnie dans la Conversation , ce qui ne se peut faire sans action , & sans mouvement. On ne parle pas seulement pour faire entendre les pensées , on parle encor pour exprimer les sentimens ; & ces deux choses se rencontrent toûjours dans la Conversation. Il faut estre touché pour toucher les autres , qui est le but de tous nos entretiens ; & sans le cœur , tout l'esprit du monde n'émeut pas , mais si on est animé sans esprit , on est broüillon , emporté , & fort incommode dans une Compagnie ; mais lors que l'esprit regle nos sentimens , c'est le moyen d'estre agreable. Le geste est non seulement l'éloquence du corps , il fait paroistre celle de

l'esprit; & ceux qui parlent le mieux, sont d'ordinaire plus gesticulatifs que les autres. Nous avons veu une grande Princesse, qui n'estoit pas moins eelèbre par son esprit, & par sa beauté, que par son illustre naissance, qui ne parloit guère que par gestes, un signe de la teste, des yeux, ou de la main, aucun vous m'entendez bien, estoit souvent le plus grand entretien qu'on eut avec elle. Cependant cela vouloit dire beaucoup de choses, pour ceux qui avoient de l'esprit, & qui la connoissoient. Cette Princesse avoit aussi de grands sentimens; car les signes sont le langage du cœur, & plus l'on a l'imagination vive, & les passions violentes, & plus on fait de gestes; mais on

peut dire aussi que plus on est intérieur, & recueilly en soy-mesme, & moins on parle de la langue & des lèvres. Cette Princesse avoit aussi plus affecté ce langage muet, depuis qu'elle estoit mise dans la dévotion, où elle croyoit qu'il falloit retrancher ce grand nombre de paroles oiseuses & inutiles, où les Gens du monde abondent.

Il n'est rien de plus fatigant dans la Conversation qu'un grand Parleur, qui dès qu'on commence un discours, nous rompt en visière, & qui se mesle d'interpréter jusques aux moindres pensées de ceux qui parlent; qui croit que rien n'est bien dit, s'il ne sort de sa bouche; & qu'il est seul capable de donner un beau

tour aux choses que les autres disent. Apres qu'il a étourdy une Compagnie du long récit de ses aventures, apres qu'il s'est épuisé sur les nouvelles & sur les affaires du temps, si quelqu'un veut prendre la parole pour luy répondre, ou pour détourner son babil, il revient tout de nouveau à la charge, & recommence avec plus de chaleur qu'auparavant. Enfin c'est le fleau des Compagnies; & si on souffre ce défaut dans les Femmes, il est impardonnable pour les Hommes; mais je ne trouve rien aussi de plus ridicule, que l'admiration qu'ont de certaines gens pour ceux qui parlent peu. Vous diriez que ce sont des Oracles que tout ce qu'ils disent, & bien souvent ils ne disent que

des bagatelles, aussi bien que les autres. A la vérité on en est moins importuné, mais ils rendent la Conversation stérile, ennuyeuse, & languissante. Il faut donc prendre icy un juste milieu entre le grand Parleur, & le taciturne. Celuy qui parle trop, gaste & étouffe toutes les belles choses qu'il dit. Celuy qui parle peu, ne doit rien dire de bon s'il veut estre estimé, & meriter qu'on l'écoute. Il faut estre bel esprit, & reconnu pour tel dans une Compagnie, pour se taire avec esprit. Un Homme est-il agreable qui ne dit rien, ou qui est longtems à dire ce qu'il dit? Et s'il dit de belles choses, le temps qu'il prend à les dire n'en diminue-t. il point le prix, & la

beauté? Les Fruits tardifs, ne sont pas toujours les meilleurs, & ceux du Printemps sont bien plus charmans que ceux de l'Automne. Un bel esprit dans la Conversation, abhorre le babil, & n'affecte pas le silence. Il donne du poids, & de la gravité à ses paroles, mais elles n'ont rien de lourd, & de stupide. Il sçait quand il faut parler, ou quand il faut se taire; qu'il y a des temps où il faut parler peu, & penser davantage; & d'autres où il faut souvent parler, & dire des choses agreables; enfin qu'il faut suivre l'inclination, & l'humeur de ceux avec lesquels on est obligé de converser. Il y a une grande différence entre la Conférence, l'Entretien, & la Con-

versation. Dans la Conférence, on s'échaufe, on dispute, on conteste; & tout cela ne se fait pas sans beaucoup parler. Dans l'Entretien familier, on se parle librement, & avec négligence; mais dans la Conversation, tout doit estre régulier, & concerté; rien de trop, ny de trop peu; & ceux qui s'en tirent le mieux, se peuvent vanter avec justice de posseder l'art de bien parler, qui dépend de l'art de bien penser; mais l'on suppose l'autre, lors qu'on ne dit que ce qu'il faut dire, qu'on sçait démeller les pensées qui se présentent, & s'arrester touûjours aux meilleures.

La Conversation est un commerce, où chacun trafique pour soy & selon ses moyens. Mais il

beauté? Les Fruits tardifs, ne sont pas toujours les meilleurs, & ceux du Printemps sont bien plus charmans que ceux de l'Automne. Un bel esprit dans la Conversation, abhorre le babil, & n'affecte pas le silence. Il donne du poids, & de la gravité à ses paroles, mais elles n'ont rien de lourd, & de stupide. Il sçait quand il faut parler, ou quand il faut se taire; qu'il y a des temps où il faut parler peu, & penser davantage; & d'autres où il faut souvent parler, & dire des choses agreables; enfin qu'il faut suivre l'inclination, & l'humeur de ceux avec lesquels on est obligé de converser. Il y a une grande différence entre la Conférence, l'Entretien, & la Con-

versation. Dans la Conférence, on s'échaufe, on dispute, on conteste; & tout cela ne se fait pas sans beaucoup parler. Dans l'Entretien familier, on se parle librement, & avec négligence; mais dans la Conversation, tout doit estre régulier, & concerté; rien de trop, ny de trop peu; & ceux qui s'en tirent le mieux, se peuvent vanter avec justice de posseder l'art de bien parler, qui dépend de l'art de bien penser; mais l'on suppose l'autre, lors qu'on ne dit que ce qu'il faut dire, qu'on sçait démeller les pensées qui se présentent, & s'arrester toujourns aux meilleures.

La Conversation est un commerce, où chacun trafique pour soy & selon ses moyens. Mais il

faut ſçavoir le négoce pour y entrer ; car on en a banny tous les caracteres qui pouvoient rompre cet agreable commerce. Tous les Hōmes ne ſont pas ſociables, quoy qu'ils ſoient nez pour la ſocieté ; non ſeulement les Stupides & les Brutaux ; mais encor les ſçavans & les habiles, les Gens d'affaire, & de cabinet, n'y ſont pas toujors propres, ils ſont trop diſtraits & trop ſpéculatifs. Il faut avoir une gayeté & un agrément, que les Livres & les affaires nous oſtent bien plûtoſt que de nous les donner. L'eſprit de la cōverſation eſt un eſprit naturel, ennemy du travail, & de la contrainte. On dit que c'eſt le métier des Gens oisifs, & qui n'ont rien à faire ; mais ce n'eſt pas aſſez d'eſtre à loisir, & n'avoir

rien dans l'esprit qui nous occupe & nous inquiete. Il faut estre encor de belle humeur, & dans les jours où tout nous rit, & tout nous plaist, où l'on s'aime avec soy mesme & avec les autres. L'esprit de bien des Gens est journalier, comme le visage; c'est pourquoy il y en a qui ne veulent pas toujours se trouver en conversation; Semblables à ces Belles qui ont de certains jours qu'elles ne sont pas visibles. L'on dit mesme qu'il y a des jours malheureux pour la conversation, aussi bien que pour le jeu, où l'on ne peut ny bien penser ny bien dire; une rencontre, un nuage, une distraction, arreste, obscurcit, & trompe les esprits les plus forts, les plus fins, les plus brillans; de plus, il

*Q. d'Octobre 1682.* Q

y a des Personnes avec qui on a de la peine à ouvrir la bouche, qui n'inspirēt ny esprit ny plaisir; d'autres qui prennent un certain ascendant, qui rebute de telle sorte qu'on ne s'entretiēt avec eux que par force. Le monde est composé de deux sortes de Gens; les uns pensent à leurs affaires; les autres songent à leurs plaisirs. Il n'y a que les derniers qui soient agréables dans la conversation; mais comme ils s'y trouvent mêlez tous les jours, la grande habileté consiste à les bien connoistre & à se bien ménager avec eux. Il faut avoir pour cela le don de se communiquer, se voir plaire & n'avoir rien de rebutant dans l'esprit & dans la personne. Je croy que Montagne a eu raison de dire que

la Vieillesse n'est plus propre pour les Compagnies; outre les défauts qui luy sont ordinaires, elle est trop sérieuse & trop chagrine, & l'on veut icy du brillant & de l'enjoüé. Ce doit estre l'école de la Jeunesse. Les Viellards ont pour leur partage, la Conférence & le Cabinet.

On fuit les Gens trop polis, & trop exacts; mais on ne peut estre ny trop civil, ny trop complaisant, non pas de cette civilité cérémonieuse, & façonnier, qui est à charge à tout le monde, mais d'une civilité soumise, & respectueuse, si naturelle aux honnestes Gens, & qui plaist tant à ceux qui le sont & mesme à ceux qui ne le sont pas. Je n'entens pas aussi une complaisance basse & servile, qui est

O ij

ridicule & méprisable ; mais une complaisance agreable, aisée, & spirituelle, qui flate à propos, & qui nous attire l'estime & l'approbation de nos Ennemis mesmes. Enfin il faut estre sage, honneste, modeste, doux, & avoir les manieres insinuanes. La necessité nous contraint de traiter avec toutes sortes de Gens, pour ce qui regarde les affaires ; encor est-on bien-aise d'agir avec d'honnestes Gens, de visage & d'humeur agreable ; tout en va mieux, & les choses se font plus aisément. Mais dans la conversation, on y veut des Personnes de choix, autrement elle est seche, & plus fatigante que les affaires. Mais voicy en trois mots les qualitez necessaires pour la

converſation; un grand uſage du monde; rien dans les penſées ny de trop bas, ny de trop relevé; dans l'exprefſion, rien d'obſcur & d'affecté; dans le geſte, rien de trop guay, ny de trop triſte. Mais je ne puis mieux finir ce Diſcours, que par les paroles de M<sup>r</sup> de Balzac, que j'ay tirées d'une Lettre qu'il écrit à M<sup>r</sup> Coëffeteau. Il ſemble qu'elles m'ontourny de texte, & que tout ce que j'ay dit n'en eſt que la paraphraſe. Un honneſte Homme dans la converſation, propoſe l'amour & ſes opinions de la meſme ſorte que les doutes, & n'éleve jamais le ton de ſa voix pour prendre avantage ſur ceux qui ne parlent pas ſi haut. Il n'y a rien de ſi odieux qu'un Prédica-

teur de Chambre, qui annonce sa propre parole, & dogmatise sans mission. Il faut fuir les gestes qui paroissent des menaces, & les termes qui sentent le stile des Edits. Il ne faut ny accompagner son discours de trop d'action, ny rien dire de trop affirmant. Finalement la conversation a plus de rapport à l'Etat populaire, qu'au gouvernement d'un seul, & chacun y a droit de suffrage, & y jouit de la liberté.

DE LA FEVRIERIE.

52

23323:52255:525222

**S E N T I M E N S** SUR  
*toutes les Questions du XVIII.*  
*Extraordinaire.*

Si une Fille riche, & laide, est à  
preferer à une autre qui n'a  
point de Bien, mais qui est  
belle, & d'une humeur tres.  
douce.

**O** Siecle! ô mœurs! toujours l'ar-  
gent,  
Des devoirs les plus sains, sera l'unique  
Agent,  
Et sans luy, l'Homme le plus sage  
N'oseroit aujourd'uy penser au Ma-  
riage?  
De crainte de faire des Guerre,  
Un chacun se rend malheureux;

*Et préfere la riche à la Femme jolie;  
 Mais malgré cette erreur, si jamais en  
 ce cas,*

*De l'Hymen il me prend envie,  
 Les trésors de Crésus ne me tenteroient  
 pas.*

*J'aime une Femme sage & belle,  
 Dont la douceur ait mille appas.  
 Quand elle est de la sorte, on est riche  
 avec elle.*

Si le sentiment de Phinée dans  
 l'Opéra de Persée, est d'un ve-  
 ritable Amant, lors qu'il dit  
 qu'il aime mieux voir Andro-  
 mede dévorée par un Monstre,  
 qu'entre les bras d'un Rival.

**C**omme le secret du Problème  
 Consiste bien souvent dans la distinction,

On peut sans une peine extrême

Résoudre cette Question:

Si l'Amant est aimé, si pendant sa ten-  
 dresse

Il n'a rien soupçonné de l'Objet de ses  
feux,

Enfin si pour le rendre heureux,  
Il ne tient pas à sa Maîtresse,  
Il faudroit qu'il fut bien brutal,  
Et qu'il eût l'ame bien cruelle,  
De vouloir la mort de la Belle,  
Plustost que de la voir dans les bras d'un  
Rival.

Dequoy peut-elle estre coupable?  
Ses Parens, son devoir, ont causé ce  
malheur;

Il n'est pas tout seul misérable,  
Elle partage sa douleur.  
Mais s'il n'est point aimé, si cette impi-  
royable,

Pour augmenter son tourment,  
Luy préfere un autre Amant,  
Et rit du sort qui l'accable,  
Il vaudroit mieux pour luy la voir au  
monument,

Puis qu'un pareil traitement  
Est toujours insupportable.

Venons à l'application.

Q. d'Octobre 1682.

P

Comment doit estre fait un Homme,  
pour vivre parfaitement  
heureux.

**C**omme chacun souhaite un bonheur  
à sa mode,

Et dans sa fantaisie en trace le portrait,  
Voicy selon cette méthode,

Comme je voudrois estre fait.

Avoir de l'embonpoint, une santé par-  
faite,

Estre de bonne mine, & de belle déface,  
Pas plus de quarante ans, toûjours de  
belle humeur,

De l'esprit comme il faut, mais point  
d'esprit d'Auteur;

Sur tout point de procès, point d'amour,  
point de dettes,

Point de Charge qui trouble un aimable  
repos,

Point de Gens qui mal-à-propos

Vous demandent ce que vous faites;

- Jamais d'inimitiez avecque ses Voisins,

*Assez peu de Valets, encor moins de Cousins,*

*Un Amy fidelle & sincere,*

*Une belle & jeune Bergere,*

*Dont le cœur réponde à nos vœux:*

*Le Mariage d'ordinaire*

*Ne nous rend pas toujours heureux:*

*Estre exempt de blâme & d'envie,*

*Et dans Paris passer sa vie;*

*Cent mille francs par an, payez de quart  
en quart,*

*Plustost d'avance que trop tard.*

*De son bien faire un bon usage,*

*Avoir dedans le cœur, comme sur le vi-  
sage.*

*Ce qui fait un Homme content,*

*( Car ce n'est rien de se paroistre )*

*Il faut dans le bonheur qu'icy-bas on  
attend,*

*Que l'on nous croye heureux, & que  
nous croyions l'estre.*

176      Extraordinaire

Ce ne sont que propos de sagesse & d'honneur,

Et leur bouche toujours parle selon leur cœur,

Un visage riant, un air doux & modeste,

L'éloquence du Corps, de la mine, & du geste,

Rien de trop sérieux, & dans tout le maintien,

Je ne sçay quoy qui charme & plaît dans l'entretien.

Avec ces qualitez, pour peu qu'on soit habile,

On sçait plaire à la Cour aussi-bien qu'à la Ville;

Et tel on vit jadis nostre Hercule Gaulois

Tenir mille Auditeurs suspendus à sa voix.

Quel est l'Autheur des Lunetes.

**S**ans des recherches plus parfaites,  
Je croy que le hazard & la nécessité  
Peuvent bien avoir inventé  
L'usage commun des Lunetes;  
Mais celles qui des Curieux  
Eclaircent l'esprit & les yeux,  
Et leur font découvrir mille choses se-  
crites,  
Et sur la Terre, & dans les Cieux,  
De l'Astronomie en tous lieux,  
Sont les fidelles Interpretes.  
C'est de là que nous vient la rare inven-  
tion  
D'examiner le Ciel, les Astres, les Pla-  
netes,  
De voir leur élévation,  
Leur nombre, leur distinction,  
Leur cours, leur grandeur, leurs af-  
fietes,  
Leurs taches, leurs defauts, leur révo-  
lution.

178      *Extraordinaire*

*Mais, illustres Sçavans, qui par ces  
longues veuës*

*Penètrez au dela des nuës,  
Avez-vous découvert cet Astre nou-  
veau né,*

*Que pour nous gouverner le Ciel a des-  
tiné ?*

*Déjà son heureuse naissance  
De mille & mille feux vient d'éclairer  
la France;*

*Car le Sang de Baviere, & le Sang de  
Bourbon,*

*Comme le témoigne l'Histoire,  
Ne produiront rien que de bon,  
Et qu'on ne doive voir couronné par la  
Gloire.*

*Mais pour mieux expliquer à la Pos-  
terité,*

*Quelle sera la gloire & l'immortalité  
Qui doit combler ses destinées,*

*D'un si long avenir percez l'obscurité,  
Et la Lunete en main, observez ses an-  
nées.*

**DU ROSIER,**

252:2225252:525255

REPONSE D'UN  
*Docteur de Paris, au Discours  
de M. le Franc, Docteur de  
Montpellier, sur le sujet de la  
fréquente Saignée.*

**J**E conviens avec vous, Mon-  
sieur, qu'il y a des Gens qui  
pour se distinguer, donnent plus  
de liberté qu'ils ne doivent à la  
vanité de leurs sentimens, en se  
faisant des Systèmes purement  
imaginaires, & en suivant les  
ombres & les images des choses,  
au lieu de s'attacher à leur corps  
& à leur réalité, & qu'il est diffi-

*Et préfere la riche à la Femme jolie;  
 Mais malgré cette erreur, si jamais en  
 ce cas,*

*De l' Hymen il me prend envie,  
 Les trésors de Crésus ne me tenteroient  
 pas.*

*J'aime une Femme sage & belle,  
 Dont la douceur ait mille appas.  
 Quand elle est de la sorte, on est riche  
 avec elle.*

Si le sentiment de Phinée dans  
 l'Opéra de Persée, est d'un ve-  
 ritable Amant, lors qu'il dit  
 qu'il aime mieux voir Andro-  
 mede dévorée par un Monstre,  
 qu'entre les bras d'un Rival.

**C**omme le secret du Problème  
 Consiste bien souvent dans la distinction,  
 On peut sans une peine extrême  
 Résoudre cette Question:

*Si l'Amant est aimé, si pendant sa ten-  
 dresse*

Il n'a rien soupçonné de l'Objet de ses  
feux,

Enfin si pour le rendre heureux,

Il ne tient pas à sa Maîtresse,

Il faudroit qu'il fut bien brutal,

Et qu'il eût l'ame bien cruelle,

De vouloir la mort de la Belle,

Plustost que de la voir dans les bras d'un  
Rival.

Dequoy peut-elle estre coupable?

Ses Parens, son devoir, ont causé ce  
malheur;

Il n'est pas tout seul misérable,

Elle partage sa douleur.

Mais s'il n'est point aimé, si cette impi-  
toyable,

Pour augmenter son tourment,

Luy préfere un autre Amant,

Et rit du sort qui l'accable,

Il vandroit mieux pour luy la voir au  
monument,

Puis qu'un pareil traitement

Est toujours insupportable.

Venons à l'application.

Q. d'Octobre 1682.

P

170      *Extraordinaire*

*Phinée est aimé dans la Fable,  
Ou du moins Andromede en son affliction  
N'a point pour luy d'aversion,  
C'est le Destin qui les sépare.  
Phinée est donc cruel, inhumain, & bar-  
bare;  
Mais en dernier ressort, ma Muse en-  
jugera,  
Lors que j'auray veu l'Opéra.*

Si l'amour qu'on a pour une jolie  
Femme, doit empêcher qu'on  
n'en prenne encor pour toutes  
les belles Personnes qu'on ren-  
contre.

*Sur cette Question galante  
Je ne prendray point de party;  
De la Victoire que l'on chante,  
On a souvent le démenty.  
Mais examinons ce Problème  
Avec un peu de liberté.  
L'Amour est un tribut qu'on doit à la  
Beauté.*

*Donc malgré les appas d'Amaranthe que  
j'aime,*

*Je puis sans infidélité*

*En conter à toutes les Belles?*

*Cette These à la verité*

*Est en amour des plus nouvelles.*

*Mais voyons de l'autre costé,*

*Peut-estre y trouve-t-on plus de solidité.*

*Il n'est rien comparable à celle que j'a-  
dore.*

*Ergo, tout autre Objet me doit paroître  
affreux.*

*Ce raisonnement est encore*

*Absolument defectueux;*

*Mais enfin ce que l'on peut dire*

*En faveur de ces deux Amans;*

*L'un est coquet, se plaist à rire;*

*L'autre est du Pais des Romans.*

Comment doit estre fait un Homme,  
pour vivre parfaitement  
heureux.

**C**omme chacun souhaite un bonheur  
à sa mode,

Et dans sa fantaisie en trace le portrait,

Voicy selon cette méthode,

Comme je voudrois estre fait.

Avoir de l'embonpoint, une santé par-  
faite,

Estre de bonne mine, & de belle défaire,

Pas plus de quarante ans, toujours de  
belle humeur,

De l'esprit comme il faut, mais point  
d'esprit d'Auteur;

Sur tout point de procès, point d'amour,  
point de dettes,

Point de Charge qui trouble un aimable  
repos,

Point de Gens qui mal-à-propos

Vous demandent ce que vous faites;

- Jamais d'inimitiez avec que ses Voisins,

*Assez peu de Valets, encor moins de Com-  
sins,*

*Un Amy fidelle & sincere,*

*Une belle & jeune Bergere,*

*Dont le cœur réponde à nos vœux:*

*Le Mariage d'ordinaire*

*Ne nous rend pas toujours heureux:*

*Estre exempt de blâme & d'envie,*

*Et dans Paris passer sa vie;*

*Cent mille francs par an, payez de quart  
en quart,*

*Plustost d'avance que trop tard,*

*De son bien faire un bon usage,*

*Avoir dedans le cœur, comme sur le vi-  
sage,*

*Ce qui fait un Homme content,*

*( Car ce n'est rien de se paroistre )*

*Il faut dans le bonheur qu'icy-bas on  
attend,*

*Que l'on nous croye heureux, & que  
nous croyions l'estre.*

## Sur l'Origine du Droit.

**D**U Droit & de la Loy, Dieu mesme  
est l'origine;

On en cherche en vain les Autheurs,

C'est dans cette Source divine

Qu'ont puisé les plus grands Docteurs.

Malgré l'aveuglement, l'erreur, & l'im-  
posture,

Ce Droit & cette Loy dans nos ames  
gravez,

Ont esté toujours conservez,

Et se ressent encor nostre foible nature.

Mais que l'on ne s'y trompe pas,

La Loy qu'on ressent en soy-mesme

Est d'une différence extrême

De celle qu'enseignoit Cujas;

Car enfin, cher Mercure, il faut que je  
le die,

Le Droit qu'on pratique icy-bas

Vient sans-doute de Normandie.

Quelles sont les qualitez neces-  
saires pour la Conversation.

**L** A Conversation n'est pas ce que l'on  
pense.

Un ramage confus & de sons, & de  
voix,

Un babil eternal & sans regle, & sans  
choix,

Une Ecole de medisance;

Des Hommes corrompus. c'est là tout  
l'entresien.

Jamais de leur prochain ils ne disent de  
bien,

Et dans tous leurs discours pleint de  
haine & d'envie,

On y voit le portrait de leur méchante  
vie,

Puis qu'ils débitent en tous lieux

Leurs sentimens pernicious;

Mais l'honneste Homme, & l'Homme  
sage,

Tiennent bien un autre langage.

P iij

176      Extraordinaire

Ce ne sont que propos de sagesse & d'honneur,

Et leur bouche toujours parle selon leur cœur,

Un visage riant, un air doux & modeste,

L'éloquence du Corps, de la mine, & du geste,

Rien de trop sérieux, & dans tout le maintien,

Je ne sçay quoy qui charme & plaît dans l'entretien.

Avec ces qualitez, pour peu qu'on soit habile,

On sçait plaire à la Cour aussi-bien qu'à la Ville;

Et tel on vit jadis nostre Hercule Gaulois

Tenir mille Auditeurs suspendus à sa voix.

Quel est l'Autheur des Lunetes.

**S**ans des recherches plus parfaites,  
Je croy que le hazard & la nécessité  
Peuvent bien avoir inventé  
L'usage commun des Lunetes;  
Mais celles qui des Curieux  
Eclaircent l'esprit & les yeux,  
Et leur font découvrir mille choses se-  
crites,  
Et sur la Terre, & dans les Cieux,  
De l'Astronomie en tous lieux,  
Sont les fidelles Interpretes.  
C'est de là que nous vient la rare inven-  
tion  
D'examiner le Ciel, les Astres, les Pla-  
netes,  
De voir leur élévation,  
Leur nombre, leur distinction,  
Leur cours, leur grandeur, leurs af-  
fietes,  
Leurs taches, leurs defauts, leur révo-  
lution.

178      *Extraordinaire*

*Mais, illustres Sçavans, qui par ces  
longues veües*

*Penètrez au dela des nuës,  
Avez-vous découvert cet Astre nou-  
veau né,*

*Que pour nous gouverner le Ciel a des-  
tiné ?*

*Déjà son heureuse naissance  
De mille & mille feux vient d'éclairer  
la France;*

*Car le Sang de Baviere, & le Sang de  
Bourbon,*

*Comme le témoigne l'Histoire,  
Ne produiront rien que de bon,  
Et qu'on ne doive avoir couronné par la  
Gloire.*

*Mais pour mieux expliquer à la Pos-  
terité,*

*Quelle sera la gloire & l'immortalité  
Qui doit combler ses destinées,*

*D'un si long avenir percez l'obscurité,  
Et la Lunete en main, observez ses an-  
nées.*

**Du ROSIER,**

252:2225252:525255

REPONSE D'UN  
*Docteur de Paris, au Discours  
de M. le Franc, Docteur de  
Montpellier, sur le sujet de la  
fréquente Saignée.*

**J**E conviens avec vous, Mon-  
sieur, qu'il y a des Gens qui  
pour se distinguer, donnent plus  
de liberté qu'ils ne doivent à la  
vanité de leurs sentimens, en se  
faisant des Systèmes purement  
imaginaires, & en suivant les  
ombres & les images des choses,  
au lieu de s'attacher à leur corps  
& à leur réalité, & qu'il est diffi-

cile que le raisonnement le plus solide, & la doctrine la mieux établie, ne trouvent de l'opposition dans le monde par ceux qui se piquent de pénétration & de bel esprit. Mais ce n'est pas de ce dérèglement, Monsieur, que vous devez être surpris, puis que vous ne pouvez pas ignorer que le nombre des Fous ne soit infiny, mais bien de ce que vous condamnez d'aveuglement ceux qui reçoivent les Nouvelles Découvertes, comme si elles devoient être fausses, parce qu'elles sont nouvelles, & qu'il y eust une Loy qui nous imposast la nécessité de n'avoir aucun égard à nos connoissances, pour en demeurer aux seules lumieres de nos Peres.

S'il falloit s'en rapporter à vostre sentiment, que deviendrait cette secreete inclination qui nous porte de l'admiration des effets de la Nature à la recherche de leurs causes? & de quel usage seroit cette lumiere, qui nous estant donnée pour distinguer le vray d'avec le faux, nous découvre l'abîme où conduit la fréquente Saignée, & le moyen de nous en défendre? Où trouveriez-vous qu'il soit permis d'accuser d'emportement les justes réflexions que l'on fait sur ce desordre, & de vouloir qu'on supprime une verité si importante au bien du monde?

Si Hypocrate a esté l'auteur de la Saignée, je suis seur qu'il ne l'a pas esté de l'abus qu'on en

fait aujourd'huy, & que ce n'est pas par l'effusion de nostre sang qu'il a merité la qualité de divin, puis qu'il ordonne, avant que d'ouvrir la veine, d'avoir égard à l'âge, aux forces, au climat, & à la saison. Les Arabes, les Grecs, les Latins, & les plus éclairés des autres Nations, ont toujours déferé à son sentiment, & je ne vois point de raison qui nous oblige de le recevoir, & qui nous dispense en mesme temps de le suivre.

Elevez-vous tant qu'il vous plaira contre les Investigateurs des Spécifiques; déchaînez-vous contre les Purificateurs du sang corrompu, & contre les Scrutateurs des mouvemens de la Nature; que font-ils, que nos An-

ciens n'ayent fait, & que nous ne devons faire? Voulez-vous estre le dernier à reconnoistre les imperfections de nostre Art, & fermer les yeux à la lumiere qui se présente pour en dissiper les erreurs?

Il y a longtems, Monsieur, que la connoissance des tempéramens, la division, & la définition de nos maux, enchantent les esprits. Cette vaine ostentation n'est plus de saison, il faut du solide pour les satisfaire; & si l'expérience ne se haste de venir au secours de la raison, ou pour mieux dire du galimatias, qui est le seul fondement de nostre caractere, la ruine de nostre réputation est inévitable.

Puis que la conduite du Me-

134 *Extraordinaire*

decin Anglois estoit des plus régulières, & que le monde se loüoit du succès de son Remede, il est de nostre prudence & de nostre intérêt, de ne parler jamais ny de l'un ny de l'autre. S'il n'a pas fait tout ce qu'il pouvoit faire en faveur de ses Malades, vous sçavez, comme moy, que la Saignée en a esté la cause, & qu'il a toujourns fait des coups de Maistre, quand il a esté dans une pleine liberté d'agir.

Passons, je vous prie, sous silence, les Sucs de Pervenche, les Panacées, les Sudorifiques, les Extraits de Génievre, les Acides, & les Alkalis, puis que ces Remedes ont leur bonté spécifique, qu'ils communiquent toujourns aux sujets capables de la recevoir.

Pour faire de justes réflexions sur la fréquente Saignée, c'est contre ses desordres, Monsieur, que nous devez faire valoir vostre zele, & non pas contre la sagesse des Aimaphobes de l'Antiquité que vous consultez, & c'est sur vostre entestement que vous devez verser des larmes; car où est la raison de prétendre qu'il faille tirer tout le sang des veines pour en oster la plénitude, que cette cruelle effusion soit salutaire à la Nature, & qu'elle puisse, en luy donnant le coup de la mort, la rétablir dans la liberté de ses fonctions?

Je n'avance rien de mon chef, Monsieur, c'est vostre doctrine toute pure, qui est, & qui sera à jamais l'horreur de tous les Sic.

*Q. d'Octobre 1682.*

*Q*

cles, puis qu'elle heurte directement l'inclination que nous avons pour la vie. Il ne faut que lire, pour vous en convaincre, le *Traité de la Transpiration des Humeurs*, qui est en reputation chez tous ceux qui en conçoivent le mérite. C'est ce *Traité*, qui par la pureté de sa lumiere a dissipé mes erreurs, qui sont les vôtres, en exposant à mes yeux les suites funestes de cette Saignée, qui est le seul Spécifique de nos jours, & en établissant une méthode opposée à la nostre, & soutenüe des legitimes sentimens de nos Maîtres, qui n'ont inventé les Bains, les Eaux minérales, les Etuves, & les Sudorifiques, que pour purifier le sang dans les veines, en faisant transf-

pirer les humeurs qui peuvent l'altérer, & déregler le juste tempérament des visceres. Mais ce qu'ils n'ont pû faire par ces Remedes pour parvenir à la perfection de leur idée, le Sieur Cusac, qui est l'Autheur de ce Traité, le fait par son Esprit de Vin composé, en attirant par transpiration la corruption, non seulement des veines, mais mesme de toutes les parties du corps; & c'est par cette voye innocente & inconnuë à la Medecine, qu'il guérit l'Apopléxie, la Paralyse, la Pleurésie, la Fluxion sur la Poitrine, les Fièvres de toute espece, le Cours de ventre, la Dyssenterie, & généralement toutes les maladies dont les humeurs sont en mouvement.

Qij

Il n'est besoin, Monsieur, que d'un peu de docilité pour se rendre à la solidité de ses raisons, & à la réalité de ses expériences, & pour tirer de grands avantages de sa conduite, qui est la plus conforme qui fust jamais aux desseins de la Nature, puis qu'il est vray que la transpiration, qu'on néglige, est le plus essentiel & le plus utile moyen qu'on doit employer pour son soulagement.

Si ce moyen eust esté connu de nos Peres, la Medecine seroit aujourd'huy en quelque maniere la Science de tous les Hommes, puis qu'il n'est besoin que d'un quart d'heure pour s'instruire de la nouveauté de ce Remede, & de son application aux sujets capables de guérir par la voye de

la transpiration, laquelle n'est pas moins nécessaire à nos Malades, que la respiration l'est à tout le monde.

Rendons-nous, Monsieur, à l'importance de cette vérité; renonçons à la vanité de nos maximes. Je sçais bien que la fréquente Saignée fait vivre le Medecin; mais puis qu'elle donne la mort aux Malades, il n'est pas juste d'en continuer l'usage, ny de regler nos sentimens sur nos intérêts, pour faire fortune avec un Art qu'on ne peut entendre qu'imparfaitement, parce qu'il n'est étably, suivant Platon & Gallien, que sur le foible fondement de la pure conjecture, laquelle ne peut estre prise que pour une connoissance impar-

faite & moyenne entre la Science & l'Ignorance. Cela estant, que peut-on se promettre de nos jugemens? Pouvons-nous les défendre que par des assertions trompeuses, & par des axiomes, qui sont & qui seront à jamais contestez dans nos propres Ecoles, parce qu'il est du bon sens de donner peu à l'autorité, beaucoup à la raison, & tout à l'expérience?

*La Grenade & l'Aune, qui estoient les Mots des deux Enigmes d'Octobre, ont donné lieu aux Madrigaux que je vous envoie.*

I.

**P**our réjoûir le cœur de l'aimable  
Nannon,  
J'employois tour-à-tour l'Orange & le  
Citron,  
Sans pouvoir soulager cette illustre Ma-  
lado;

Vous luy rendites le repos,  
En survenant fort à propos,  
Galant Mercure, avec uné Grenade.

Mad. DUCHE', du Quattier  
de S. Nicolas des Champs.

II.

**C**Hacun se doit mesurer à son Aune,  
C'est le Proverbe, & toûjours je  
m'en sers.

Quoy qu'en tous lieux on m'exhorte, on  
me prône,

Chacun se doit mesurer à son Aune.

Je laisse là Mercure de son Trône

Nous prononcer des Oracles divers;

Chacun se doit mesurer à son Aune,

C'est le Proverbe, & toûjours je m'en  
sers.

Le Beau Seigneur de Pontoise.

## III.

**J**E n'ay point crû jusqu'à présent  
 Que Mercure pust si bien faire  
 Un énigmatique Présent,  
 Que je n'en pusse apprendre aisément  
 le mystere;

Mais je ne le connoissois guère.

Son Fruit nouveau,

Dans mon cerveau,

A fait autant de violence,

Qu'on a veu faire de fracas

Par les Grenades de la France,

Dans les Villes de maints Etats.

DIREVILLE, du Pontlevesque.

## IV.

**O** Vais! qu'est-ce donc que cette  
 Enigme?

J'ay beau resver à chaque Rime,

Je ne puis pas la deviner,

La cervelle à la fin pourroit bien me  
 tourner.

O fy du jeu lors qu'il tourmente!

Je trouve en la lisant mille Mots diférens;

Et lors que quelqu'un me contente,

*du Mercure Galant. 193*

*Et que je crois avoir attrapé le vray sens,  
Mercure un peu plus loin me fait voir  
mon bec jaune;*

*A m'obstiner je ne gagneray rien.*

*Ma foy, je croy que je feray fort bien*

*De ne me plus mesurer à son Aune.*

*Le mesme.*

*V.*

*L*ors qu'un Rhume fâcheux me rend  
presque malade,

*Et que j'en ay la bouche fade,*

*Jusqu'à n'en pas dormir ny les jours, ny  
les nuits,*

*Toy qu'on tient la merveille & le charme  
des Fruits,*

*Viens viste à mon secours, précieuse Gre-  
nade.*

*RAULT, de Roüen.*

*VI.*

*C*onnoisseurs, ou non Connoisseurs,

*Depuis l'Ocean jusqu'au Rhône,*

*Mercure à ses Explicateurs*

*En donne tout le long de l'Aune.*

*La Future Procureuse*

*d'aupres Bernay.*

*Q. d'Octobre 1682.*

*R*

**S**ans-doute vous tenez, Camille,  
 Cette Grenade difficile  
 Que Mercure en ce mois vient de commu-  
 niquer.

Si les Oracles sont fidelles,  
 La Pomme d'or ne peut manquer  
 A la plus charmante des Belles.

DROÛART DE ROCONVAL,  
 de la Porte S. Antoine.

**T**oujours souvient à Robin de ses  
 Flûtes,

Si ne sçauriez de tout point oublier,  
 Quoy qu'avez chef couronné de Laurier,  
 L'Aune avec quoy dans le bon temps  
 parûtes. L'Habitant en esprit du  
 Pré S. Gervais.

**P**our soulager un cœur malade,  
 Pour entretenir la santé,  
 Et pour fortifier un estomach gasté,  
 Rien n'est meilleur qu'une Grenade.

Mad. MANTES, de la Ruë  
 Jean de l'Epine.

X.

J'Estime le Fruit précieux  
Dont se sert l'aimable Pomone,  
Pour charmer le cœur par les yeux;  
Mais pour celuy que Mars nous donne,  
Je n'en fais guère curieux;  
Quoy que son nom soit spétieux,  
Il abat ceux qu'il touche, & n'épargne  
personne.  
Ainsi sans faire icy le fin,  
Aille en Alger, de la Grenade  
Entendre qui voudra la redoutable au-  
bade,  
J'en trouveray dans mon Jardin.

C. HUTUGE, d'Orleans,  
demeurant à Metz.

XI.

NE vous plaignez pas de Mercure,  
Il trafique avec loyauté.  
Tout ce qu'il vend doit avoir la bonté,  
Puis que son Aune a la grande mesure.

**Q**uelle est cette Thémis que par tous  
 on révère,  
 Douce aux uns quand il faut, mais aux  
 autres severe,  
 Qui calme les débats des Petits & des  
 Grands?  
 C'est une Anne qui preste à tous ce bon  
 office,  
 Et qui sans interest leur rend bonne jus-  
 tice;  
 Mais qu'il en vient souvent des effets  
 diférens!  
 C'est la mesme Thémis qui divise les  
 Freres,  
 La Femme & le Mary, les Enfans &  
 les Peres,  
 Les Pauvres, les Aisez, les Jeunes & les  
 Vieux,  
 La Coquette, la Prude, & les Religieux.  
 Mais d'où vient ce grand mal? c'est de  
 ce qu'on mesure  
 Tout le monde à son Anne, & qu'on luy  
 fait injure. GYGES, du Havre.

XIII.

**M**ercure, il est bien vray que je vous  
accusois  
De m'avoir oubliée, & lors je m'abusois,  
Ayant reçeu de vous cette belle Grenade.  
Vous sçavez mon besoin, & que j'estois  
malade.

Je la suis encor en effet.

Je vous remerciroy Mercure,

Tant que vous serez satisfait:

Vous avez obligé LA BELLE NOUR-  
RITURE

Du Havre.

XIV.

**M**ercure, à présent je me flatte  
D'estre au nombre de vos Amis,  
Comme je me l'estois promis.  
Vous n'obligez pas une Ingrate,  
Car je me pique de sçavoir  
Mesurer un bienfait à l'Aune du devoir.  
La mesme.

R iij

**Extraordinaire**

XV.

**L** Es gousts sont diférens dans le siecle  
Où nous sommes,  
L'on en voit presque autant que l'on ren-  
contre d'Hommes.

Pour moy j'aime pour tout ragoust  
Les empourprez pépins d'une fraîche  
Grenade.

Il n'est jamais viande qu'à goust  
Un Sain l'expérimente, aussi-bien qu'un  
Malade.

DE LA TRANCHE, de Rouen.

XVI.

**C**hastier les Enfans est l'un de mes  
emplois,

On me coupe, on me fend, on m'a rompt,  
on me perce,

On fait de moy Bastons, Taille, Aune,  
Toise, Perche,

Et ne fait pas grand feu qui n'a guère  
de bois.

Le Manan de la Belle Etoile,  
Rue S. Antoine.

du *Mercur*e Galant.

XVII.

**P**our bien raçonster un Malade,  
Les Mets les plus exquis me semblent  
superflus.

Pour moy, je ne veux rien de plus  
Que le seul jus d'une Grenade.

—GIRAULT, de Paris.

XVIII.

**L**e jour de Sainte Elizabeth  
Je reçeus de vous un Bouquet,  
Galant *Mercur*e,  
Et je vous jure

Qu'estant de mal pres de mourir,  
On me vit si vite guérir,  
Qu'à l'odeur de vostre Grenade  
Je ne fus plus du tout malade.

La Spirituelle E. DE LA RIVIERE,  
de la Rue des Carmes.

XIX.

**M**ercur, crois-tu qu'un Ma-  
lade

Se prolonge la vie, & brave le trépas,  
Par la vertu de la Grenade?

Non, pour moy je ne le crois pas:

R iiij



*Mais ce généreux Vin de Beaune  
Peut faire triompher du Sort,  
Sa charmante liqueur bannit la couleur  
jaune.*

*Veux-tu forcer la vie à surmonter la  
mort?*

*Prends souvent de ce réconfort,  
En t'en donnant le long de l'Aune.*

DES SAINTZ, de Rotien.

XX.

**D***epuis quelque temps aguerrie,  
J'entens sans m'effrayer tonner l'Artil-  
lerie,*

*Et d'une Bombe en l'air je crains peu  
les éclats.*

*Comment donc, soit dit sans bravade,  
Mercure, ne pourrois-je pas  
Reconnoître vostre Grenade?*

M. C. Epouse du Commissaire  
d'Artillerie d'Ipre.

XXI.

**S***Cachez, Galant Mercure, & noble  
Ambassadeur,*

*Que ma Muse estoit fort malade,*

Et dans la dernière languueur,  
Au moment de vostre ambassade;  
Mais dans le mesme instant elle a repris  
vigueur  
A l'aspect de vostre Grenade.  
La pourpre & l'aigre-doux de ses nom-  
breux pépins,  
Sont pour les maux de cœur des remèdes  
divins.

POLYMENE.

XXII.

Que l'on doit estimer la Grenade,  
un Présent  
Qu'en ce mois *Mercur*e vient faire.  
Quiconque sans raison soutiendrait le  
contraire,  
Sçauroit peut ce que vaut ce Fruit tout  
excellent.  
Entre les autres Fruits, c'est un petit  
Monarque,  
Sa teste en porte incessamment  
La plus brillante marque,  
Sans recevoir jamais le moindre change-  
ment.

*Car l'écorce qui l'environne,  
Reçoit l'estre avec la Couronne,  
Enfermant dans son sein mille charmes  
Rubis,*

*Dont les vertus n'ont point de prix  
Mais sur tout on en doit estimer l'origine,  
Puis que ce Fruit a le bonheur*

*De se voir comparer à l'illustre Dau-  
phine*

*Pour laquelle LOUIS témoigne tant  
d'ardeur.*

ALCIDOR, du Havre.

XXIII.

**D***Amon triste & pensif, faisant tous  
ses efforts  
Pour connoître le Mot de la seconde  
Enigme;*

*Quoy que de son esprit on fasse grande  
estime,*

*Cependant il n'en pût pénétrer les res-  
sorts,*

*Il la trouvoit dans sa pensée  
Ingénieuse, embarrassée,  
Pleine d'admirables détours;*

du *Mercur*e Galant. 203

Mais pour trouver son Mot, il falloit du secours.

Il en alla chercher chez l'aimable Clémene,

Qui mit bientôt fin à sa peine;

Car sans le tenir en suspens,

Luy voyant le teint pâle & jaune,

Elle luy dit; hé quoy, Damon perd-il le sens,

Pour ne pas deviner que l'Enigme est une Amie!

Le mesme.

XXIV.

Je ne veux que de la douceur.

Mercur, donne ta Grenade

À quelque langoureux Malade,

Pour luy ravigoter le cœur.

Mad. DU LORÉ, à l'Anagramme

Libre d'amour, de la Rue du Bac.

XXV.

Si je suis dégouste, si je deviens malade,

Quand j'ay trop mangé de Salade,

Le doux jus de Bacchus me relève le cœur,

204 *Extraordinaire*

*Pomone avec ses Fruits, fussent-ils de  
Grenade,*

*Ne me sçauroit fournir cette aimable  
Liqueur.*

*L'Albaniste de Roüen.*

*XXVI.*

**O***N vous connoist, Mercure, au Pré-  
sent que vous faites;*

*A moins qu'estre puissant tout autant  
que vous l'estes,*

*On ne fait point de pareils coups;*

*Car enfin, qui pourroit en Flyver sans  
bravade,*

*Si ce n'est, ou le Diable, ou vous,*

*Faire trouver sur l'Arbre encore une  
Grenade?*

*Le Demy Flamand d'Ipre.*

*XXVII.*

**N***ous devons avoir de l'estime  
Et de l'amour pour le Prochain,*

*Et mesme luy prester la main,*

*Si par quelque malheur il tombe dans  
le crime;*

*Mais loin d'agir ainsi, nous voyons en  
tous lieux*

*Que le Médifant, l'Envieux,  
Tout gangrené qu'il est, répand fa bile  
jaune*

*Sur l'Innocent, le Vertueux,  
En le mefurant à son Aune.*

*Le Réclus de Roüen:*

**XXVIII.**

**O***N vient me présenter, lors que je  
fuis malade,*

*Des Juleps, des Bouillons, & des grains  
de Grenade;*

*Es moy je n'en prens point, je ris du  
Medecin,*

*Et pour me foulager, je ne prens que  
du Vin.*

*G. ou l'Indiférent, de la Ruë  
de Richelieu.*

**XXIX.**

**S***I je n'ay le gonst malade.*

*Je puis jurer mille fois*

*Que je sens une Grenade*

*Dans les Vers du dernier Mois.*

*F. LE MAIRE, de Saumur.*

**P**our moy, je ne voy pas quel est vostre  
Mestier;

*Vous estes un Marchand, du moins cha-  
cun le prône;*

*Mais si c'est un Marchand Fruitier,  
Qu'avez-vous à faire d'une Aune?*

G. FREDIN, à l'Anagramme,  
Un fier Génie de feu, de  
Pontoise.

**I**E parcourois le tour d'un spacieux  
Jardin,

*Me faisant un plaisir de lire les Ou-  
vrages*

*Et les Traductions que le sçavane  
Bardin*

*A faites sur les saintes Pages,*



*Quand tout à coup jefus charmé  
De l'aspect innocent des Astres de la  
Terre,*

*Qui se font admirer dans l'éclat d'un  
Parterre,*

*Dont l'odorat reste embaumé.*



J'apperçeu presque sous ma main  
La Fleur qui de nos Roys les Armes nous  
expose,

Le Laurier, le Baume, & la Rose,  
La Fleur d'Orange, & le Jasmin,  
La Tubéreuse, & la Jonquille,  
Ces Fleurs dont la beauté chez les Mo-  
narques brille.



J'en fus le Spectateur, & tout à mon  
loisir

J'en goustay l'honneste plaisir,  
Car ces pudiques Conquérantes  
Firent voir à mes yeux cent beantez  
diférentes.



Mais ce qui lors plus m'enchanta,  
Et ce qui mon pallais tenta  
Dans le fort de la promenade,  
C'est un Fruit noble & couronné,  
De mille Rubis boutoné,  
Que l'on appelle une Grenade.

L. BOUCHET, ancien Curé  
de Nogent le Roy.

SSSSS. SSSSS. SSSSS

*Sur ce qu'on demande le Portrait  
d'un Homme parfaitement heu-  
reux.*

**I**L se fait des Portraits achevez  
en différentes manieres, en Pein-  
ture, Gravure, Cire, Sculpture, en  
Pastel & en Mignature. C'est en  
cette dernière façon que je pré-  
tens contenter le Mercure sur sa  
demande. Pour l'accomplisse-  
ment de ce dessein, je ne puis me  
servir d'un Pinceau & d'une meil-  
leure main, que de celle qui a  
formé toutes choses sur le mo-  
delle de son Idée, & qui a créé  
l'Homme à son image & semblance.  
Cet excellent Ouvrier a prévenu

nostre curiosité sur les Questions que nous aurions à proposer au sujet de ce Discours. Il a décidé des objets, qui pourroient y faire naistre un doute raisonnable dans le choix & la préférence, en donnant l'exclusion à ceux dont les apparences trompeuses & ébloüissantes pourroient nous surprendre, & nous déceuvrant tout ce qu'avec raison & verité on devoit estimer propre à l'établissement d'un solide & entier bonheur. Il n'est donc besoin icy que de rapporter nuëment ses paroles, qui tracent le plus beau Portrait d'un Homme parfaitement heureux, que toutes les Langues, les Plumes, & les Pinceaux de l'Univers, ne sçauroient décrire ou dépeindre. Ces paroles sont, *Les mus*  
*Q. d'Octobre 1682.* S

ont mis la Beatitude dans les richesses, d'autres dans les honneurs, ceux-cy dans les plaisirs ; & tous unanimement, chez les Anciens prophanes, ont estimé pour tres-heureux, les Gens qui possedoient ensemble ces avantages, mais ce jugement est vain. Heureux uniquement le Peuple, qui faisant un bon usage des graces du Ciel, en merite la protection, & dont le Seigneur soit connu le Dieu.

Les uns ont mis le bonheur de la vie  
 A ne point sentir de chagrin,  
 Ny de tourment, de soucis, ny d'envie,  
 De desirs elevez pour la Gloire, ou Sylvie,  
 Mais seulement à boire de bon Vin.  
 Pour moy, je ne connois que l'Amour, ou  
 la Gloire,  
 Que les Héros & les Amans,  
 Qui se disputent la victoire  
 A remporter de plus heureux momens.

Beaucoup mettroient dans leur durèe  
Le solide & parfait bonheur,  
Mais la possession en est mal assurèe,  
Et fait naître souvent un excès de dou-  
leur.

Dans cet ètat d'inconstance & de peine,  
Où donc chercher ce qu'on ne peut trou-  
ver?

Travailler pour le Ciel, tâcher de se  
sauver,

On se tire par là de la misere humaine.

C'est l'unique félicité

Qu'on peut s'établir sur la Terre.

Le reste n'est que vanité,

Aussi fragile que le Verre.

LE MARQUIS D'ALLY.

SR

S ij



ces deux méthodes produisent par leur diversité deux sortes d'Écritures, au lieu d'une que j'ay proposée jusqu'à ce jour; mais ne vous attendez pas à voir dans ces échantillons l'extrait d'une Ouvrage achevé, ce n'est que l'abregé d'une ébauche, & autant court qu'on le peut faire d'une Matière si ample.

Je vous ay dit que la *Méthode simple & commune de dresser le Dictionnaire*, attribuoit un *Chifre différent à chacun de ses mots*; & la *mistérieuse*, un *meisme Chifre à plusieurs*. Il s'agit donc présentement de voir comme cela se peut faire, & sur tout quel est l'air & le tour ingénieux qu'on peut donner à la méthode commune. C'est par elle que je dois commencer l'ex-

pression des variations des mots. Ce sera donc par elle aussi que je commenceray l'expression des mots mesmes. Et comme ces deux expressions sont différentes de celles qui forment, & qui accompagnent l'autre Dictionnaire, je les mettray de suite, afin que vous ayez du moins en son entier une de mes Ecritures Universelles avant la fin de cette Lettre.

Deux Avertissemens doivent précéder mon entrée en matière. Le premier, qu'il ne faut pas prendre à la rigueur la distinction que j'ay établie entre mes deux méthodes. Quand j'ay dit que la commune attribuoit un nombre différent à chaque mot du Dictionnaire, j'ay entendu seule-

ment à chaque mot primitif, ou aprochant du primitif, parce que les mesmes Chifres qui servent à exprimer ces sortes de mots, servent encor à marquer les mots numéraux, sans que je m'en puisse défendre; ceux des Lieux & des Personnes célèbres, dont la grande quantité, & le peu d'usage, demandent à faire bande à part; ceux des parties invariables du discours; ceux des Proverbes, & beaucoup d'autres encor, pour les raisons qui s'expliqueront dans la suite.

Le second Avertissement, est que j'exclus du Dictionnaire les substantifs dérivez des mots primitifs, leurs adjectifs, & leurs adverbes. Tels que sont à l'égard de ce nom *Pere*, les dérivez, *pa-*

*ternité, paternelle, paternellement.* Et à l'égard du verbe *aimer, amour*, les dérivez *aimable, aimablement.* Et la cause de cette exclusion vient de ce qu'il n'y a point de nom primitif, ou de verbe qui n'ait de ces dépendances, ou qui n'en puisse avoir, l'un n'estant pas plus propre à les produire que l'autre, ce qui obligeroit le Dictionnaire Universel qui doit traiter également les choses égales à une répétition continuelle, & par conséquent importune. J'ajoute encor tous ces mots au rang des variations directes, & j'y donne une regle generale pour les marquer une fois pour toutes, comme j'ay proposé de faire à l'égard des diminutifs, & des augmentatifs; mais afin qu'il n'y ait pas lieu de reproche,

reproche, de ne point voir dans un Dictionnaire Universel plusieurs sortes de dictionns qui se trouvent dans les Dictionnaires particuliers, je mets toujours à la suite de chaque mot primitif ou absolu, les mots dérivez avec les diminutifs, & les augmentatifs, autant que l'usage de nostre Langue m'en fournit; ce que les autres Langues pourront faire à cette imitation, sans pourtant leur attribuer non plus que moy des expressions particulieres. Le retranchement de ces mots, apporte une abréviation considérable à ce Dictionnaire, & il ne faut pas se persuader, comme j'ay dit ailleurs, & comme on verra, que pour y employer de grand nombres il en soit plus ample, puis

*Q. d'Octobre 1682.* T

que cet employ n'aboutit qu'à une plus claire distinction entre ses expressions, & qu'à un plus juste rapport entre celles qui sont de mesme nature. Je viens à leur division.

---

*Echantillon du Dictionnaire  
Universel, suivant la  
méthode commune.*

PREMIERE PARTIE.

**C**E Dictionnaire est une extension de celuy dont j'ay donné le projet par ma Lettre de vostre Extraordinaire XVII. Je le divise en trois Parties. La premiere que voicy, contient les articles, les pronoms, & les noms

tant principaux que subalternes des Estres, non compris ceux qui suivent, & de plus elle contient les verbes. La seconde exprime les noms des nombres qui demeurent en nature, & qui ne signifient rien d'étranger. Et la troisième enferme les noms propres des Lieux & des Personnes, les parties invariables du Discours, & les Proverbes. Chaque chose avec ses dépendances.

J'ay dit dans ma dernière Lettre, que le *Dictionnaire Universel* n'avoit aucune enseigne qui accompagnast ses Chifres, & qu'il n'y avoit pourtant point de caractère dans l'*Ecriture Universelle*, qui n'en eust une. Ainsi, Monsieur, vous jugez bien qu'encore que je représente dans le *Dictionnaire* les

T ij

expressions toutes nuës , il ne faut pas laisser de les suposer accompagnées , au moins d'une enseigne. Sa division en trois parties, dont la premiere & la deuxieme font indispensables , comme estant formées des mesmes nōbres par necessité , ainsi que la troisieme par raison de bienséance demande qu'il y ait quelque chose qui les distingue , & ce sont ces enseignes par leur différente situation. L'enseigne de la premiere partie ; est inserée entre ses chiffres ; celle de la seconde , est inserée & dessous , ou seulement dessous ; & celle de la troisieme , est inserée & dessus , ou seulement dessus.

Ces diverses situations d'une mesme enseigne , font la premiere

distinction de mes expressions; & quoy que cette distinction ne soit pas marquée dans le Dictionnaire, elle doit l'estre dans l'esprit pour ne pas confondre une de ses parties avec l'autre; outre qu'on ne peut employer aucune de ces expressions qu'elle ne soit revêtuë de ses formes, je veux dire, qu'elle n'ait des marques qui la distinguent de ses compagnes.

Vous jugez bien encor, Monsieur, que par l'enseigne inserée entre les chiffres, j'entens entre les chiffres primitifs & les chiffres auxiliaires, suivant le partage que j'en ay fait dans ma dernière Lettre, & suivant la nécessité de leur association à l'égard de tout ce qui se décline, & de tout ce

T iij

qui se conjugue.

Suposant donc pour marque de cette premiere partie l'enseigne inferée entre ces deux sortes de chiffres, je la subdivise en expressions d'un chiffre seul, de deux; de trois; de quatre & de cinq. Tous chiffres primitifs, puis que le Dictionnaire n'en contient point d'autres; & je ne vais pas plus loin, parce que je me suis apperceu que les nombres de six chiffres consécutifs, causoient un ébloüissement propre à embarrasser l'Ecrivain, & l'Interprete, ce qui s'accordoit mal avec une Ecriture qui ne doit rien avoir que d'aisé, & qui doit estre éloignée de tout danger de bévue.

Les nombres ou chiffres sim-

ples, signifient les articles, & les pronoms personnels avec quelques autres, suivant le Chapitre préliminaire du Projet; & de plus ils signifient par privilege, neuf verbes de l'usage le plus commun des Langues, ces verbes ne demandant pas des expressions moins courtes à cause de leur fréquent retour, que les pronoms & que les articles.

Les nombres de deux chiffres expriment les autres pronoms; ceux de trois chiffres marquent les noms principaux des Estres, avec leurs substantifs, ou noms de qualité, leurs adjectifs, & leurs adverbés comme j'ay dit.

Les nombres de quatre chiffres; signifient les noms subalternes des Estres, c'est à dire, les qua-

T iij

litez qui suivent leur nature autres que celles qui accompagnent leur nom, telles que sont *infinité, éternité, immensité*, à l'égard de Dieu; les especs & les individus en quoy on les divise, les parties qui les forment, ou qu'on leur attribue, & enfin tout ce qui les regarde dans l'essence, & dans le propre.

Ces mesmes chiffres marquent encor le gros des verbes, & il ne faut pas s'imaginer que ce double employ, ny le triple des chiffres simples, apporte de la confusion, ou de l'équivoque dans cette Ecriture. Les chiffres auxiliaires qui se joignent à ces primitifs, savent trop bien y mettre la différence qui est nécessaire, pour les bien distinguer.

Enfin les nombres de cinq chiffres expriment les noms verbaux, comme *Createur*, *Creatrice*, *Creature*, avec leurs substantifs dérivés, & avec les adjectifs du verbe.

Voilà quelle est la distribution de cette première Partie; & voici un Echantillon de son détail, & le commencement du Dictionnaire.

1, Signifie l'article définy au genre masculin, ou *le*. 2, le signifie au genre féminin, ou *la*. 3, au genre neutre, commun, & libre; ou *le*.

4, Signifie l'article indéfiny, au masculin, ou *un*. 5, le signifie au féminin, ou *une*; & 6, au genre libre, ou *un*.

7, Signifie au masculin l'article

226 *Extraordinaire*

double ou le pronom, *l'un l'autre*.  
8, le signifie au féminin, ou *l'une l'autre*; & 9. au genre libre, ou *l'un l'autre*.

De plus 1, signifie le premier pronom personnel *je*. 2. le second *tu*. 3, le troisième *il*. 4, le pronom *qui*, ou *lequel* pour la personne. 5, pour la chose. 6, pour les deux. 7, le pronom *personne*. 8, chose. 9, rien.

De plus encor, 1, signifie le verbe *estre*. 2, le verbe *avoir*. 3, *devoir* ou *falloir*. 4, *penser*. 5, *dire*. 6, *faire*. 7, *sçavoir*. 8, *pouvoir*. 9, *vouloir*.

Il y a icy trois remarques à faire. L'une, que je distingue les trois genres des articles par les chiffres primitifs, ce que je ne fais à l'égard d'aucun autre adjectif,

leur fréquent retour m'ayant obligé à cette abréviation de leurs caractères. La seconde remarque, est que j'attribuë les trois genres distincts aux pronoms personnels, aussi-bien qu'à tous les autres, & que j'en réserve l'expression aux chiffres auxiliaires; & la troisième, que je ne donne point de verbes négatifs, ou opposez à ceux que je viens de rapporter, parce que la plûpart n'en ont point; & que d'ailleurs ils sont exprimez une seconde fois par d'autres nombres dans le cours de ce Dictionnaire, ne seïant pas mal à des verbes d'un si fréquent usage, d'avoir deux expressions; la seconde sera accompagnée de tout ce qui leur manque icy.

J'ay dit que les nombres de deux chiffres exprimoient les autres pronoms. Voicy ceux d'interrogation.

10, signifie, qui ? qui est-ce ?  
qui est-ce qui ?

20, qui est-là ? qui vas là ? 30,  
quel ? lequel ?

40, qui, ou lequel des deux, de  
l'un ou de l'autre ?

50, qu'il, ou lequel des trois ?

60, le quantième ? 70, de quel  
Pais ? 80, de quel Famille ? 90, de  
quelle Religion ?

11, signifie, mon, ou, le mien.

12, nostre, ou, le nostre.

13. — 14, de mon Pais. 15, de  
ma Famille.

16, de ma Religion. 17, de  
nostre Pais. 18, de nostre Famille,  
19, de nostre Religion.

*du Mercure Galant.* 229

21, signifie, ton, ou, le tien. 22, vostre, ou, le vostre.

23, — 24, de ton País, &c.  
27, de vostre País, &c.

31, signifie, son, ou, le sien. 32, leur. 33, — 34, de son País, &c.

41, signifie, un, l'un. 42, un certain. 43, quelque, quelqu'un. 44, ce, cet. 45, ledit. 46, le susdit. 47, l'approchant. 48, le semblable, le pareil. 49, mesme, le mesme.

51, signifie, autre, un autre. 52, certain autre. 53, quelqu'autre. 54, cet autre. 55, celui-cy. 56, celui-là. 57, l'éloigné. 58, le dissemblable, le différent. 59, l'opposé, le contraire.

61, signifie, quiconque; qui que ce soit qui, &c.

J'acheve de remplir les nom-

bres de deux chiffres du reste des pronoms, & j'en forme quelques-uns à l'imitation des autres, pour l'abréviation, & pour l'embellissement de l'Ectiture & de la Langue Universelle; & si j'ay laissé en blanc les nombres 13, 23, & 33, c'est que je n'ay sçeu quelle signification leur donner, qui leur convint bien. Surquoy, Monsieur, vous observerez, s'il vous plaist, qu'une de mes principales regles dans la conduite de tout ce Dictionnaire, *c'est de proceder par neuf, & par trois*; & de renfermer entre les parties de chaque ternaire, quelque sorte de rapport ou d'opposition, afin de transmettre plus aisément l'idée & le souvenir de mes expressions à l'imagination, aussi-bien

qu'à la mémoire. De sorte que je laisse souvent des chiffres vuides, parce qu'il ne se présente rien de propre à les remplir, ou bien que ce qui se présente, peut estre mieux placé ailleurs que là.

Les noms suivent les pronoms, & j'exprime les principaux des Estres par trois chiffres, comme il a esté dit.

101, signifie *Estre*, avec ses dépendances, *essence*, *essentiel*, *essentiellement*. 102, signifie *substance*, avec les siennes, *substantiel*, *substantiellement*. 103, signifie *esprit*, *spirituel*, *spirituellement*. Trois noms primitifs, communs à Dieu & à Ange.

104, signifie *Dieu*, *Divinité*, *divin*, *divinement*. 105, &c. —

111, signifie Dieu, *Faux-Dieux*, avec ses dépendances, qui sont aussi divinité, divin, divinement.  
 112, signifie *Déesse*, avec les siennes, qui sont les mesmes que les précédentes. Surquoy il est à remarquer que je distingue par tout les dépendances des deux sexes, comme nostre Langue distingue celles de *Pere* & de *Mere*, exemple qui est presque unique chez elle, tant elle a peu d'exactitude.

113, signifie Divinité, *Dieu* ou *Déesse*, qui a encor les mesmes dépendances en nostre Langue, que les noms précédens; & comme *Roy* & *Reyne* ont *Royauté*, *Royal*, & *Royalement*.

114, signifie Fils de Divinitez.  
 115, Fille. 116, Famille.

117, — 118, — 119, séjour de Divinitez, l'Olimpe.

201, signifie *Ciel, Celeste, Celestement*. 202, premier Mobile. 203, Ciel cristalin. 204, Ciel des Etoiles fixes, ou Firmament. 205, Ciel des Planetes. 206, Ciel des Elements. 207, Etoile fixe. 208, Etoile errante ou Planete. 209, Etoile passagere & figurée, ou Comete.

461, signifie Animal à quatre pieds en general. 462, sa Femelle. 463. — 464, leur Petit. 465, leur Petite. 466, leur Troupeau. 476, celui qui en a soin. 468, celle qui, &c. 469, leur giste, leur retraite.

Comme j'ay reconnu précédemment qu'il n'y a aucun nom primitif qui ne soit susceptible des memes dépendances, j'en

*Q.* d'Octobre 1682. V

attribuë également à tous, quoy que je ne les exprime pas toujours, sans avoir égard au caprice des Langues qui en donnent à l'un, & n'en donnent point à l'autre; & je distingue ces dépendances d'avec ces noms, par le moyen des chiffres auxiliaires, ainsi que les autres Langues font par le secours de leurs terminaisons.

Il suffit de quatre exemples que j'ay rapportez, pour montrer l'ordre que je garde dans l'expression des Estres, tant de ceux qui n'ont point de Sexe, que de ceux qui en ont; & vous voyez bien, Monsieur, que j'essaye de conserver exactement la régularité des Ternaires par les choses dont je les remplis, & par les

nombres que j'y laisse en blanc. Cette exactitude paroist principalement dans la distribution des Estres doüez de sexe, où le premier Ternaire contient les noms principaux; le second leurs relatifs directs; & le troisiéme leurs indirects. Ordre que j'entretiens par tout leurs semblables, autant que le sujet le permet, ou le mérite.

Ces mêmes exemples servent aussi à faire voir le parfait rapport de ce Dictionnaire avec le Projet, chaque neuvaine y répondant à une section qu'elle étend, 101, & sa suite à la section 10. 111, & la sienne à la section 11. 201, à la section 20; & 461, à la section 46.

Les nombres de quatre chiffres

V ij

expriment les noms subalternes, avec un pareil rapport que le précédent, à leurs sources ou racines. Ainsi 1011, signifie unité, avec les dépendances. 1012, signifie vérité, avec les siennes. 1013, signifie de mesme *bonté, bon, bonnement*, qualitez de l'Estre.

1021, signifie les qualitez de la substance. 1031, celles de l'esprit. 1041, 1051, &c. les qualitez ou attributs de Dieu. Sçavoir, 1041 indépendance, indépendant, indépendément. 1042, simplicité, &c. 1043, immutabilité. 1044, infinité. 1045, infinité à l'égard du temps, ou éternité. 1046, infinité à l'égard du lieu, ou immensité. 1047, infinité à l'égard de la puissance, &c.

III, & sa suite, expriment les

fausses Divinitez. 1111, le Ciel, Pere des Dieux. 1112, Cibelle, ou la Terre leur Mere. 1113, — 1114, Titan. 1115, Titanide. 1116, Saturne ou le temps. 1118, Rhea sa Femme. 1119. —

1121, Jupiter. 1122, Junon. 1123, — 1124, Neptune. 1125, Amphitrite. 1126, — 1127, Pluton. 1128, Proserpine. 1129. —

2011, & sa suite, marquent ce qu'on attribüe au Ciel. 2011, Equateur. 2012, Tropicque. 2013, Zodiaque. 2014, Zone. 2015, Constellation. 2016, Signe. 2017, le Bellier. 2018, le Taureau. 2019, les Jumeaux. 2021, l'Ecrevisse. 2022, le Lion, &c.

4611, & sa suite, signifient les especes des Animaux qui servent à tirer, ou à porter. 4611, si-

gnifie Eléphant. 4621, Dromadaire. 4631, Chameau. 4641, Cheval. 4651, Renne. 4661, Taureau. 4671, Asne. 4681, Mulet. 4691, Bouc.

J'attribuë ainsi une neuvaine entiere à chaque Animal utile & familer, pour avoir lieu de marquer ses suites, que les Langues distinguent par des noms particuliers; mais je ne donne qu'un Ternaire aux Animaux farouches & indomptables, par où j'exprime leur Mâle, leur Fémelle, & leur Petit ou leur Petite, me semblant que ç'en est assez pour eux.

Voicy des exemples du détail des neuvaines attribuées aux Animaux de service.

4641, signifie, Cheval.  
4642, Cavale ou Jument.  
4643, Hongre.

4644, Poulain.  
4645, Poulaine.  
4646. Haras.

4647, Ecuyer.  
4648, Ecuyere.  
4649, Ecurie.

4661, signifie, Taureau.  
4662, Vache.  
4663, Bœuf.

4664, Veau.  
4665, Genisse.  
4666, Vacherie, *Troupeau.*

4667. Vacher.

4668, Vachere.

4669, Vacherie, *Etable*.

Quoy que je n'aye point ajoû-  
té de dépendances à ces noms,  
chacun ne laisse pas d'avoir les  
siennes, aussi-bien que ceux de  
trois chiffres ; & vous voyez bien,  
Monsieur, quelle est l'exactitude  
de leur rapport avec eux, sans que  
j'en parle. Je vous diray seule-  
ment qu'ayant neuf expressions  
dans les nombres de trois chiffres,  
& quatre-vingt-une dans ceux  
de quatre chiffres, pour fournir  
au détail de chaque section du  
Projet, c'est plus qu'il n'en faut  
pour satisfaire à la plûpart d'elles.  
Neantmoins comme ce détail  
s'étend en quelques-unes à plus  
de

de quatre-vingt-dix sujets à exprimer. Par exemple, dans celle des Faux-Dieux; dans celles des Animaux à quatre pieds, domestiques ou sauvages, & sur tout dans celles des Plantes médicinales.

Voicy la maniere dont j'en use, pour ne pas demeurer court, & pour ne rien emprunter des nombres voisins, de peur de confusion & d'équivoque, fussent-ils à demy-vuides.

Les Grecs ont trois accents, l'aigu, le grave, & le circonflexe. Je puis m'en servir aussi bien qu'eux; & quoy que j'aye dit que le Dictionnaire Universel n'avoit aucune enseigne qui accompagnaist ses chiffres, ces accents n'en font que des demies, on m'en

*Q. d'Octobre 1682.*

X

pardonnera plus aisément l'usage. Je les place donc sur le dernier des quatre chiffres, dont les expressions abondantes sont formées pour leur donner des significations différentes de celles qu'elles ont, ce qui me fait nommer ces accents dans cette Ecriture, *accents d'augmentation*. Ainsi de quatre-vingt-une expression, j'en fais huit vingt-deux par l'addition de l'accent aigu; & si cette augmentation ne suffit pas, j'en tire encor une semblable de l'apposition de l'accent grave en la place de l'aigu; & si ce n'est pas assez, j'en reçois une nouvelle de l'accent circonflexe, en l'employant au lieu des deux autres; & s'il en faut davantage, je transporte ces accents sur le pénultié-

me des quatre chiffres, pour avoir encor trois semblables augmentations ; mais je ne vais pas plus loin , pour ne pas embarasser les deux premiers chiffres de ces expressions , à cause qu'ils en marquent les sources ou racines. De sorte que comme 1199, par exemple, signifie la quatre-vingt-unième expression du détail des *Faux-Dieux* marquez par quatre chiffres, dont la section 11 est la racine par son extension à 111. 1199', signifie la cent soixante-deuxième expression. 1199", la deux cent quarante-troisième. 1199<sup>~</sup>, la trois cent vingtquatrième. 119'9, la quatre cent cinquième. 119"9, la quatre cent quatre-vingt-sixième ; & 119<sup>~</sup>9, la cinq cent soixante-septième,

X ij

& cette quantité est plus que suffisante pour fournir au détail des Divinitez qui sont dignes de remarque. Les Animaux à quatre pieds ont trois sections ou racines, & les Plantes médecinales en ont autant; si bien que leurs expressions de quatre chiffres, peuvent monter par le secours de ces accents d'augmentation, à 1701 chacune, qui est plus qu'il n'en faut pour ces Animaux, & assez pour ces Plantes.

Et voila le secret dont je me sers, pour faire que chaque section avec ses suites demeure dans ses bornes, & n'entreprenne rien sur ses voisines, quelque abondante qu'elle puisse ester.

J'employe encor les mesmes accents d'augmentation par tout

où j'en ay besoin. Par exemple, le troisiéme ternaire de la neu-  
vaine du *Cheval*, qui en est la  
rélation indirecte, est double  
dans ses deux premiers nombres,  
puis que *Palefrenier* & *Palefreniere*  
se rapportent au *Cheval*, aussi-  
bien qu'*Ecuyer* & qu'*Ecuyere*. J'ay  
marqué ces deux derniers noms  
par les nombres 4647, & 4648,  
& j'exprime les deux autres par  
les mesmes nombres, avec l'ac-  
cent aigu sur le chiffre qui a le  
double employ. Et ainsi 4647',  
signifie *Palefrenier*; & 4648', si-  
gnifie *Palefreniere*, & par ce  
moyen j'acheve de fournir à cette  
neuvaine tout ce qui luy con-  
vient directement & indirecte-  
ment. Les autres expressions qui  
empruntent le secours de ces ac-

Les nombres de quatre chiffres me servent encor, comme j'ay dit, à exprimer le gros des verbes, parce que si j'y employois ceux de cinq comme j'aurois pû le faire, j'eusse esté obligé de mettre en usage ceux de six, pour marquer les noms verbaux, nombres à éviter pour les raisons que j'ay alléguées; mais il ne faut pas craindre que ce double employ confonde ces verbes & ces noms, les chiffres auxiliaires donnent trop bon ordre à leur distinction, comme je l'ay déjà remontré. Ces verbes ont leur principal rapport aux noms de trois chiffres, & se forment par la jonction d'un quatrième. Ils en ont aussi avec

ceux de quatre chiffres, sans rien ajouter. Je donne aux premiers le nom de *verbes principaux*, & aux autres celuy de *verbes subalternes*; & telle est la distinction que j'ay mise entre les noms, dont ils résultent pour la plûpart.

Avant que d'en marquer des exemples, je dois, Monsieur, vous faire ressouvenir que par ma Lettre de vostre Extraordinaire XVII. j'ay divisé les verbes en affirmatifs, & en négatifs, & en ceux encor qui signifient le retour de l'action des uns & des autres, & vous avertir que n'ayant que trois nombres à employer à l'expression de ces quatre sortes de verbes, si je veux garder l'ordre des ternaires, je me sers d'un mesme nombre pour signifier les

X üij

deux verbes du retour, avec cette différence, que je place le premier accent d'augmentation sur le chiffre qui marque le retour du verbe négatif, afin de le distinguer de son opposé.

Mais quoy que chaque verbe affirmatif soit susceptible d'un négatif, & que tous deux le soient de leurs retours d'action, l'usage des Langues, qui est aussi bizarre à cet égard qu'à celui des dépendances des noms primitifs, en accorde à l'un, & n'en donne point à l'autre. Toutesfois l'écriture, & la Langue Universelle, dont *la principale règle est de traiter également les choses égales*, en use d'une autre sorte, & attribué à chaque verbe comme à chaque nom, tout ce qui luy peut convenir suivant la Na-

ture, la Raison, & la Grammaire.

Ainsi 1011, signifie *estre*, ou *exister*, verbe principal & affirmatif, 1012, signifie son opposé, ou négatif. 1013, & 1013', signifient leurs retours d'action.

1014, signifie *paroitre*. 1015, son négatif *estre invisible*. 1016, & 1016' leurs retours d'action.

1017, signifie *agir*. 1018, son négatif, *estre sans action*. 1019, & 1019', leurs retours, verbes qui appartiennent au nom *estre*.

1021, signifie *subsister de soy-mesme*. 1022, *subsister par le moyen d'un autre*, comme les accidens.

1024, *estre simple*. 1025, *estre composé*.

1027, *estre immortel*, *durer*.

1028, *estre périssable*, *passer*, verbes qui appartiennent à la *substance*.

250 *Extraordinaire*

1031. signifie *penetrer*. 1034, *connoistre*. 1037, *sçavoir*. 1038, *ignorer*, verbes qui appartiennent à l'*esprit*.

1041, signifie *créer*. 1042, *aneantir*. 1044, *conserver*. 1045, *délaisser*. 1047, *rendre immortel*. 1048, *rendre sujet à la mort*, verbes qui appartiennent à *Dieu* & à la *puissance*.

1051, *commencer*. 1052, *finir*. 1054, *continuer*. 1055, *cesser*. 1057, *achever*. 1058, *laisser emparfait*.

1061, *produire*. 1064, *faire*. 1065, *défaire*. 1066, *refaire*, 1066' *refaire*, &c. verbes de travail, dont *Dieu* a donné l'exemple à l'*Homme*.

1111, signifie *imposer*. 1114, *decevoir*. 1117, *tromper*, &c. verbes qui appartiennent aux *Faux-Dieux*.

2011, signifie *luire*. 2014. *briller*.  
2017, *resplendir*, &c. verbes qui  
appartiennent au Ciel, & aux  
Astres.

4641, signifie *hennir*. 4644,  
*pouliner*. 4647, *aller à cheval*, &  
4647, *penser*. 4661, signifie *mu-*  
*gir*. 4664, *vester*. 4667, *garder*,  
verbes subalternes qui appartiennent  
aux neuvaines du Cheval,  
& du Taureau, &c.

J'avois eu d'abord en pensée de  
joindre une cinquième sorte de  
verbes aux quatre précédens, &  
c'est celle qui marque l'action re-  
ciproque, comme *s'entre-aimer*,  
*s'entre-détruire*, & autres sembla-  
bles; mais ayant considéré qu'elle  
s'étendoit sur tous les verbes tant  
affirmatifs, que négatifs, & que  
je m'engagerois dans un grand

employ de chiffres, pour une façon de parler, qui dans le fonds est superfluë, peu en usage, & en tout cas suppléée par l'article double *l'un l'autre*; j'ay quitté ce dessein, & j'ay mesme exclus absolument cette expression du Dictionnaire, & en effet dire *ils s'aiment, ils se détruisent*, n'est-ce pas autant que si l'on disoit *ils s'entre-aiment, ils s'entre-détruisent*; neantmoins comme ces mots sont sujets à équivoque, puis qu'on peut entendre par eux que des Personnes *s'aiment elles-mesmes, se détruisent elles-mesmes*, aussi bien qu'elles s'aiment ou se détruisent les unes les autres; il sera à propos de les accompagner de l'article double, & de l'exprimer adverbialement si l'on veut, c'est

à dire, avec une barre dessus, afin d'en rendre l'expression plus courte.

La maniere de marquer les noms verbaux, substantifs ou adjectifs, suit celle de marquer les verbes, enferme leurs quatre chiffres, & y en ajoute un; de sorte qu'elle en a cinq, comme je l'ay avancé. Voicy des exemples des substantifs, avec l'ordre que j'observe dans la distribution de leurs neuvaines.

10411. signifie *Créateur*, & la *creation active* du Créateur.

10412, signifie *Créatrice*, & la *creation active* de la Créatrice.

10413, --- 10414, signifie *Créature*, & la *creation passive* de la Créature, *relation directe*. 10417,

254      *Extraordinaire*  
signifie *la relation indirecte.*

464<sup>11</sup>, signifie *Hennisseur*, &  
*hennissement.* 464<sup>12</sup>, *Hennisseuse*,  
& son action. 464<sup>13</sup>. --- *hennisse-*  
*ment du Hongre.*

Il est bon d'observer, premie-  
ment, que ces verbes n'ont point  
de noms qui marquent les cir-  
constances du temps de l'Instru-  
ment, & du lieu; & de sçavoir  
que s'ils en avoient, je mettrois  
le nom du temps, dans la troisié-  
me place du premier ternaire; le  
nom de l'Instrument, dans la  
mesme du deuxiême ternaire; &  
le nom du lieu, dans la mesme  
encor du dernier ternaire. Secon-  
dement, que j'attribuë à chaque  
nom doüé de sexe, une expres-  
sion particuliere de son action,  
ce que les autres Langues & les

autres Ecritures ne font pas, tant celle-cy les surpasse en exactitude, & en délicatesse, aussi-bien qu'en abondance; & troisiéme-ment, qu'il en est de la passion comme de l'action.

Voicy des exemples des adjectifs, exprimez par les mesmes chiffres que les substantifs verbaux. J'ay dit dans le Projet que ces adjectifs estoient de deux sortes; trois du verbe actif, comme *nuisible*, *comptable*; & trois du verbe passif, comme *faisable*, *redoutable*, & *aimable*. A quoy il faut ajoûter ceux du verbe meslé, ou libre. Ainsi 10441, signifie *qui peut conserver*, premier adjectif actif. 10442, *qui doit conserver*, seconde. 10443, *qui mérite de conserver*, troisiéme. 10444, signifie *qui peut estre*

*conservé*, premier adjectif passif. 10445, *qui doit estre conservé*, seconde. 10446, *qui mérite d'estre conservé*, troisième. 10447, *signifie qui se peut conserver*, premier adjectif du verbe meslé. 10448, *qui se doit conserver*, seconde; & 10449, *qui mérite de se conserver*, troisième.

Nostre Langue n'exprime pas beaucoup d'adjectifs de cette nature, par des mots simples, mais sa stérilité ne me doit pas servir de loy. Je ne raporte que ce peu d'exemples des noms verbaux, parce qu'il suffit pour regler la maniere d'exprimer les autres. Je les ay gardez pour les grands nombres, à cause qu'ils sont peu fréquens, & je les ay mis apres les verbes, comme les verbes

apres les noms , suivant l'ordre de la Nature qui établit premierement l'Estre , & puis le fait agir , apres quoy on luy donne le titre de son action ; & je passe des nombres de trois chiffres , à ceux de quatre ; & de ceux de quatre , à ceux de cinq , avec liaison entre deux , & avec un égal rapport par tout. Ainsi III, signifie *Faux-Dieux*. IIII, signifie *le Pere des Dieux* , & *imposer* , qui en est le propre ; & IIII, signifie *Imposteur* , & *imposture* .

461, Signifie *Animal domestique* , 4641, *Cheval* & *hennir* , qui est aussi son propre ; & 46411, *hennisseur* & *hennissement* . Il en est de mesme de la suite de tous les autres noms , comme de celle de ces deux-là.

Q. d'Octobre 1682.

Y

Il me reste, Monsieur, à vous entretenir des diminutifs, & des augmentatifs, dont aucun n'a esté joint aux mots que j'ay rapportez, quoy que de leurs dépendances, & de leurs variations directes comme il a esté dit. La raison de ce procedé, est le défaut que nous en avons dans nostre Langue, n'y ayant presque dans tous ces mots que *Cheval*, à qui elle donne un diminutif, qui est *Bidet*. *Dientelet*, pour exprimer. Petit. Dieu, n'y estant pas trop en usage. Sçachez neantmoins, qu'il n'y a pas un seul nom substantif ou adjectif, pas un de leurs adverbes, ny mesme un seul verbe, à qui je n'attribuë ces degrez de diminution & d'augmentation: parce qu'il n'y

a aucun de ces mots que je n'en trouve également susceptible. En quoy je fournis abondamment à la perfection, & à la délicatesse de l'écriture & de la Langue Universelle; & la grande étendue de ces degrez que je poufse plus loin que je n'avois résolu par ma dernière Lettre, puis que je ne les y attachois qu'aux noms substantifs, est encor une des causes qui m'a fait diférer d'en parler, jugeant qu'il estoit de l'ordre d'exprimer le principal avant l'accessoire. Vous verrez bien-tost, Monsieur, la maniere dont je les marque tous.

Y ij

---

**SECONDE & III.***Partie.*

**M**E voicy parvenu à la seconde & à la troisième Partie du Dictionnaire Universel, suivant la Methode commune, dont l'une a la barre dessous, & exprime les nombres qui demeurent en nature; & dont l'autre l'a dessus, & marquent les noms des lieux & des personnes, les parties invariables du discours, & les Proverbes. Il seroit de l'ordre que j'en donnasse icy le détail; mais comme je n'y pourrois satisfaire, sans aller au delà des bornes que j'ay prescrites à mes Lettres, ainsi que vous, Monsieur, à vos

Mercures, j'aime mieux sauter par dessus, que de m'étendre jusqu'à l'importunité, sauf à y revenir par une Lettre de supplément, dans un autre Extraordinaire. Persuadé donc que vous ne desapprouverez pas cette conduite, puis qu'elle s'accommode à la vostre & à vos intentions; je vais passer au Traité qui doit suivre ces deux Parties, & auquel la première a le principal intérêt.

*Maniere d'exprimer les variations des mots de ce Dictionnaire.*

**C**E Traité ne regarde que les expressions qui ont une enseigne, entre leurs chiffres primi-

tifs, & leurs auxiliaires, parce qu'il n'y a qu'elles qui soient sujettes à variation; d'où vous voyez, Monsieur, qu'il ne s'agit que de ce qui se décline, & de ce qui se conjugue.

J'ay dit dans ma dernière Lettre, que cette enseigne estoit *une apostrophe*, ou *une division*; La première, quand il n'y avoit qu'un chiffre auxiliaire; & l'autre lors qu'il y en avoit davantage; & une des raisons de cette différence, est que l'apostrophe suffit pour la séparation d'un chiffre; & que la division, qui est plus remarquable, m'a paru plus propre à la séparation de plusieurs.

Je vais commencer par l'expression de la déclinaison, en suivant l'ordre de la Grammaire.

J'ay assez parlé des chiffres primitifs, il ne s'agit plus que des auxiliaires; & voicy le premier employ que je leur donne.

Les six premiers de ces chiffres, estant mis seuls apres l'apostrophe, marquent les cas de tout ce qui se décline. 1, est le signe du nominatif, ou du vocatif. 2, celuy du génitif. 3, du datif. 4, de l'accusatif. 5, du cas libre. & 6, de l'ablatif.

Ces expressions marquent les cas du nombre pluriel, aussi bien que ceux du singulier; mais pour distinguer les uns des autres, j'ajoute deux points sur les expressions du pluriel. Ainsi 1, qui signifie dans le Dictionnaire l'article définy & masculin *le*, s'exprime dans tous ces cas, & dans les deux

nombres, de la maniere qui suit.

1<sup>1</sup> Signifie cet article au nominatif du nombre singulier, ou *le*; ou bien au vocatif ou *o*.

1<sup>2</sup> Le sign. au genitif, ou *de*, *du*, *del'*.

1<sup>3</sup> Le sign. au datif, ou *a*, *au*, *al'*.

1<sup>4</sup> Le sign. à l'accusatif, ou *le*.

1<sup>5</sup> Le sign. au cas libre, ou *le*, *de*, *du*, *del'*, *a*, *au*, *al'*.

Et 1<sup>6</sup> le sign. à l'ablatif, ou *de*, *du*, *del'*.

1<sup>ii</sup> Le sign. au nominatif pluriel, ou *les*; ou bien au vocatif, ou *o*.

1<sup>2</sup> Le sign. au genitif, ou *des*.

1<sup>3</sup> Le sign. au datif, ou *aux*, &c.

Voila le modelle de la déclinaison des autres articles, de tous les pronoms, & de toutes sortes de noms, substantifs, adjectifs, nominaux,

nominaux, verbaux, masculins, féminins, ou de genre libre.

J'ay déclaré dans mes Lettres précédentes, les raisons qui me faisoient exclure le duel; joindre le vocatif au nominatif, & établir un nouveau cas. Il seroit inutile de les repéter.

Je n'exprime le genre d'aucun nom substantif, par les chiffres auxiliaires; parce que si c'est un nom qui signifie quelque sexe, il le fait assez connoître par le dernier de ses chiffres primitifs, suivant l'ordre que je garde dans le Dictionnaire, où vous avez pû observer que dans le partage ordinaire des neuvaines en Ternaires, chaque premiere partie des Ternaires contient un nom masculin; chaque seconde un femi-

*Q. d'Octobre 1682. Z*

pin; & chaque troisiéme un nom de genre libre. Il est vray que cet ordre cesse, quand les Ternaires sont remplis d'expressions, qui n'ont point de sexe, d'autant que tout y est alors de genre libre; mais il importe peu, dans le fonds que l'Interprete sçache de quel genre est un nom, quand il n'en sçait pas la signification; & il est assuré que dès qu'il la sçait, il en connoist aussi le genre, puis qu'il est marqué par la nature, comme je l'ay dit ailleurs.

Si l'employ des six premiers chiffres auxiliaires simples, est facile à reconnoistre & par eux-mêmes, & par l'apostrophe, il n'en est pas ainsi de celuy des trois autres chiffres simples & du zero, parce qu'ils ne paroissent point

seuls dans cette écriture ; mais la raison de ce procédé que cache un mystère , ne s'expliquera que dans une autre Lettre.

Quant à la division, ou barre, & aux nombres de deux chiffres qui l'accompagnent ; si le zero en est un, & qu'il précède, il sert à exprimer les substantifs de qualité, qui dérivent des noms absolus ; & si ce sont deux autres chiffres, ils en marquent les adjectifs avec leurs adverbes. Ainsi 104, & 10411, qui signifient *Dieu* & *Créateur*, dans le Dictionnaire ; & que la Grammaire exprime au nominatif par 104'1 ; & par 10411'1. ont leurs dépendances marquées de la sorte.

104.01 Signifie *Divinité*, qualité qui appartient à Dieu.

Z. ij

104-II Sign. *Divin*, son adjectif.

Et 104-17 Sign. *divinement* son adverbe.

104II-01 Sign. *Creation*, qualité ou action du Createur.

104II-II L'adjectif verbal *qui peut créer.*

Et 104II-17 L'adverbe de cet adjectif.

Il n'en est pas de mesme des genres des adjectifs, comme de ceux des substantifs; la nature ne les distingue pas, c'est l'office de la Grammaire. J'en marque aussi la distinction par les chiffres auxiliaires; & le premier des deux est employé à cet usage, comme le dernier à exprimer les cas. Ainsi,

104 II Signifie l'adjectif simple ou positif *divin* au masc. 104-21. le sign. au feminin, ou *divine*.

104-31 Le sign. au genre libre, ou *divin*.

De plus 104-41 sign. l'adjectif comparatif *plus divin*, au masculin. 104-51 le sign. au féminin, ou *plus divine*.

104-61 Le sign. au genre libre, ou *plus divin*.

Et 104-71 sign. l'adjectif superlatif *le plus divin*, au masculin. 104-81 le sign. au féminin ou *la plus divine*. Et 104-91 le sign. au genre libre, ou *le plus divin*.

Je distribuë ces adjectifs de trois en trois, parce que j'observe le mesme ordre dans le partage des chiffres auxiliaires, que dans celuy des chiffres primitifs, attribuant le genre masculin à chaque premiere partie de leurs Ternaires, le féminin à chaque seconde,

Z iij

& le genre libre à chaque troisiéme, comme on le voit pratiqué dans cet exemple.

Outre ces adjectifs de comparaison, que j'appelle *d'élevation*, j'en exprime encore d'autres que j'ay nommez *d'égalité* & *d'abaissement*, dans ma dernière Lettre, afin que rien ne manque à cette écriture, pour la délicatesse non plus que pour l'abondance. Je les distingue des précédens, par un renvoy que je mets sous leur enseigne. Ainsi 104<sup>Δ</sup>11 signifie l'adjectif d'égalité *autant divin, aussi divin*. 104<sup>Δ</sup>41 sign. le comparatif d'abaissement, *moins divin*. Et 104<sup>Δ</sup>71 sign. le superlatif d'abaissement, *le moins divin*.

• Vous jugez bien, Monsieur, que ces adjectifs ont leurs trois

genres distincts comme les autres ; qu'ils sont tous au nominatif singulier, ou au vocatif, aussi bien que les substantifs de qualité qui les précèdent, puis que leur chiffre auxiliaire est un 1, & qu'il n'y a qu'à changer cet 1, en 2, pour les mettre au genitif ; ou en 3, pour les mettre au datif ; ou en 4, pour les mettre à l'accusatif, & ainsi des autres cas, suivant le modèle de la déclinaison.

Vous jugez bien aussi que tous ces adjectifs forment leurs adverbes par la substitution d'un 7, en la place de leur 1, final ; comme 104-11 *divin*, a formé 104-17 *divinement* ; sans qu'il soit besoin que j'en rapporte d'autres exemples.

La résolution que j'ay prise de

Z iij

traiter en adjectif, les pronoms personnels, à l'imitation des autres pronoms, m'en fait marquer à leur manière, les genres distincts. Ainsi 1-11 signifie *je* au masculin; 1-21 le signifie au féminin; & 1-31 le signifie au genre libre. 2-11 signifie *Tu* au masculin. 2-21 le signifie au féminin. Et 2-31 le signifie au genre libre, &c. 11-11 signifie *mon* ou *le mien* au masculin; 11-21, *ma* ou *la mienne* au féminin. Et 11-31, *mon* ou *le mien*, au genre libre — 97-11 signifie *nul*, &c. 97-01, *nullité*, 97-17 *nullement*.

Quant aux articles, il n'en est pas de même que des noms & que des pronoms, parce que j'attribuë leurs genres à leurs chiffres primitifs, & non pas à leurs au-

xiliaires. 1<sup>er</sup> signifie *le* au masculin ; 2<sup>es</sup> signifie *la* au féminin ; & 3<sup>es</sup> signifie *le* au genre libre. L'abréviation, comme je l'ay dit, est la cause de cette usage, que j'observe aussi par la mesme raison, à l'égard des deux autres articles. On pourra pourtant se passer d'articles dans cette écriture, si on le veut, au moins des deux premiers, parce qu'on ne les employe que pour marquer les cas, dans les langues qui ne varient point la terminaison de leurs nominatifs, qui n'arrive pas icy, ou chaque nom a tous ses cas différens, & où l'on peut présumer que tous les cas ainsi diversement marquez, sont les articles mesmes que l'on met à la fin du nom ; au lieu de les placer devant, à

l'imitation de la Langue Hébraïque, de la nostre, & de ses voisines, & dont on change, pour ainsi dire, les chiffres primitifs en auxiliaires. Il sera pourtant libre de s'en servir, & si on le fait, ce sera pour plus d'emphase.

La conjugaison suit la déclinaison, & j'employe les nombres de deux chiffres qui finissent par un zero, à marquer le temps présent de l'infinitif de chaque sorte de verbe. Ainsi 10, signifie celui du verbe actif au masculin; 20, le signifie au féminin; 30, au genre libre. 40, signifie celui du verbe passif au masculin; 50, au féminin; 60, au genre libre; & 70, 80, & 90, signifie celui du verbe meslé, neutre ou libre, aux trois genres.

Je donne de la sorte des genres aux verbes, à la maniere de l'Hébreu, pour une plus grande perfection de l'expression; mais si je marque le temps présent de leurs infinitifs, par ces nombres de deux chiffres, qui me restoient à employer, j'exprime tous les autres temps, par les nombres de trois, *avec une division ou barre courbe*, afin qu'y ayant une double distinction entre le gros des verbes, & les noms qui sont composez, comme eux, de quatre chiffres primitifs, on les démêle avec plus de facilité & de promptitude.

Par la mesme raison j'employe une autre sorte de division, qui est *une barre ou ligne circonflexe*, à l'expression des verbes imperson-

nels; & pour les distinguer encore mieux des autres verbes, je leur donne quatre chiffres auxiliaires, ce que je fais en doublant le chiffre du milieu des verbes, d'où ces impersonnels dérivent, comme on verra bien-tost.

Voicy la disposition des trois chiffres auxiliaires pour le modelle de la conjugaison du verbe actif, au genre masculin. 10, ou bien 110, est le signe du temps présent de l'infinitif actif. 120, celui du temps futur. 130, celui du temps passé. 140, 150, & 160, ceux des trois gérondifs, & 170, 180, & 190, ceux des trois supins.

101 Signifie la première Personne du temps présent de l'indicatif.

102 Signifie la seconde. 103 la

troisième. Et 1003 l'impersonnel de ce verbe, dans ce mode & dans ce temps.

104, 105 & 106, Signifient les trois Personnes du futur; & 1006 leur impersonnel.

107, 108, & 109, les trois Personnes du passé parfait définy; & 1009 l'impersonnel. 111, 112, & 113, celles du passé imparfait; & 1113, l'impersonnel. 114, 115, 116, & 1116, celles du passé parfait indéfiny, & l'impersonnel. Et 117, 118, 119, & 1119, celles du passé parfait & plus que parfait, & l'impersonnel.

122 Signifie la seconde Personne du temps présent de l'impératif.

123 la troisième. Et 1223 l'impersonnel. 124, 125, 126, & 1226,

les trois Personnes du futur, & l'impersonnel.

131, jusqu'à 139, signifient les Personnes & les impersonnelles des trois temps de l'optatif.

141, & 151, & leurs suites, signifient de même les personnes & les impersonnels des six temps du subjonctif.

161, & sa suite, demeurent sans employ ; mais 171, jusqu'à 176, expriment les six cas du participe du temps présent, toujours au genre masculin ; 181 signifie de même ceux du participe futur, & 191, ceux du participe passé. De tous les adjectifs, il n'y a que ceux-là, dont je ne réduise point les degrez de comparaison aux mots simples, mais il faut bien qu'il y ait de la diversité dans

les expressions, & que les particules qui marquent ces degrés, ne soient pas tout-à-fait inutiles dans cette écriture.

Quant aux futurs Grecs, dont j'ay approuvé l'usage, je les exprime par le premier accent d'augmentation ; avec cette différence que je le mets ailleurs sur les chiffres primitifs, & icy seulement sur les auxiliaires. Ainsi estant placé sur le premier auxiliaire du futur ordinaire, il en marque le futur prochain ; & estant mis sur le second, il en exprime le futur éloigné. Et je réunis de la sorte, au temps avenir, les particules, *toſt* & *tard*, qui conviennent si naturellement à cette partie du verbe.

Pour le pluriel de tous les ver-

bes, je l'exprime comme celuy des noms, par l'addition de deux points sur leur dernier chiffre auxiliaire.

201, & ses suivans, signifient les variations du verbe actif au genre féminin; & 301 & les siens, celles du mesme verbe au genre libre.

401, 501, & 601, signifient aussi de mesme les variations du verbe passif, en ses trois genres; & 701, 801, & 901, celles du verbe libre, dans les trois siens.

Il seroit inutile que je marquasse ces variations par le détail. Celles que j'ay exprimées leurs servent de regle & de guide. Cette conjugaison est ample & sans embarras, & contient neuf verbes, qu'on peut dire n'estre qu'un

seul ; & si je n'observe pas dans la disposition de leurs modes & de leurs temps, ce que j'en ay proposé dans ma dernière Lettre, c'est parce qu'il est réservé pour l'autre Méthode.

Il me reste à donner l'expression de la variation directe que j'etens également sur ce qui se décline, & sur ce qui se conjugue, & mêmes sur les adverbés des adjectifs ; C'est celle des degrés de diminution & d'augmentation. Un point, ou deux, dont j'accompagne leurs enseignes, en font toute la façon. Un seul, sous ces enseignes, marque les premiers diminutifs ; & deux, expriment les secondes. Un seul, dessus, signifie les premiers augmenta-

*Q. d'Octobre 1682.*

A a

282 Extraordinaire

tifs ; & deux, les deuxièmes. Ainsi  
 III, signifiant *Dieu fabuleux*, ou  
*faux Dieu*, dans le Dictionnaire ;  
 & III', le signifiant dans la  
 Grammaire.

III;I Exprime *petit Dieu* ; &  
 III I, *tres-petit Dieu*.

III;I Marque *grand Dieu* ; &  
 III I, *tres-grand Dieu*.

III II Signifie *peu divin* ; &  
 III II, *tres-peu divin*.

III II Signifie *fort divin* ; &  
 III II, *tres-divin*.

III 17 *peu divinément*, ou  
*d'une maniere peu divine*.

III 01 *petite divinité*, &c.

IIII 10 *imposer peu*, & IIII 10  
*imposer tres-peu*.

IIII 10 *imposer beaucoup*, &  
 IIII 10 *imposer extrêmement*.

IIIIII;I *petit Impositeur*, &c.

IIIIII ou *petite imposture*, &c.

L'usage de ces degrés accroist considérablement l'abondance des mots simples, & contribué même à la délicatesse de la langue, par la distinction quelle apporte à ces sortes d'expressions, *tres-divin*, & *le plus divin*; *tres-peu divin*, & *le moins divin*, que quelques langues confondent dans leurs superlatifs. Il sera pourtant libre de s'en servir, ou de les laisser, comme je l'ay remontré ailleurs. Je rapporte toujours les choses de deux manieres, afin d'en donner le choix aux Nations. Leur goust différent fait que les unes aiment les mots simples & les expressions abrégées; & que les autres se plaisent aux phrases & aux expressions étendues.

A a ij

duës. Elles trouveront icy dequoy se contenter toutes.

Voila, Monsieur, l'exposition de la premiere Ecriture, que je crois propre à estre renduë Universelle; les deux parties qui y manquent, n'empeschent pas que vous ne puissiez juger de son mérite. Mais afin de vous en faire connoistre la grace, & de tracer en mesme temps un modelle à ceux qui voudront s'exercer dans sa composition, je vais vous donner une petite suite de ses caractes. La voicy,

19 3'5 10511-05, 104'1 104'1116  
3'4 201'4, 18 3'4 251'4.

Ces dix caracteres expriment mot à mot ce début du Texte sacré, *dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre; & ont*

tous les avantages que je leur attribué, par ma Lettre de vostre quatorzième Extraordinaire ; mais la longueur que j'ay donnée à celle-cy malgré son retranchement, n'ayant pû estre plus courte, pour estre intelligible, ne me permet pas d'entrer présentement dans cette preuve, non plus que dans le détail de l'explication de ce Thème. Il est temps que les choses utiles fassent place aux divertissantes, & que je me dise à mon ordinaire,

**M O N S I E U R,**

Vostre tres-humble, & tres-  
affectionné Serviteur,  
**D E V I E N N E - P L A N C Y.**

252:2225252:525255

## S U P L E M E N T

A LA LETTRE PRECEDENTE.

*A Fau-Cleranton le 12. de Nov. 1682.*

**L**A remarque, Monsieur, que je viens de faire, qu'il y a dans vos Extraordinaires, des Lettres une fois plus longues que celle que je vous ay écrite le huit de ce mois, m'inspire le dessein de l'augmenter par la jonction de celle-cy, afin d'achever sans remise, ce qui regarde l'entiere exposition de ma premiere Ecriture Universelle, & d'empescher que la longue attente de voir ce qui y manque, ne fasse de la peine

aux Curieux. Persuadé donc que vous ne desagrèrez pas ce procédé, puis qu'il est fondé en exemple & en raison ; je vais vous donner ce Supplément , avec le plus d'abréviation qu'il me sera possible.

---

*SECONDE PARTIE*  
*du Dictionnaire Universel,*  
*suivant la Méthode com-*  
*mune.*

**A** Pres avoir expliqué , comme j'employe les nombres à l'expression des mots principaux des langues ; il est bien juste de rapporter comme je les exprime eux-mesmes , lors qu'ils ne

signifient rien d'étranger. On a souvent besoin d'eux en cet état pour l'abréviation de l'écriture ; & il n'y auroit pas de raison de les exprimer par d'autres figures que par celles qui leur sont propres. Estant donc obligé de les laisser en cette possession, je me fers d'un trait que je mets sous eux, pour marquer quand ils la gardent ; & l'employ de ce trait est assez conforme à nostre usage, comme j'ay dit ailleurs.

Ces nombres sont de deux sortes. Les uns qu'on nomme *Cardinaux*, tels que sont *un, deux, trois, quatre, cinq, &c.* Et les autres qu'on appelle *Ordinaux*, tels que sont *premier, second, troisième, &c.*

Les nombres *Cardinaux* sont presque

presque tous indéclinables; & leur suffit en ce cas, d'avoir le trait ou l'enseigne sous eux; mais à l'égard de ceux qui se déclinent il leur faut encore ajouter l'enseigne qui s'insere entre les chiffres primitifs & les auxiliaires. Ainsi 1, avec le trait sous luy signifie un. 2, de mesme signifie deux. 3, trois; & ainsi des autres. Mais pour exprimer *un* ou *unique*, nom adjectif; sa qualité *unité*; & les adverbes *uniquement* & *une fois*. Double, duplicité, doublement & deux fois. Triple, triplicité, triplement & trois fois, &c. Il faut ajouter l'enseigne qui s'insere au trait qui se met dessous, & joindre des chiffres auxiliaires à la suite de cette enseigne, pour marquer les variations directes

*Q. d'Octobre 1682.* B b

& les indirectes , dont ces mots numeraux sont susceptibles ; ce qui se fait de la maniere generale que j'ay rapportée dans ma Lettre précédente.

Quant aux nombres Ordinaux, ils ne sont jamais indéclinables. Ils ont les mesmes dépendances que les Cardinaux. *Premier*, non substantif ou adjectif, a à la suite *primaute, premierement, & la premiere fois*. *Second* ou *deuxieme*, a de mesme *secondement, la seconde fois. Deuxiemement, la deuxieme fois*. Il en est ainsi de la troisieme & de tous les autres. Et je marque toutes les dépendances, comme celles des nombres Cardinaux.

Ce que ces adjectifs numeraux ont de diférend des autres, c'est que chacun a deux adverbes, au

lieu que les autres n'en ont qu'un. *Divin* n'a que *divinement*, mais deux a *doublement & deux fois*; & *deuxième*, a *deuxièmement & la deuxième fois*. Et tous les autres nombres Cardinaux & Ordinaux sont doüez de la mesme fécondité. J'exprime le premier de leurs adverbés par un 7, final, comme celuy des adjectifs ordinaires; & le deuxième par un 8, aussi final, sans que cet employ cause d'équivoque dans cette Ecriture.

Ces noms numéraux ont aussi des verbes qui leurs appartiennent, comme *unir, doubler, tripler, &c. primer, seconder, &c.* Ces verbes se marquent avec l'enseigne courbe, qui s'insere comme tous les autres; mais il n'en est pas

Bb ij

ainsi de leurs verbes opposez ou négatifs, de ceux de leur retour d'action, & des noms qui dérivent, ou des uns ou des autres, ou même des verbes affirmatifs. Je n'ay formé précédemment les verbes négatifs, & ceux du retour d'action, que par le changement de leur dernier chiffre primitif, en un autre chiffre; & les noms qui leurs appartiennent à tous, que par l'addition d'un chiffre aussi primitif à ceux qui marquent leurs verbes. Ainsi de 1441, qui signifie *créer*, j'ay fait 1442, qui signifie *aneantir*. 1443, qui signifie *recréer*, &c. 14411, qui signifie *Createur*. 14412 qui signifie *Creatrice*. 14414, qui signifie *Creature*, &c. voila mon usage. Mais je ne puis icy

rien changer ny ajouter, sans détruire la nature des nombres. 1-10, signifiera bien *unir*. Mais 2-10, ne peut pas signifier son verbe négatif *des-unir*, ny 3-10, son verbe de retour d'action, *réunir*, &c. parce que l'un signifie *doubler*, & l'autre *tripler*. Ainsi je suis obligé d'avoir recours à une autre Méthode, pour marquer les dépendances & les oppositions du verbe *unir*; comme aussi pour exprimer celles du verbe *doubler*, qui sont *de doubler*, *redoubler*, *rededoubler*, &c. & toutes les sortes d'expressions qui dérivent de ces verbes, & de leurs semblables.

Cette méthode est d'empêcher qu'elles ne consistent dans le changement des chiffres pri-

mitifs, mais seulement dans celuy des chiffres auxiliaires. C'est à la verité un retranchement pour le Dictionnaire Universel ; toutesfois il est de si petite conséquence, qu'il n'y a pas lieu d'en former une grande plainte. Voicy donc à quoy cette Méthode me réduit.

Premierement, c'est d'employer tout autant de chiffres auxiliaires, pour ces expressions que j'ay employé de chiffres primitifs pour celles du gros des verbes, & pour celles de leurs noms dérivez, j'entens quatre auxiliaires pour les verbes, & cinq pour leurs noms ; ce qui va bien au delà de mes premières intentions. Secondement, c'est de disposer ces chiffres auxiliai-

res pour marquer ces noms dérivés ; de la mesme maniere que j'ay disposé les chiffres primitifs, pour signifier les principaux noms des estres, leurs substantifs de qualité & leurs adjectifs. Et troisièmement, c'est de mettre les mesmes signes de séparation entre ces chiffres que dans les autres expressions, quoy que les auxiliaires y soient en beaucoup plus grand nombre, afin de ne pas charger cette Ecriture de trop d'enseignes. Les exemples que voicy acheveront d'éclaircir cette pratique ; Vous y supposerez, Monsieur, l'enseigne qui doit estre sous eux outre l'insérée ; & vous sçaurez que je l'étais sous les auxiliaires pour la rendre plus remarquable ; & que

B b üij

si je ne l'exprime pas icy, c'est pour épargner de la peine à vôtre Imprimeur.

1'10001, signifie *Unisseur*.  
1'10002, *unisseuse*.

1-10101 *union*. 1-10111, le premier adjectif du verbe actif *unir*.

1-10211 le deuxième adjectif.

1-10311 le troisième, &c.

1-2010 signifie *des-unir*. 1'20001, signifie *des-unisseur*. 1'20002 *des-unisseuse*. 1-20101, *des-union*. 1-20111, le premier adjectif actif du verbe *des-unir*. 1-20411, le premier adjectif passif.

1-20711 le premier adjectif du verbe meslé, &c.

1-3010 signifie *réunir*. 1-3010 *redes-unir*, &c.

Ces exemples suffisent pour apprendre à marquer tous les au-

tres verbes , & tous les autres noms de cette nature.

Vous direz peut-estre, Monsieur, que comme ces verbes numeraux sont rares, & par conséquent les noms qui en dépendent, il auroit mieux valu les exprimer avec moins de rapport à leurs sources ou racines, que d'en faire une exception; & je suis bien de cet avis. Les exceptions causent la peine & l'embarras des Langues, & ne sont d'ordinaire que des effets de caprice. Il est vray que celle-là en est un de nécessité, & qu'elle porte son excuse avec elle; mais on peut encor la retrancher si l'on veut. On n'a pour cela qu'à mettre les verbes *unir*, *dés-unir*, *réunir*, à la suite des verbes *join-*

*dre, disjoindre, ou diviser rejoindre.* Les verbes *doubler, tripler* & leurs semblables, à la suite des verbes *augmenter, ajouter.* Les verbes *de doubler, de tripler, & autres négatifs,* à la suite des verbes *diminuer, soustraire.* Et traiter de la mesme maniere tous les noms qui en dérivent. On laissera par ce moyen au Dictionnaire ces mots qui sont de sa jurisdiction; & on demeurera dans les bornes des regles generales, dont l'Ecriture & la Langue Universelle demande qu'on ne s'écarte point. Neantmoins j'ay bien voulu rapporter la mesme chose, de deux façons, pour en donner le choix, comme j'ay accoûtumé de faire.

Ce qui me reste à ajouter, c'est que pour distinguer les expres-

sons des nombres ordinaires de celles des Cardinaux, dont les chiffres primitifs & les auxiliaires n'ont point de différences, je varie l'enseigne que je mets sous eux; je donne une barre ou ligne droite aux nombres Cardinaux, & une courbe aux Ordinaux, & l'empesche par cette diversité, qu'on ne les prenne les uns pour les autres. Et voila tout ce qui les regarde.

---

**DERNIERE PARTIE**  
*de ce Dictionnaire Universel.*

**C**ette Partie qui contient entre autres mots, les noms propres des Lieux & des Person-

nes, séparément d'avec les noms des Estres, est l'effet d'une pensée nouvelle. On voit par le *Projet* que j'enferme les premiers de ces noms, je veux dire, ceux des Lieux, dans la vingt-sixième section; & ceux des Personnes, dans le dixième Chapitre; mais ayant reconnu que leur détail alloit bien au delà des bornes des autres expressions, & qu'il estoit de l'ordre de les joindre, veu le rapport qu'ils ont ensemble, je les ay tirez de leurs premières places pour les répandre par tous les nombres, avec un signe qui les distingue. Et d'ailleurs, afin de ne pas laisser vuide la vingt-sixième section, j'y mets les noms communs à l'Eau & à la Terre, comme ceux de *Marets*, de *fondriere*, de *ravine*, de *bourbier*,

*Éc.* Et ceux d'Empire, de Royaume, de République, de Souveraineté, de Pais, de Province, de Contrée, de Ville *Éc.* au lieu de ceux d'Europe, de France, de Bourgogne, de Seine, & autres Geographiques dont je la remplissois. Et quant au dixième Chapitre, il est vray que j'en laisse vuide la section 100, mais je remplis les autres des noms d'Estre, de substance, d'esprit, *Éc.* comme vous avez veu.

Je ne pense pas, Monsieur, que vous des-approuviez ces petits changemens. Unir les noms des Lieux avec ceux des Hommes, & des Femmes, c'est suivre l'ordre de la Nature, qui lie d'une si forte inclination les Personnes à leurs Pais; & les mettre à part.

C'est suivre aussi l'ordre le plus general des Langues, qui font presque toutes un Dictionnaire particulier de ces mots, principalement des Geographiques, parce qu'elles laissent à l'Histoire le soin de faire mention des autres.

Quoy que les noms des Personnes ayent esté avant les noms propres des Lieux, puis que ce sont les Personnes qui les ont nommez, je commenceray par les Lieux, à cause qu'ils contiennent les Personnes; & je placeray les uns & les autres, avant les parties invariables du discours, d'autant qu'ils sont sujets à variation comme les mots qui précédent, & qu'ils ont comme eux, une enseigne inserée entre leurs chiffres. Celle qu'ils ont dessus, ou-

tre cette inserée , est ce qui met de la différence entre leurs expressions , & celles de la premiere partie de ce Dictionnaire , sans quoy il n'y en auroit point. Je la suppose donc encor , pour ne pas embarrasser vostre Imprimeur.

Ainsi 1, signifie *l'Asie* , avec ses dépendances , *Asiatique* , *Asiatiquement*.-- 2, signifie *l'Europe* , avec les siennes. 3, *l'Afrique* de mesme. 4, *l'Amérique*. 5, *la Terre Australe* , quoy qu'on n'y distingue rien encor , l'Histoire des Sévarambes n'aboutissant ce me semble , qu'à donner l'idée d'une Religion , & d'un Gouvernement assez plausibles.

11, Signifie *la Chine* , premier Royaume de *l'Asie* , *Chinois* , *Chinoise* , &c. 12, *la Tartarie*. 13, *le Ja*.

304      *Extraordinaire*  
*pon. 14, l'Inde Orientale, &c.*

111, signifie *Canton*, premiere Province Méridionale de la Chine. 112, *Quamsi*, seconde Province. 113, *Tunean*, troisième Province &c. jusqu'à neuf.

1111, signifie *Canton*, premiere Ville de la Province de Canton; l'une s'appelle comme l'autre. 1112, la seconde Ville de cette Province. 1113, la troisième Ville, &c. jusqu'à neuf encor.

11001, signifie *Fohy*, premier Roy de la Chine. 11002, *Xinnung*, deuxième Roy du mesme Etat. 11003, *Hoang*, troisième Roy, &c. jusqu'à cent dix Roys.

11111, signifie une Personne célèbre par la valeur, de la Ville de Canton. 11112, une autre célèbre, par la sagesse de la mesme

Ville. III13, une autre célèbre par les Sciences, & ainsi des autres qualitez, suivant le Projet.

III21, signifie une Personne célèbre, par la valeur, de la seconde Ville de la Province de Canton.

III31, une autre de la troisième Ville. III41, une autre de la quatrième Ville, & ainsi du reste.

Comme la Chine a neuf Provinces Méridionales, la neuvième des nombres de trois chiffres suffit pour les exprimer ; mais comme elle en a encore six Septentrionales, il faut avoir recours au premier accent d'augmentation pour en former de nouvelles expressions, & le placer sur le chiffre qui marque la Province, afin qu'on voye sur qui doit tomber son effet.

*Q. d'Octobre 1682. Cc*

Ainsi 111', signifie *Honam*, première Province Septentrionale de la Chine. 111'1, signifie *Caisum*, première Ville de cette Province, &c.

Voicy un autre exemple qui vous regarde.

2, signifie *l'Europe*. 21, *la France*, son premier Royaume. 211, *l'Isle de France*, première Province de ce Royaume. 2111, *Paris*, première Ville de cette Province. 21001, *Pharamond*, premier Roy de France. 21065, *Loüis le Grand*, nostre auguste Monarque. 21113, *un Parisien illustre par les Sciences*.

On voit par là que le premier chiffre signifie la Partie du Monde ; le second, l'Etat ; le troisième, la Province ; le quatrième, une Ville, ou un Roy ; & le cin-

quième un Roy encor , ou une  
Personne célèbre par le mérite  
ou par la Fortne.

On pourroit ajoûter un chiffre  
à ces cinq , pour avoir neuf Per-  
sonnes célèbres en chaque Ville,  
& en chaque sorte de mérite , &  
distinguer entre-elles par ce  
moyen les Personnes illustres  
dans les Sciences , dans les Arts,  
&c. Mais les nombres de six chi-  
fres sont peu commodes , par la  
raison que j'ay dite.

Il seroit difficile, ce me semble,  
de donner aux noms propres une  
liaison plus étroite ; plus claire,  
& plus juste , & une signification  
plus exacte. J'en conçois un autre  
moyen ; mais ce sera pour une  
autre Lettre. Ces exemples suf-  
fisent , pour former tous les noms

Cc ij

de pareille nature.

Je ne dois pas oublier que j'exprime les noms des Personnes que j'attache aux lieux, comme si c'estoient des adjectifs, afin d'en pouvoir distinguer le sexe; mais que j'ay recours pour cela à leurs chiffres auxiliaires. Ainsi 11-11, signifie *Chinois*; & 11-21, *Chinoise*. 2111 11, *Parisien*; & 2111-21, *Parisienne*. Et il en est de mesme de tous les autres.

Les parties invariables du discours n'ont pas deux enseignes, comme les noms précédens, elles n'ont que celle de dessus; & au lieu que tout ce qui se décline est terminé par 1, 2, 3, 4, 5, ou 6, chiffres auxiliaires, elles finissent par 7, 8, ou 9; les adverbes, & les

interjections, par 7 ; les conjonctions, par 8 ; & les propositions, par 9.

Vous jugez bien, Monsieur, que je n'entend pas par ces adverbés, ceux des adjectifs, quoy qu'ils se terminent de mesme. Il leurs siéd trop bien d'estre à la suite des noms, dont ils dérivent; mais j'entend tous les autres, & leur différence est que ceux-cy ont leur enseigne, trait ou bare sur eux, & que ceux des adjectifs ont encor l'inserée, ou n'ont qu'elle. Je vais commencer par les plus communs des Langues; afin de leur donner les expressions les plus courtes. Ordre que j'ay toujours suivy.

Adverbés de consentement, d'affirmation, de négation, de

310 *Extraordinaire*

comparaison, de qualité, &c.

17, signifie *oüy*, 27, *non*, 37, *ne*, *ne pas*, adverbe négatif qui se met devant les verbes. 47, *plus*. 57, *moins*. 67, *aussi*, autant, ny plus ny moins. 77, *bien*, fort, beaucoup. 87, *mal*, peu. 97, *entre-deux*, passablement, ny bien ny mal.

107, *d'accord*. . 117, *oüy en verité*. 127, *non scûrement*. 137, *ne*, *ne point*, expression plus forte que ne pas. 147, *mieux*. 157, *plus mal*, pis. 167, *aussi-bien*, de mesme, ny pis ny mieux. 177, *tres*, *tres-fort*, extrêmement, infiniment, ou le plus, le mieux. 187, *tres-peu*, ou le moins, le plus mal. 197, *assez*, &c.

Il peut y avoir en tout, deux cens adverbés, dont le dernier s'exprime par 1997. Ce seroit

trop pour un Echantillon, que de les rapporter tous.

Les interjections que je mets à leur suite, comme dans le Grec, commencent par celles d'affliction, qui sont les plus ordinaires.

2017, signifie *hélas!* 2027, *ah ah!* ohymé! 2037, *ah Dieux!* oh Dieux! juste Ciel! 2047, *quel malheur!* 2057, *quelle désolation!* 2067, *quelle pitié!* 2077, *ç'en est fait!* 2087, *il faut mourir!* 2097, *laissez-moy!* &c. Les interjections se poussent aussi loin que l'on veut.

Voicy les conjonctions des mots. 18, signifie &. 28, *ny.* 38, *ou,* soit. 48, *tant.* 58, *de mesme.* 68, *aussi-bien.* 78, *ainsi.* 88, *comme.* 98, *qac.*

Les conjonctions des phrases & du discours, se marquent apres celles des mots. 108, signifie *car*. 118, *d'autant que*. 128, *parce que*, &c.

J'en trouve quarante, en tout.

Voicy les prépositions. 19, signifie *en*, dans. 29, *pres*, *aupres*, *proche*. 39, *chez*. 49, *avec*. 59, *sans*. 69, *pour*. 79, *depuis*. 89, *jusques*. 99, *par*. 109, *entre*. 119, *dedans*, &c.

L'Italien se sert de cinquante-quatre prépositions. On peut se borner là, ou les pousser à un plus grand nombre, le champ estant libre, & spacieux.

Les Proverbes suivent les parties invariables du discours, & finissent le Dictionnaire. *J'avois résolu dans le projet de les mettre entre les noms, & les verbes, comme re-*  
nant

*nant des uns, & des autres; mais j'ay pensé depuis, qu'il seroit mieux de leur donner la place que voicy, parce que leur expression ne souffre point de variation, non plus que ces parties du discours qui les précédent.*

Je les ay divisez en neuf chefs. Sçavoir, en quolibets, en hyperboles, en métaphores, en comparaisons, en si ou suppositions, en souhaits, en conjectures ou pronostics, en avis ou conseils, & en maximes, sentences, ou axiomes; & passant de la division aux subdivisions, j'en remplis par ordre les nombres qui se terminent par zéro, à commencer par ceux de trois chiffres.

Ainsi 110, 120, 130, 1010, 1020, 1030, 10010, &c. expriment les

*Q. d'Octobre 1682. D d*

314 *Extraordinaire*

*quolibets*, comme Medecin de Valence, longue Robe & peu de Science. Année d'Antan, belle montre & peu de raport.

210, 220, 230, &c. signifient les *hiperboles*; comme, c'est la Mer à boire. C'est vouloir prendre la Lune aux dents. C'est un Amoureux des onze mille Vierges.

310, 320, &c. marquent les *métaphores*; comme Montagnes voyent, & Murailles oyent. Il bastit des Châteaux en Espagne.

410, 420, &c. sont destinez aux *comparaisons*. Et voicy celles des Espagnols, à l'égard des Femmes qui ne sont pas raisonnables, dont je remplis une neuvaine suivant l'ordre de mes subdivisions, par où vous jugerez, Monsieur,

de la disposition de toutes les autres.

4110, signifie, Ne dis à la Femme & à la Pie, que ce que tu dirois en plein Marché.

4120, signifie, Qui se fie à une Femme & à un More, veut bien estre pris pour dupe.

4130, Qui tient l'Anguille par la queue, & la Femme par la parole, peut s'assurer qu'il ne tient rien.

4140, La Fortune, la Femme, & le Vent, changent toujourns en peu de temps.

4150, La Femme & la Toile, ne se doivent pas regarder à la chandelle.

4160, A leur malheur, la Cerise & la Femme se parent de rouge, ou se mettent du rouge.

D d ij

4170, La Femme & le Verre, courent toujourns grand risque.

4180, Des Poires & des Femmes, celle qui se taist est la bonne, ou la meilleure.

Et 4190, Careffe & commande, ta Femme & ta Mule t'obeiront.

C'est ainsi, Monsieur, que les Chinois expriment par un seul caractere, chaque Principe de leur Phisique, de leur Morale, de leur Politique, & de leurs autres Sciences; & c'est en cela principalement que consiste leur doctrine, parce que plus ils sçavent de ces caracteres, plus ils sont Sçavans.

Mais tandis que je réduis, comme ces Peuples, nos sens parfaits

triviaux à une simple expression, je m'aperçois que les premiers élémens de la prononciation, qui font aussi ceux des Grammaires, & des Dictionnaires ordinaires, me restent encor à marquer. J'entens *les voyelles & les consones*; car enfin on en forme des idées distinctes, elles ont des noms particuliers, on en parle, on en écrit. Il faut donc sçavoir le moyen de les exprimer, aussi-bien que les mots qu'elles composent, & qui ont fait jusques icy le sujet de mon Discours.

Le zéro qui finit la signification des Proverbes, est celuy que j'ay choisy pour commencer celle des lettres; & ce caractère qui passe pour une nulle, lors qu'il est seul ou à la première place, ne

D d iij.

318 *Extraordinaire*

fera pas mal employé à marquer les lettres, puis qu'elles sont aussi des nulles dans l'Écriture Universelle, je veux dire qu'elles n'y servent de rien.

Ainsi donc 01, signifie *a.* 02, signifie *e.* 03, *i.* 04, *o.* 05, *u.* 06, *le.* 07, *re.* 08, *mc.* 09, *ne.*

011, signifie *bc.* 012, *ce.* 013, *de* 014, *fe.* 015, *ge.* 016, *ke.* 017, *pe.* 018, *te.* &c.

021, *se.* 022, *ze.* 031, *que.* 032, *xe.* 041, *he.* &c.

On peut exprimer de la même manière les distongues, & les syllabes plus communes; & toutes ces expressions peuvent être traitées en indéclinables, comme les Proverbes & les parties invariables du discours, avec l'enseigne que je mets dessus; ou bien en

parties sujetes à déclinaison, comme les noms principaux des Estres, avec l'enseigne inserée, ou comme les noms propres des Lieux & des Personnes, avec l'une & l'autre enseigne, sans qu'aucune de ces façons cause d'équivoque dans cette Ecriture.

Et voila, Monsieur, l'Echantillon du Dictionnaire Universel dans toutes ses parties, avec la maniere d'exprimer les variations directes, & les indirectes des mots qu'il peut contenir, le tout suivant la méthode commune. Je croy n'y avoir rien ômis des choses dont j'ay dû donner des modeles, pour en aplanir les difficultez. & pour mettre en bon chemin ceux qui voudront éten-

D d iij

dre cet Abregé. Si je me trompe, vous m'obligerez de me le faire connoistre, puis que je prens tout en bonne part, & que je suis veritablement,

MONSIEUR,

Vostre tres-obeïssant Serviteur,  
DE VIENNE-PLANCY.

*L'Enigme en Prose du spirituel Berger Fleuriste, a esté ainsi expliquée par le Nouvel Habitant de la Coste des Singes Verts.*

**I**L ne se peut rien de plus agreablement imaginé, que l'Enigme en Prose du XIX. Extraordinaire. C'est le Monosyllabe *si*, qui dans les premiers temps, n'estoit aparament em-

ployé qu'à un seul usage, c'est à dire, dans le discours ordinaire, & qui l'a esté depuis différemment par les différentes significations, que les Nations luy ont donnée. On l'a fait mesme servir à un autre employ, en l'ajoutant aux six tons de la Musique, cette Science agreable & pénible, mais plus facilement par l'addition du *Si*.

Ce mot de *Sire*, que l'on met en teste des Harangues que l'on fait au Roy, fait que le Monosyllabe *Si*, s'y rencontre toujours. Il est amy de la verité, puis qu'on dit communément que *Si*, empesche de mentir. Il suppose les choses les plus éloignées, comme quand on dit *Si j'estois Roy*, mesme les impossibles, lors qu'on

72 *Extraordinaire*

dit, par exemple, *Si j'estois Oiseau.* Son corps qui est *s*, est tortu, & son ame qui est *i*, est droite. L'embaras qui empesche qu'il ne préside aux Sciences, est la lettre *c*, qui se met apres la lettre *s*, qui commence ce mot de *Siences*, car sans le *c*, *Si* présideroit aux Sciences.

L'élever jusques au Ciel, c'est estre ignorât dans l'Ortographie, *Ciels*'écrivant par *Ci*, & non par *Si*. Autre béveüe de croire l'avoir trouvé en lisant, *Cy gist*, ce *Cy* ayant autre figure, & différente explication que *Si*.

On le voit dans le mot de plaisir; & il ne se fait point de gageûres qu'il n'y soit, car il y a toujours un *je gage que si*.

*Si*, se rencontre dans les Lan-

gues Etrangères, ainsi que dans la Françoise. Il est dans tous les Mariages qu'on célèbre en Espagne & en Italie ; mais traité avec plus d'honneur par les Espagnols, qui luy donnent le premier rang, lors qu'estant interrogez s'ils se veulent respectivement l'un l'autre ; ils répondent, *Si Señor* ; au contraire des Italiens, qui disent *Signor si*.

Enfin dans la destruction de l'estre du *si*, son corps qui est *s*, entre dans le mot de *Sepulchre*, puis qu'il en fait la première lettre ; & son ame qui est *i*, entre dans le *Purgatoire*, c'est la huitième lettre ; & puis son ame *i*, devançant son corps *s*, ils se trouvent unis à la fin dans le mot de *Paradis*.

## SUR L'ENIGME EN PROSE.

## SONNET.

**P**our bien cacher le Si, pouvoit-on  
 inventer  
 Plus de subtils détours que le Berger  
 Fleuriste ?  
 Non, non, tout autre en vain l'auroit  
 voulu tenter,  
 A moins qu'il n'eust l'esprit de l'aimable  
 Caliste.



Prenant l'Enigme en main, afin de con-  
 tenter  
 Son esprit curieux, à qui rien ne résiste,  
 Elle l'examina; mais sans se tourmenter,  
 Elle en trouva le Mot, qui m'a rendu  
 fort triste.



Feignant de l'annoncer, ce Mot tant  
 recherché,  
 Par un sçavant discours elle l'a mieux  
 caché

*Que le subtil Berger dans la premiere  
Enigme.*



*Cependant le voicy , je le tiens décou-  
vert;*

*Et quoy qu'à le trouver mon esprit ais  
souffert,*

*Mon cœur pour les Auteurs n'en a pas  
moins d'estime.*

ALCIDOR, du Havre.

SUR LE MESME SUJET.

**M***ercure, en verité, vostre Berger  
Fleuriste,*

*Et son Interprete Caliste,*

*Ont de pernicious talens*

*Pour embarasser le bon sens.*

*Je ne sçay pas leur nom, ny quelle est leur  
Patrie;*

*Mais je gagerois bien, au péril de ma  
vie,*

*Que ce sont de terribles Gens,*



J'ay leu cent fois l'Enigme en Prose  
 Que ce Fleuriste nous propose;  
 Je me suis lassé comme un Chien  
 A lire & relire la Glose,  
 Sans jamais y comprendre rien,



Je demeure d'accord qu'en de telles ma-  
 tieres

Mon petit jugement a de minces lu-  
 mieres.

A chaque bout de champ je croy tenir  
 le Mot,

Je dis que son secret d'abord saute à la  
 veüe,

Que pour ne pas connoistre une chose si  
 nuë,

Il faudroit estre un Ostrogot.



Tout-beau, Monsieur Oedipe, un peu de  
 patience;

N'en déplaise à vostre ignorance,

Vous raisonnez comme un Butor,

Vous n'avez pas tous leu, lisez, lisez  
 encor.



C'est bien dit, par ma foy je comptois sans  
mon Hoste;

L'abord me donnoit tout, & le reste me  
l'oste.

Ainsi lisant jusqu'à la fin,

Fay bientost perdu mon Latin.

Jugez apres cela si je flate Mercure,

Et comme diantre je murmure.

Il n'est point d'infame surnom,

De terme scandaleux, ny de blessance  
injure,

Qui ne serve aussitost d'épithete à son  
nom.



Si je l'offense, il le mérite,

C'est de luy seul que vient mon peu de  
réussite.

S'il s'expliquoit plus clairement,

Je l'entendrois plus aisément.



On dit ( je ne sçay pas si cet On nous  
abuse)

Que l'Ouvrier de Syracuse,

328      *Extraordinaire*

*Homme expérimenté, sçavant, & de  
grand poids,*

*Auroit tourné la Terre avec l'un de ses  
doigts,*

*Sans un je-ne-sçay quoy, dont son expé-  
rience*

*Endura toujours l'indigence.*

*Voilà tout justement mon cas;*

*Les Enigmes souvent ne m'échapperoient  
pas,*

*Sans un certain Si qui me manque;*

*Mais faute de ce Si, je pique toujours  
blanche.*

Du MOULIN, Avocat de  
Breteuil en Normandie.

## EXPLICATION ENIGMATIQUE

• de l'Enigme en Prose.

**C**ette Enigme à mon sens est facile  
à comprendre,

Il ne faut point donner la gésne à nos  
esprits;

Ce qui n'est en César, non plus qu'en  
Alexandre,  
Se trouve renversé dans nostre Grand  
LOUIS.

POLYMENE.

Messieurs Bouchet, ancien Curé de  
Nogent le Roy ; Pinchon, de Roüens ;  
Molina, de la Ruë S. Denys ; & I. B.  
de la mesme Ruë, ont aussi expliqué  
cette Enigme sur le monosyllabe Si.

La derpiere Planche que je vous  
ay envoyée des Maisons Royales d'Es-  
pagne, a esté celle de l'Alhambre de  
Granade, employée dans ma derniere  
Lettre de Juillet. Quoy qu'à l'occa-  
sion des Ambassadeurs du Roy de  
Maroc, dont je vous ay parlé plusieurs  
fois, j'aye passé jusque-là pour vous  
faire voir les Palais que les Roys  
Mores ont fait bastir dās cette fameuse  
Q. d'Octobre 1682. E e

Ville, il me restoit encore à vous donner une Veuë de l'Escorial, vous en ayant déjà envoyé plusieurs de ce superbe Chasteau. Vous le trouverez représenté dans cette nouvelle Planche, de la maniere qu'il paroist aux yeux, lors qu'on le regarde de dessus la Montagne.

Peu de Personnes ont expliqué la premiere Enigme du mois de Novembre. Vous en trouverez le Mot dans les Madrigaux suivans.

I.

**Q**ue l'Amour est adroit ! Tantost il  
est Chasseur,  
Et nos cœurs de ses traits ont peine à se  
défendre.  
Tantost il se déguise en habile Pescheur,  
Et ces filets nous sçavent prendre.  
Estant doux & flatteurs, on court à leurs  
appas,



218,  
811

71-

35  
V  
ne  
aya  
pe  
pr  
de  
lor  
rag

pr  
br  
les

C

Es

Tas  
I  
Est



*Ses Hameçons nous font envie,  
Mais l'avancement du trépas  
Est le fruit des plaisirs qu'ils causent dans  
la vie.*

GYGES, du Havre.

II.

**O**vide enseigne que *Mercur*e  
A quelquefois paru sous l'habit de *Pas-*  
*teur;*

*Mais il n'a point écrit qu'il ait pris la  
figure*

*D'un faineant *Pes*cheur.*

*Cependant aujourd'hui ce *Messag*er du  
*Monde,**

*Pour faire un tour de sa façon,  
Nous croyant aussi sots que les *Hotes*  
de l'Onde,*

*Vient pour nous prendre à l'Hameçon,*

CHANTLEU.

III.

**D**epuis cinq ans, *Galant *Mercur*e,*  
*Que j'ay commencé la lecture*

*De tous les *Ouvrages* divers*

*Que vous avez semez dans ce vaste *Uni-*  
*vers,**

Je vous ay toujours vû d'un œil fort  
agréable,

F'ay soutenu vos intérêts,  
Jusqu'à venir aux mains, contre des In-  
discrets

Qui vous tenoient, à tort, fort peu re-  
commandable,

Et je leur ay fait voir que tous les bons  
Esprits

Trouvent de bon goust vos Ecrits;

Que malgré vos jaloux Critiques,

Et leurs détestables pratiques,

Vous serez sans fin approuvé;

Eux-mesmes forcez de se rendre,

S'ils ne veulent rester dans un sens re-  
prouvé.

Mais je croy, dans ce mois, qu'ils se lais-  
seront prendre,

Puis que vous leur tendez d'une aimable  
façon

L'inévitable appas d'un subtil Ha-  
meçon.

ALCIDOR, du Havre;

*La mesme Enigme a esté expliquée sur l'Hameçon par l'Amant discret du coin S. Denys. Les autres Mots qu'on luy a donnez, sont, l'Argent dans une Bource, le Cœur, l'E-pée, le Ver de terre, une Montre, le Poison, le Plomb, l'Air, l'Eau, & le Violon.*

*Le Mot de la seconde Enigme estoit le Balon. Il a donné lieu à ces Madrigaux.*

I.

**M***ercure est un adroit Garçon,  
Et personne ne luy conteste;  
Mais pourtant au jeu du Balon  
Il n'a pû me donner mon reste.*

*Mad. du LORRY, à l'Anagramme,  
Libre d'amour, de la Rue  
du Bac.*

## II.

**V**ous me reprochez chaque jour  
 Que je n'ay point assez d'amour;  
 Je ne sçay pas comme il faut faire.  
 Helas! mon aimable Manon.  
 Depuis que je tâche à vous plaire,  
 J'en suis aussi plein qu'un Balon.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

## III.

**V**ous n'estes qu'un Balon, grandeurs,  
 plaisirs du monde,  
 Comme luy vous n'avez pour tout que  
 du dehors.  
 Qui veut bien vous sonder, n'y trouve  
 point de corps,  
 Ny rien pour arrester sa sonde.  
 Vostre employ fait du bruit, qui s'en voit  
 privé, gronde;  
 Mais il n'est rien de plus léger,  
 Un Amant rampe à terre, & le Grand  
 vole en l'air,  
 Tous deux plus agitez que l'onde.  
 Grandeurs, Plaisirs, Balons, sur vous  
 qu'on ne se fonde,

*Une seule piqueûre a montré bien sou-*  
*vent*

*Que vous n'estes tous que du vent.*

GYCES, du Havre.

IV.

**A** Pres avoir en vain resvè sur les  
*Enigmes,*

*Pour nous délasser, nous nous mîmes*  
*A jôner cinq ou six au jeu du Corbillon;*

*Et si-tost qu'on eust dit, qu'y met-on?*

*Nous fûmes deux qui répondîmes,*

*L'une un Oignon,*

*L'autre un Balon.*

*La Blondine à l'Anagramme,*

*Héroïne cache d'attraits mortels,*

*de la Rue Trousevache.*

V.

**J**E suis rond, je suis creux, je gronde,

*Je rampe à terre, & vole en l'air;*

*Je ne voy qu'un Balon au monde,*

*A qui je puisse ressembler.*

*L'aimable à l'Anagramme,*

*La guerre est sur ma vie,*

*d'Amiens.*

## V I.

Ouy, l'Enigme qu'on nous propose,

Est un Balon assurément,

Et ne signifie autre chose,

Du moins c'est là mon sentiment.

Le Blondin du Quartier des Augustins d'Amiens, à la Devise,  
Æque ex amore & corde.

## V II.

Mercur est, dit-on, en estime  
Chez les Sçavans comme  
Apollon;

Moy, je l'ay veu faisant la Grize  
A tout ce qu'il trouvoit présenter le  
Balon.

CHANTLED.

## V III.

Si les Dieux autrefois par d'innocens  
plaisirs

Sçavoient contenter leurs desirs,

Et faisoient des jeux à leur mode;

Si, dis-je, le Palet divertit Apollon,

*du Mercure Galant.* 337

*Par une nouvelle méthode,  
Leur galant Messager va joüer au Balon.  
RAULT, de Roüen.*

IX.

**Q**Uoy, ce qui fut jadis mon plus cher  
exercice,

De mon esprit resveur fera-t-il le su-  
plice,

Maintenant que je suis & caduque, &  
Barbon?

Non, non, Mercure, non, dans la Lice  
mortelle

J'abandonne le jeu comme la bagatelle,  
Un bon Livre a pour moy plus d'attraits  
qu'un Balon.

L. BOUCHET, ancien Curé  
de Nogent le Roy.

X.

**Q**Uand il faut exécuter

Les ordres de Jupiter,

Mercuré se sert d'une aîle,

Et se l'attache au talon;

Mais il n'a pas besoin d'elle

Q. d'Octobre 1682

Ff

378 - Extraordinaire

Pour un jeu de bagarelle,  
Comme est celui du Balon.

L'Albaniste de Rouën.

XI.

**N**ous donner un Balon, qui n'est rien  
que du vent,  
Métrope, est-ce estre bien galant?

ASTON OGDEN

XII.

Car bien souvent  
Je paye en vent.

**E**t vous n'entendez pas, Camille, ce  
langage?

Hélas, vous l'entendez trop pour mon  
avantage;

Je ne sçay de qui pens avec plus de  
raison

Se dire un pareil mot, de vous, ou d'un  
Balon

DROUART DE ROCONVAL,  
de la Porte S. Antoine.

XIII.

**T**ercis, il faut quitter le Volant, la  
Timbale,

Pour jouer d'une autre façon;

Mercure avec cet air que nul autre n'é-  
gale,

Nous fais présent d'un beau Balon.

La Belle à l'Anagramme,

Je n'aime rien hors le mérite,

de la Ruë de la Licorne.

XIV.

**P**Ar quelques jeux de mots brillans &  
pleins d'esprit,

Une autre feroit voir ce qui nous est  
décrit

Dans l'Enigme dernière;

Mais cela n'est pas ma manière.

Ainsi j'assure sans façon

Que son vray Mot est un Balon.

La spirituelle F. DE LA RIVIERE,

de la Ruë des Capucins.

**P**hilis, quel est vostre dessein?  
 Est-ce de me plonger un poignard dans  
     le sein,  
     Afin de terminer ma vie?  
     Si je suis assez malheureux  
 De vous avoir rendu ma plus grande  
     Ennemie,  
 Tout mon crime, je croy, n'est que d'estre  
     amoureux.  
 Mais qui pourroit vous voir, si charmante  
     & si belle,  
 Sans estre criminel, comme vous me tenez?  
 Sçachez que c'est en vain que vous vous  
     obstinez  
     De paroître toujours cruelle.  
 Deust-on estre exposé mille fois au trépas,  
 Estre plus tourmenté qu'un Balon de  
     College,  
 On ne peut de vos yeux éviter le doux  
     piege,  
 Il faut bon gré, malgré, se rendre à vos  
     appas.

ALCIDOR, du Havre.

**U**N jour revenant du Manège,  
F'apperçeus de loin, en Larron,  
Mercure entrer dans un Collège,  
Exprès pour y prendre un Balon.  
Le Rimeur sans dessein.

Ceux qui ont expliqué la mesme  
Enigme, sont Messieurs du Pré le  
jeune, Régent du Collège de Beauvais;  
Croschat, de Torchefelon en Dauphiné,  
Professeur en Mathématiques; Blan-  
chet, Gentilhomme de la Ruë S. Bons;  
L. Louvart, de Roye en Picardie;  
Baco, Amant de la Belle D.G. Faillet;  
Des Portes; Testard, de la Ruë S. De-  
nis; Buret, de Vitré en Bretagne;  
Avice de Caen, Ruë de la Harpe;  
Racquet, de Soissons; Pinchon, de  
Roüen; Le Chasseur aux Oyseaux, de  
la Ruë des Brodeurs; Molina, de la  
Ruë des Brodeurs; Le Misantrope,

F f iij

à l'Anagramme, Je satiriseray ; Le  
 Languedocien Bretonnisé, de Vittré  
 en Bretagne ; Cliton ; A. B. C. D. E.  
 de Lyon ; Le Lourdaut de Bonique,  
 de la Rue S. Antoine ; & le plus pas-  
 sionné des dix-huit Amans, de la  
 Ville de Sainte Menoboud ; Mesde-  
 moiselles Hainans, de la Rue de la  
 Cerisaye ; Sylvie du Havre ; & la  
 Blondine de Meste, à l'Anagramme,  
 Un vif Génie m'élève.

F'adjoûte deux Explications de l'une  
 & de l'autre Enigme.

## I.

**Q**uel plaisir j'ay de voir Mercure  
 Dans un habit de Pantalon,  
 Se joindre à des Filoux, faire ensemble  
 figure,  
 Et courir apres un Balon !  
 Mais nous pénétrons le mystere,

*Ils font diférens coups de main,  
Noftr*e Bourse en ce lieu seroit bien leur  
affaire,

Nous uayons l'Hameçon, ne mordons  
pas à l'air.

L'Albaniste de Rotten.

I I.

**P**OUR les *Enigmes* du *Mercur*e,  
On ne veut plus tant de façon,  
Il suffit de luy dire, apres mainte lecture,  
Un Hameçon est l'une, & l'autre est  
un Balon.

LA BELLE NOURRITURE,  
du Havre.

*M. de Billy* Ingénieur, & Lieutenant  
au Régiment Royal des Vais-  
seaux ; *M. Hariveau* ; Tamiriste, de  
la Rue de la Cerisaye ; & le Gaillard  
Boiteux du Havre, ont aussi expliqué  
les deux *Enigmes*.

2SS2S S22SS S2S222

**LEQUEL EST LE PLUS**  
*à estimer de l'Homme de Con-  
 versation, ou de celuy de  
 Cabinet.*

**J**E croy que pour résoudre cet-  
 te Question, il faut distinguer  
 les caractères. Le Mélancolique  
 cherche les Gens de son humeur.  
 Comme il aime à méditer, & à  
 prévoir de loin, il préférera sans  
 doute l'Homme de Cabinet, qui  
 s'étudie vainement à pénétrer les  
 intérêts des Princes, & à devi-  
 ner leurs intentions, qu'ils se ca-  
 chent à eux-mêmes. Au con-  
 traire les Parleurs qui font bruit

dans les rüelles, loüent la conversation brillante, & sur tout du beau Sexe porté à l'enjouïement. Mais en general, l'Homme de Cabinet est plus utile pour les affaires sérieuses qui ont besoin de conseil, parce qu'elles sont difficiles. Les Dames qui se piquent du bon goust, ou qui ne sont plus si jeunes, s'accoutument mieux des Gens qui disent, *poco è buona.*

*Si la vengeance produit de plus dangereux effets dans le cœur d'une Femme irritée, que dans celui d'un Homme offensé.*

*Notumque furens quid femina possit.*

SUIVANT ce demy Vers, il sembleroit que dans la vengeance, les Femmes feroient plus à

craindre que les Hommes ; mais en verité Didon n'avoit pas tort de se vanger d'un Héros de mauvaise foy ; car il ne sert de rien d'opposer que les Destins l'appelloient ailleurs. Si les effets de la vengeance des Dames sont violens , ils ne sont pas de durée. Ceux des Hommes au contraire, se font sentir longtems. Nos Histoires des Funestes divisions entre les plus illustres Maisons du Monde, de Bourgogne & d'Orleans , en France ; d'Yorck & de Lanclastre , en Angleterre ; & des Grammonds & Beaumonts, au Royaume de Navarre , en font des preuves sensibles.

*Si un Homme estant marié , peut  
aussi-bien servir Dieu , que celuy  
qui est dans un Couvent.*

**J'**Estime qu'un honneste Homme qui donne un bon exemple dans le commerce du monde où sa profession l'engage , fait un meilleur effet en édifiant son prochain , que celuy qui s'enferme dans un Cloistre , duquel les sorties luy sont périlleuses , & ont des motifs inconnus pour nous. Le Mariage est aussi ancien que le monde. Le Seigneur l'a établi dès sa création , en joignant Eve à Adam. Rien n'est plus noble. La vie solitaire n'a esté pratiquée depuis que par un petit nombre d'ames choisies , l'Hom-

me estant né pour la societé. Les solitudes, & les retraits intérieures, font une vie solitaire au milieu du monde, & les Hermites ne sont guère de l'usage de ce siècle.

*Quel est le lien qui unit le Corps à l'Ame*

**M**On opinion est que le lien qui unit l'ame avec le corps, est le cerveau; j'entens la raisonnable. Et en effet, ne voyons nous pas qu'il n'est pas si tost blessé, que cette ame comme égaré d'elle-mesme, obscurcit la raison, & souvent la folie n'en est pas loin. La plûpart des Medécins disent que l'ame y doit faire sa principale demeure, com-

me dans la plus éclatante partie de l'Homme, ayant en elle les sens, qui sont partagez ailleurs. La teste donc est comme cette Pierre' artistement placée, que les Architecte, appellent la Clef de la Voûte, qui dans sa petitesse soutient la vaste étendue de la Voûte entiere. J'avouë que cet exemple est sensible, & que l'autre ne l'est pas, & ne le sera jamais.

*Si l'usage de la Perruque est plus commode, & plus utile pour la santé, que les Cheveux naturels.*

**L**A Perruque est selon moy, la chose la plus commode pour les Paresseux. Les longs Cheveux ont toujours esté chez

nos premiers. Fondateurs, une marque distincte de la liberté, comme la privation des mesmes Cheveux est la preuve du contraire. Je ne parle point de ces Misérables, que la Justice a condamnés aux Galeres. Nos plus austeres Religieux nous le font assez connoistre, eux qui fuyant l'Esclavage du monde, tiennent à gloire de se nommer les Esclaves du Seigneur. Si la Perruque contribuë à la santé, je n'en suis pas d'accord. Je croy mesme qu'elle y peut nuire en bouchant les pores de la teste; ce qui pourroit estre la cause de nos vertiges & vapeurs, autrefois peu connus, & qui sont à présent si incommodes.

Contre les fréquentes Saignées.

**C**omment, Monsieur le Franc, à vous  
entendre dire,

C'est donc un Remede puissant,  
Que de tirer souvent du sang,  
Et non pas un Conte pour rire?  
Mais raisonnons sans querreller.

Il semble à vous oïr parler,  
Qu'il faut, Medecin sanguinaire,  
Que pour Remede salutaire,

Toujours ainsi que des Tonneaux  
Nous ayons tous nos corps en perce,  
Pour estre guéris de tous maux?

Vous avez beau vanter vostre Leçon  
perverse,

Je veux bien mourir, si j'exerce

Tous vos Remedes de Bourreaux;

Bien loin de m'en servir, sagement je  
conseille

352      *Extraordinaire*

*A tous ceux qui voudront se voir dans  
l'âge vieux,*

*De ne jamais prester l'oreille*

*A vos conseils pernicious;*

*Mais pour rester sains & joyeux,*

*D'aimer sans cesse la Bouteille.*

*Enfin patronisez, dangereux Sectateur*

*De la fréquente Saignée,*

*Vous n'aurez point Ville gagnée*

*Sur mon esprit, ny sur mon cœur,*

*Car je connois fort bien, selon vostre  
pensée,*

*Qu'au Mercure Galant vous nous avez  
tracée,*

*Que vous n'estes pas Medecin,*

*Mais plutost un Franc assassin.*



QUESTIONS  
A DECIDER.

I.

**S**il la beauté de l'Esprit est plus propre à charmer, que celle du Corps.

II.

Pourquoy les Nouveautez plaisent d'abord, & dégoûtent dans la suite.

III.

S'il faut plus d'Eloquence à un General pour animer son Armée au Combat; à un Avocat General, ou autre Orateur, pour persuader les Juges de la bonté de la Cause qu'il défend, ou à un A-

*Q. d'Octobre 1682. Gg*

mant pour faire connoistre son amour à sa Maistresse.

## IV.

Quelles sont les qualitez necessaires pour bien écrire les Lettres, ou du stile Epistolaire.

## V.

Quelle est l'origine des Cloches, & leur antiquité.

*Il me reste encor la suite du Traité des Lunetes par le sçavant M. Comiers ; un Traité des Couronnes ; un autre de la Vie heureuse , & divers Sentimens en Vers sur les différentes Questions ; dont je vous feray part dans l'Extraordinaire du mois d'Avril.*

## A V I S.

**O**N avertit qu'il ne faut donner aucun argent pour faire recevoir les Mémoires qu'on souhaitera de voir employer dans le Mercure Galant.

On les mettra tous, pourveu qu'ils ne desobligent point les Particuliers par quelques traits satyriques, & que les Histoires qu'on envoyera n'ayent rien qui blesse la modestie des Dames.

On prie qu'on affranchisse les ports de Lettres, & qu'on les adresse toujours chez le Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, Rue S. Jacques, à l'entrée de la Rue du Plastre.

Les Particuliers, ou Libraires des Provinces, qui souhaiteront avoir le Mercure si-tost qu'il sera achevé d'imprimer, n'ont qu'à donner leur

adresse audit Sieur Blageart, qui a sa Boutique dans la Court-neuve du Palais, au Dauphin, & il aura soin de faire leurs paquets sur l'heure, & de les faire porter à la Poste, ou aux Messagers qu'ils luy indiqueront, sans qu'il leur en couste rien pour la peine qu'il en prendra, parce que lesdits Particuliers ou Libraires qui les recevront, en acquiteront le port sur les lieux.

On a déjà prié bien des fois ceux qui envoient les Mémoires où il y a des noms propres, d'écrire ces noms en caracteres tres-bien formez. C'est à quoy on manque tous les jours, & ce qui est cause qu'on les met mal. Il y a aussi des Pieces qu'on ne met point, parce qu'elles sont trop difficiles à lire.

Il reste toujours quantité de Pieces qui auront leur tour, ou dans le Mercure, ou dans l'Extraordinaire. Ainsi les Auteurs ne se doivent point impatienter. Les premieres reçues sont

toûjours mises les premieres , à moins  
que la nouvelle matiere qu'on envoie,  
ne soit tellement du temps, qu'on  
ne puisse diférer.

On avertit que les Mercures qui  
s'impriment en Hollande & en quel-  
ques Villes d'Allemagne, sont fort peu  
corrects, & tronquez en beaucoup  
d'endroits.

La Figure où est représentée la Veüe  
de l'Escorial, doit regarder la page 330.



*Extrait du Privilege du Roy.*

**P**AR Grace & Privilege du Roy, Donné à  
S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677.  
Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES.  
Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé,  
de faire imprimer par Mois un Livre intitulé  
MERCURE GALANT, présenté à Monsei-  
gneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne  
ledit Mercure, pendant le temps & espace de  
six années, à compter du jour que chacun desd.  
Volumes sera achevé d'imprimer pour la pre-  
miere fois: Comme aussi defenses sont faites  
à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & au-  
tres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre  
sans le consentement de l'Exposant, ny d'en  
extraire aucune Piece, ny Planches servant à  
l'oïnement dudit Livre, mesme d'en vendre se-  
parément, & de donner à lire ledit Livre, le  
tout à peine de six mille livres d'amende, &  
confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi  
que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5.  
Janvier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé,  
a cédé & transporté son droit de Privilege à  
C. Blageart, Imprimeur-Libraire, pour en  
jouir suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois  
le 15. Janvier 1683.*









